



Le ministère de la guérison

A.J. GORDON



Le ministère de la guérison

A.J. GORDON

**Le Ministère de la guérison
ou
Miracles de guérison à travers
les siècles**

A.J. Gordon

Préface

«Si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu, si tu fais ce qui est droit à ses yeux, si tu prêtes l'oreille à ses commandements, et si tu observes toutes ses lois, je ne te frapperai d'aucune des maladies dont j'ai frappé les Égyptiens, car je suis l'Éternel qui te guérit».

Exode 15.26

«Observe les commandements, les lois et les ordonnances que je te prescris aujourd'hui, et mets-les en pratique. «Si vous écoutez ces ordonnances, si vous les observez et les mettez en pratique, l'Éternel ton Dieu gardera envers toi l'alliance et la miséricorde qu'il a jurées à tes pères. Il t'aimera, il te bénira.... Il éloignera de toi toute maladie; il ne t'enverra aucune de ces mauvaises maladies d'Égypte qui te sont connues.

Deutéronome 7.12-15

«Si tu n' observes pas et ne mets pas en pratique toutes les paroles de cette loi, écrites dans ce livre, si tu ne crains pas ce nom glorieux et redoutable de l'Éternel, ton Dieu, l'Éternel te frappera miraculeusement, toi et ta postérité, par des plaies grandes et de longue durée, par des maladies graves et opiniâtres. Il amènera sur toi

toutes les maladies d'Égypte devant lesquelles tu tremblais; et elles s'attacheront à toi».

Deutéronome 28.58-60

«Le soir, on amena auprès de Jésus Plusieurs démoniaques. Il chassa les esprits par sa parole, et il guérit tous les malades, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par Ésaïe, le prophète: Il a pris nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies».

Matthieu 8.16

«Alors les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent en particulier: Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon? C'est à cause de votre incrédulité, leur dit Jésus. Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne: transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait: rien ne vous serait impossible. Mais cette sorte de démon ne sort que par la prière et le jeûne».

Matthieu 17.19-21

«Ayez foi en Dieu. Je vous le dis en vérité: Si quelqu'un dit à cette montagne: Ôte-toi de là et jette-toi dans la mer, - pourvu qu'il n'ait aucun doute dans son cœur, mais qu'il ait foi en l'accomplissement de ce qu'il dit, cela lui sera accordé. C'est pourquoi je vous dis: Tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous l'avez reçu, et vous l'aurez».

Marc 11.22-24

«En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes parce que je m'en vais au Père; et tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai».

Jean 14.12-14

«Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé», Jean 15.7.

«Cette femme, qui est une fille d'Abraham, et que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, ne fallait-il pas la délivrer de cette chaîne le jour du sabbat?»

Luc 13 16

«Vous savez comment Dieu a oint du Saint-Esprit et de force Jésus de Nazareth, qui allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux qui étaient sous l'empire du diable, car Dieu était avec lui»

Actes des apôtres 10.38

«Le Fils de Dieu a paru afin de détruire les œuvres du diable»

1 Jean 3.8

«Quelqu'un parmi vous est-il malade? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et que les anciens prient pour lui en

l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera; et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné»

Jacques 5.14-15

Luc nous dit dans les deux premiers versets du 1er chapitre des Actes des apôtres que dans son Évangile il a parlé de tout ce que Jésus a commencé de faire et d'enseigner jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel. Dans le livre qu'on appelle les Actes des Apôtres, il nous raconte ce que Jésus-Christ glorifié a continué de faire par le moyen des apôtres après être remonté au ciel. Au chapitre 5, il nous est raconté que «beaucoup de miracles et de prodiges se faisaient au milieu du peuple par les mains des apôtres. Le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, hommes et femmes, s'augmentait de plus en plus; en sorte qu'on apportait les malades dans les rues et qu'on les plaçait sur des lits et des couchettes, afin que, lorsque Pierre passerait, son ombre au moins couvrît quelqu'un d'eux. La multitude accourait aussi des villes voisines à Jérusalem, amenant des malades et des gens tourmentés par des esprits impurs; et tous étaient guéris».

Ce que le Seigneur Jésus a commencé de faire pendant son ministère ici-bas, ce qu'il a continué à faire du sein de la gloire par le moyen des apôtres, il le continue depuis la mort des apôtres jusqu'à aujourd'hui. C'est ce que nous allons constater dans les pages suivantes.

Chapitre I

Le témoignage de l'Écriture

L'expiation de Christ paraît offrir à notre foi la base sur laquelle repose la guérison divine. Nous disons qu'elle paraît l'offrir, car le texte biblique qui en parle est si profond et impénétrable qu'il faut se garder de vouloir en faire un dogme. Néanmoins, il est certain que Christ nous y est présenté comme ayant porté les maladies aussi bien que les péchés de ceux qui sont à lui. Voici ce que dit l'évangile de Matthieu: «Il chassa les esprits par sa parole et il guérit tous les malades, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par Ésaïe, le prophète: Il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies». (Matthieu 8.17). Nous devons voir là quelque chose de plus qu'une compassion sympathique pour nos souffrances. Sur la croix où Christ a effacé nos péchés, «il s'est aussi chargé de nos maladies» On peut donc dire que si «Dieu a fait péché pour nous celui qui n'avait point connu le péché» (2 Corinthiens 5.21), il a aussi chargé de maladie celui qui n'avait jamais connu la maladie. Jésus qui avait compati d'une manière mystérieuse aux souffrances des hommes, c'est-à-dire au fruit du péché, a subi lui-même la souffrance qui est le châtiment du péché. En d'autres termes, ce texte semble nous dire que Christ s'est offert comme notre substitut pour nos maladies aussi bien que pour nos iniquités (1).

Maintenant s'il est vrai que notre Rédempteur et notre Substitut se soit chargé de nos maladies, il est naturel d'en conclure aussitôt qu'il l'a fait pour que nous n'ayons plus à en être chargés nous-mêmes. Et ceci nous est confirmé par le fait que lorsque le Seigneur Jésus guérissait «tous les malades» il le faisait afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie: «Il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies» (Matthieu 8.17).

Souvenons-nous ici de ce qu'enseigne notre théologie quant à l'expiation du péché: «Christ a porté vos péchés, afin que vous en soyez déchargé» disons-nous au pécheur qui cherche le salut. La doctrine de la croix n'est pas seulement la sympathie de quelqu'un qui souffre avec un autre, c'est la substitution de quelqu'un qui souffre *pour* un autre en prenant sa place. Voilà pourquoi nous pressons le pécheur de recevoir le Seigneur Jésus comme celui qui a porté ses péchés, afin qu'il n'ait plus à en subir lui-même le châtement, la peine méritée. Après cela, nous refuserions-nous à raisonner de même quant à la maladie, à voir en Christ celui qui a porté nos souffrances physiques? En quelque mesure au moins, nous croyons que la rédemption s'étend au corps aussi bien qu'à l'âme de l'homme. La sanctification est la consommation de l'œuvre rédemptrice de Christ pour l'âme, tandis que la résurrection est la consommation de son œuvre de rédemption pour le corps; et toutes deux auront leur entier accomplissement à la venue de Christ et de son règne.

En attendant, il doit se faire toute une œuvre de purification et de renouvellement pour l'âme. N'en serait-il pas de même pour le corps? Ici-bas, la croix de Christ; plus tard le retour de Christ: tels sont les deux piliers de la rédemption pendant toute

l'économie du Saint-Esprit, et selon que l'établit l'évangile. La croix nous présente toujours ces deux vérités

« Il a porté nos péchés en son corps » (1 Pierre 2.24).

« Il s'est chargé de nos maladies » (Matthieu 8.17).

Et le retour du Seigneur nous assure l'accomplissement de ces deux promesses :

« La sanctification de l'Esprit » (2 Thessaloniens 2.13).

« La rédemption de notre corps » (Romains 8.28).

L'œuvre de notre sanctification spirituelle est donc progressive et croissante jusqu'à ce qu'elle soit complète au retour du Seigneur.

L'œuvre de la rédemption du corps ne doit-elle pas suivre la même marche sans rester stationnaire entre le point de départ et le point d'arrivée? L'Évangile n'a-t-il à offrir ni guérison ni bénédiction à la partie physique de la nature humaine? C'est en présentant les remarques suivantes que nous allons répondre :

Le ministère du Christ a toujours poursuivi un double but: Il avait en vue et l'âme et le corps. « Tes péchés te sont pardonnés » (Matthieu 9.2). « Sois guérie de ta maladie » (Marc 5.34). Ces deux choses marchent de pair, disant hautement ce qu'est l'œuvre du Seigneur.

Plus tard, le ministère des apôtres, sous la direction du « Consolateur » fut le fac-similé exact du ministère du Maître. Il consistait à prêcher le Royaume de Dieu et à guérir les malades, rédemption de l'âme et soulagement du corps. Plusieurs des

grandes promesses de l'Évangile mentionnent également le pardon et la guérison alliés ensemble. Quand Jésus confie l'évangélisation du monde à ses disciples, il leur parle dans le même sens: «Celui qui croira... sera sauvé. Ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris».(Marc 16.16-18). Dans l'Épître de saint Jacques, la promesse faite à la prière de la foi dit expressément qu'elle «sauvera le malade» et que «s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné». (Jacques 5.15). C'est ainsi que ce double ministère, rémission des péchés et rémission de la maladie a rempli la vie de Christ et celle des apôtres.

Remarquons encore ici quel rapport mystérieux et bien reconnu existe entre le péché et la maladie. Le terrible fléau de la lèpre qui frappa Marie, sœur de Moïse, fut la suite immédiate du péché qui s'était emparé de son cœur, comme ensuite sa guérison fut le signe de son pardon dès que l'Éternel lui eut rendu sa faveur. Aujourd'hui, notre Rédempteur ne déracine pas le péché dans le cœur sans enlever du même coup les conséquences du péché dans le corps.

Jésus est le second Adam; il est venu réparer le mal qu'avait fait le premier Adam. Pour cela, il remonte à l'origine du péché et le poursuit jusque dans ses dernières manifestations. Partout, il découvre et signale les traces du «serpent ancien» et chemin faisant il pardonne, il compatit jusqu'à ce qu'il finisse par payer lui-même les gages du péché en mourant sur la croix. C'est de la même manière qu'il poursuit les traces de la maladie, offrant à tous guérison et affranchissement jusqu'au moment de sa résurrection. Là il fait voir au monde les prémices de nos corps rachetés dont il est dit que «le corps corruptible aura revêtu

l'incorruptibilité et que le corps mortel aura revêtu l'immortalité» (1 Corinthiens 15.53).

De cette doctrine profonde et mystérieuse, passons à présent aux promesses claires et précises de l'Évangile. Voyons d'abord ce que nous en dit Marc: «Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru. En mon nom ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles langues; ils saisiront des serpents; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris» (Marc 16.18).

C'est à la foi qu'est offert tout ce faisceau de riches promesses. Il ne s'agit pas là d'une foi particulière et exclusive. Non, la promesse des miracles se lie à la promesse du salut et c'est la même foi qui doit saisir l'un et l'autre. Il n'y a donc pas de raison pour limiter cette promesse aux temps apostoliques, comme on l'a soutenu avec tant de véhémence. Ces deux anneaux sont étroitement liés l'un à l'autre - «Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé» Dans tous les âges de l'économie chrétienne, c'est là ce que l'Église a unanimement admis. N'est-ce pas aussi pour tous les temps de l'histoire de l'Église qu'il faut accueillir ces mots: «Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru»

Ne séparons pas ces deux promesses, conservant l'une parce que nous savons comment nous en servir et laissant l'autre aux apôtres parce que nous ne savons pas comment la réaliser.

Où nous est-il dit que la première partie de ces promesses soit pour les chrétiens de tous les temps, mais que les miracles promis à ceux qui croient doivent être seulement pour les

chrétiens des premiers temps de l'Église? «Que nul ne sépare ce que Dieu a uni!»

Observons ici que le même mot *croire* qui est employé dans les deux membres de ce texte varie pourtant du singulier au pluriel. «Celui qui croit sera sauvé» C'est à une foi personnelle qu'est faite la promesse de la vie éternelle. «Ces miracles accompagneront ceux qui auront cru» Ici la promesse des miracles s'adresse à l'ensemble des fidèles.

L'Église a existé aussitôt que quelques-uns ont cru et ont été baptisés et c'est à l'Église, réunion des croyants en un même corps, que paraît s'adresser cette promesse. «Tous ont-ils le don des miracles? Tous ont-ils le don de guérison? Tous parlent-ils en langues?» (1 Corinthiens 12.30) demande l'apôtre. Non, mais quelques-uns ont reçu ces dons qui par là même appartiennent à l'Église *comme corps de Christ*; et le corps doit maintenir et prouver son union avec la Tête en faisant les choses que Christ a faites aussi bien qu'en prêchant les choses qu'il a dites. Quelle force acquièrent ces paroles quand on se souvient que le Seigneur les a prononcées au moment d'être reçu dans le ciel et d'être «donné pour chef suprême à l'Église qui est son corps» (Éphésiens 1.22-23). N'est-ce pas là le manteau d'Élie tombant sur Élisée et rendant le disciple capable de faire à son tour les miracles du Maître? Ô timide Église, qui demandes «une double portion de l'Esprit» au Seigneur remonté dans les cieux, n'as-tu pas sa promesse: «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais... parce que je m'en vais à mon Père» (Jean 14.12). Quelles œuvres faisaient Jésus-Christ? Des guérisons et des miracles. Ne faut-il pas conclure de ce texte que les dons miraculeux devaient demeurer dans l'Église

jusqu'à la fin, quoiqu'ils ne fussent pas accordés à tous les croyants?

Dans le chapitre 5 de l'épître de Jacques, la promesse de guérison est formelle et sans condition. «La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera, et s'il a commis des péchés il lui sera pardonné» Il faut insister sur ces mots: «La prière de la foi» Cette prière doit être accompagnée de la foi spéciale et miraculeuse dont il est parlé dans les Écritures comme étant «le don de la foi,» «le don de guérison» (1 Corinthiens 12.1,9). Nous croyons que cette foi-là ne manque pas absolument de nos jours, quoiqu'elle soit comparativement devenue rare. Il faut remarquer ici ces mots que Bengel souligne dans son commentaire:

«Que ceux-là usent de l'onction d'huile qui peuvent obtenir par leurs prières la guérison des malades, mais que ceux qui ne le peuvent pas s'abstiennent de ce signe vain en lui-même» Si cette foi dont nous parlons avait complètement disparu de l'Église, il vaudrait certainement mieux renoncer à l'onction plutôt que de la continuer comme une vaine cérémonie ou d'en faire comme dans l'extrême onction de l'Église romaine, un aveu sacramentel d'incapacité à guérir les malades.

Nous espérons mieux que cela. Nous croyons que de nos jours, il se trouve encore d'humbles croyants qui ont demandé et manifestement reçu le don de cette foi efficace. Ils croient que les dons miraculeux appartiennent à tous les temps et que par conséquent il n'y a pas de présomption de leur part à les réclamer. S'ils le font, c'est pour que le Seigneur ait ainsi l'occasion de manifester sa puissance et sa gloire.

Pourquoi donc semblerait-il impossible qu'ils pussent obtenir ce qu'ils demandent? Examinez si jamais sous l'ancienne alliance les miracles de guérison ont été limités à telle époque particulière et restreinte. Parcourez-en les récits et voyez: «Abraham pria Dieu, et Dieu guérit Abimélec, sa femme et ses servantes» (Genèse 20.17). Moïse cria à l'Éternel pour lui demander la guérison de Marie: «Ô Dieu, je te prie, guéris-la» (Nombres 12.13-14) et Dieu promet qu'au bout de sept jours elle serait guérie de sa lèpre. «Moïse pria pour le peuple» décimé par les serpents brûlants et le peuple fut guéri par un regard de foi au serpent d'airain. (Nombres 21.7-9). Naaman, le Syrien, fut guéri de sa lèpre par la foi d'Élisée. (2 Rois 5). Le roi Ézéchias, «malade à la mort,» fut guéri après avoir prié l'Éternel qui ajouta quinze ans à sa vie (2 Rois 20.6). Et combien d'autres exemples encore, trop longs à énumérer ici.

Ces guérisons miraculeuses nous prouvent que ce genre de miracle n'était pas réservé à l'ouverture d'une ère nouvelle, mais qu'il a eu lieu de tout temps. La prière demandant la guérison. faisait partie des rites, religieux des juifs, et son exaucement faisait partie de l'alliance que Dieu avait contractée avec son peuple. Écoutez la prière de Salomon lors de la dédicace du temple: «Quand il y aura des fléaux et des maladies quelconques, si un homme, si tout le peuple d'Israël fait entendre des prières et des supplications et que chacun reconnaisse la plaie de son cœur, et étende les mains vers cette maison, exauce-les des cieux, du lieu de ta demeure, et pardonne» (1 Rois 8.37-38; 2 Chroniques 6.28-30). Et qu'est-ce que Dieu répond et promet: «J'exauce ta prière et ta supplication que tu m'as adressées. Je sanctifie cette maison que tu as bâtie pour y mettre à jamais mon

nom et j'aurai toujours là mes yeux et mon cœur» «Quand je fermerai le ciel et qu'il n'y aura point de pluie...

Quand j'enverrai la peste parmi mon peuple, si mon peuple prie, s'humilie, et cherche ma face et s'il se détourne de ses mauvaises voies, je l'exaucerai des cieux, je lui pardonnerai son péché et je guérirai son pays» (1 Rois 9.3; 2 Chroniques 7.13-14).

Quelle vaste promesse! Elle dépend, il est vrai de la repentance et de la foi du peuple d'Israël, mais elle n'est limitée par aucune loi qui restreigne la miséricorde de Dieu et lui assigne telle période miraculeuse. Nous savons aussi par l'histoire des prophètes et des saints que toujours cette promesse s'est accomplie répondant à la foi de ceux qui avaient voulu y recourir. Tout cela sous l'ancienne alliance! Et sous la nouvelle que ne pouvons-nous attendre, à présent que le Seigneur est monté au ciel d'où il a envoyé «des dons aux hommes» (Éphésiens 4.8), le don suprême du Consolateur pour habiter à jamais dans l'Église. C'est «par ce même Esprit» que sont accordés «les miracles, le don de guérison, la diversité des langues». (1. Corinthiens 12.1-11).

Il est plus facile de croire aux miracles qui ont eu lieu aux temps reculés des patriarches et des prophètes parce qu'on les voit à distance, enveloppés de l'auréole de sainteté qu'on accorde aux hommes de ce temps-là; mais l'antiquité n'a pas gardé le monopole des dons de Dieu, et les hommes d'alors n'avaient pas plus d'accès que nous aux trésors de Dieu. C'est pour nous le faire comprendre que Jacques dit avec force: «La prière fervente du juste a une grande efficacité!» Après avoir dit: «Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris,» il prévoit qu'on pourrait attribuer aux prophètes et aux apôtres une foi et des privilèges

d'un ordre supérieur, aussi ajoute-t-il aussitôt: «Élie était un homme de la même nature que nous; il pria avec instance pour qu'il ne plut point et il ne tomba point de pluie sur la terre pendant trois ans et six mois. Puis il pria de nouveau, et le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit» (Jacques 5.16-18). Élie n'était donc pas le courtisan favori du Roi des rois, quelque grand personnage ayant, plus que nous, des droits à la communion avec Dieu. S'il a pu fermer et ouvrir le ciel, ne le pouvons-nous pas encore aujourd'hui? Il était notre frère, assujetti aux mêmes faiblesses, aux mêmes craintes que nous, mais il était aussi, comme nous, le fils et le disciple du «même Seigneur qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent» (Romains 10.12).

Voilà ce que nous déclare le Saint-Esprit quant à cette grande promesse de guérison divine. Qu'il est important de l'étudier avec soin! Oui, nous avons besoin d'apprendre de nouveau que si Christ, l'ancien ami et guérisseur des malades, a quitté la terre pour «s'élever au dessus des cieux» (Hébreux 7.26) et que si de nouveaux siècles se sont ajoutés dès lors à sa vie «dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité» (Michée 5.1), néanmoins «sa main n'est pas trop courte pour sauver, ni son oreille trop dure pour entendre». (Ésaïe 59.1)

(1) Le Dr Hovey dit de ce texte: Ces mots cités par l'évangéliste se trouvent associés dans l'original aux souffrances de Christ comme substitut. Il est donc presque impossible de les comprendre autrement. De là il faut inférer que Jésus a connu pleinement le mal et la souffrance qu'il enlevait lorsqu'il guérissait miraculeusement les maladies qui sont le fruit, sinon

le châtement, du péché. Son angoisse, soit à Gethsémani, soit sur la croix, n'a donc été que le résumé de ce qu'il avait souffert chaque jour en détail quand il guérissait les malades, qu'il nettoyait les lépreux et pardonnait aux pécheurs repentants. Sa vue sainte et perçante pénétrait au-delà du voile des sens et des causes naturelles pour voir le mal moral, source de tout désordre, de toute souffrance physique. Il ne pouvait donc guérir soit les maux du corps, soit le mal moral sans avoir l'intime conscience d'être le Substitut, le Rédempteur, l'Agneau de Dieu chargé de porter la peine des péchés du monde.

Les miracles du Christ, p. 120.

Chapitre II

Témoignage de la raison

«Nullement contraire aux Écritures et très admissible par la raison» Voilà comment l'archevêque Tillotson achève ses réflexions sur le retour des miracles dans les temps modernes.

On pourrait se demander ce que la raison peut avoir à dire ici. Elle ne peut que confirmer le témoignage de la foi. Ce n'est pas, par la raison, c'est par l'autorité de l'Écriture qu'il faut défendre les miracles.

«J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant; quand le Consolateur sera venu, l'Esprit de vérité, il *vous conduira dans toute la vérité.*» (Jean 16.12-13). Sous le ministère du Consolateur, n'y a-t-il pas accroissement de connaissance et développement de doctrine plutôt que diminution de l'un et de l'autre?

«En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera aussi les œuvres; que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je vais au Père» (Jean 14.12). Ici c'est évidemment une augmentation de force qui nous est annoncée plutôt qu'un déclin! Et tout chrétien clairvoyant doit admettre que ces promesses ont eu leur accomplissement dans l'extension donnée

à toute l'œuvre de la régénération pendant l'économie du Saint-Esprit.

La règle introduite par le christianisme est *de plus en plus* et non *de moins en moins*. Or voici par quels mots s'ouvre le livre des Actes: «J'ai parlé de tout ce que Jésus a commencé de faire et d'enseigner jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel» (Actes 1.1. Texte grec). Cette règle de progression nous permet de conclure que les commencements du christianisme ont été moindres que son développement ultérieur et qu'ainsi le plan du Seigneur était de faire par le ministère de l'Esprit bien plus encore que par son propre ministère. Pour ce qui concerne l'œuvre du salut et de la régénération, ceci s'est manifestement réalisé et continue à s'accomplir. encore aujourd'hui. La conversion de trois mille âmes en un même jour, à la prédication de Pierre, dépasse tout ce qui s'était vu pendant le ministère terrestre de Christ; et dans les Indes, la conversion de dix mille âmes en un an, dans un même champ de mission, dépasse aussi les résultats de l'une des années du ministère de Jésus.

Deux sources ont jailli du ministère de notre Seigneur, deux rivières bénies, celle de la régénération et de la guérison de l'âme, l'autre la guérison du corps, et toutes deux ont coulé de pair, pendant l'âge apostolique. Serait-il raisonnable de croire, que l'une des deux, la première, eût seule dû poursuivre sa marche pendant toute l'économie du Saint-Esprit, tandis que l'autre aurait dû disparaître au bout d'une génération? Impossible de l'admettre. Les faits, d'ailleurs, prouvent le contraire.

Si les miracles étaient des manifestations, contre nature autant que surnaturelles de la puissance de Dieu, on pourrait en effet s'attendre à les voir cesser, car ce qui est anormal ne saurait s'autoriser d'aucune loi de perpétuité. Les tremblements de terre et les éruptions de volcans, ces accès de fièvre de la nature, sont de courte durée, tandis que les rayons du soleil, la pluie et la floraison des arbres, signes de l'état normal de la nature, reviennent périodiquement chaque année. Les miracles de guérison ne doivent-ils pas aussi compter au nombre des bienfaits accordés à notre humanité souffrante puisqu'ils viennent rétablir l'ordre interrompu? Loin d'être de funestes catastrophes, ne sont-ils pas plutôt les avant-coureurs de l'ordre divin qui s'établira au moment de l'entier accomplissement de notre rédemption? Nous ne saurions admettre un instant que le miracle soit une infraction aux lois de la nature, ainsi que le veulent quelques sceptiques. Plaignons-les d'être devenus incapables de discerner entre les gémissements d'une terre en souffrance et la céleste harmonie des mondes telle qu'elle se faisait entendre le jour où les étoiles du matin éclataient en chants d'allégresse et «où tous les fils de Dieu poussaient des cris de joie» (Job 38.7).

Les miracles de guérison qui expulsent soit les maux du corps, soit les possessions des démons, ne sont-ils pas une réminiscence. du paradis avant la chute aussi bien qu'une anticipation du paradis retrouvé? Quoique surnaturels, ils ne sont pas contre-nature, En effet, comme l'a très bien dit Christlieb, il est bien plus contre-nature d'avoir des yeux et de ne pas voir, des oreilles sans pouvoir entendre et des membres dont on n'a pas la force de se servir. Il est bien plus contre-nature de voir l'inexorable mort briser les liens d'affection que Dieu avait

formés entre une mère et son fils, entre un frère et une sœur, que de voir Lazare ou le fils de la veuve de Naïn affranchis des chaînes du sépulcre à la parole toute puissante de Jésus. Enfin n'était-il pas aussi contraire que possible à l'ordre de la nature de voir le Saint et le Juste cloué sur une croix et de le voir ensuite ressusciter, vainqueur de la mort, pour rentrer dans la gloire ?

Si donc les miracles de guérison rétablissent l'ordre ici-bas au lieu de le troubler, pourquoi auraient-ils dû cesser absolument après avoir eu lieu un certain temps ? Nous sommes actuellement dans l'économie du Saint-Esprit et cette économie doit rester invariablement la même tout le long de sa durée. Le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit est venu prendre place dans l'Église pour y demeurer jusqu'à la fin. Comme autrefois les premiers disciples étaient directement placés sous le ministère de Christ, nous sommes à présent directement sous le ministère du Consolateur. Depuis son premier miracle à Cana, Jésus a continué à faire des miracles jusqu'au moment où, par un mouvement de bonté, il étendit sa main pour guérir l'oreille du serviteur du grand-prêtre. (Luc 22.51). Plus tard, le Saint-Esprit opéra son premier grand miracle par la main de Pierre «à la porte du temple appelée la Belle» (Actes 3.2); pourquoi aurait-il cessé bientôt après de manifester sa puissance miraculeuse ? Nous savons que dans un endroit spécialement nommé, le Seigneur «ne fit pas beaucoup de miracles à cause de leur incrédulité», et qu'il s'agissait là de «sa patrie» et de sa famille. (Matthieu 13.54-58); mais nous savons aussi que partout où il trouvait de la foi, il était prêt à faire de nouveaux miracles. Ne devons-nous pas en conclure qu'aujourd'hui, c'est encore l'incrédulité des hommes qui empêche le Seigneur d'agir par le Saint-Esprit pour faire souvent des miracles ?

En outre le but même des miracles paraît réclamer fortement en faveur de leur continuation. Tous ces miracles de guérison devaient manifester la puissance de Christ. S'il est « toujours le même », pourquoi le moyen originairement choisi pour démontrer sa puissance divine, ne serait-il plus employé ?

Remarquez en effet que toujours notre Seigneur accompagne le commandement de prêcher l'Évangile de celui de guérir les malades et de chasser les démons: « Jésus parcourait toute la Galilée prêchant la bonne nouvelle du royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple » « Pendant votre route prêchez et dites: Le royaume des cieux est proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts (1), purifiez les lépreux, chassez les démons » (Matthieu 4.23; 10.7-8. Luc 9.1; 10.9). La guérison des malades, la résurrection des morts et l'expulsion des démons étaient en quelque sorte les prémices du royaume de Dieu et devaient en appuyer l'annonce.

C'est aussi ce qu'on peut voir dans cette description de « la Création qui gémit et souffre... » « Nous aussi qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi, nous gémissons en nous-mêmes en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps » (Romains 8.22-23). N'est-ce pas dire en d'autres termes: Nous avons vu les œuvres de l'Esprit par la guérison des malades, l'expulsion des démons et la résurrection des morts, et c'est là ce qui nous fait désirer d'autant plus le couronnement, la plénitude de l'action de l'Esprit dont ces miracles ne sont que les arrhes, selon ce qui nous est dit encore: « Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Romains 8.11). Ces « signes » étaient les avant-coureurs de la rédemption du corps que le Seigneur

avait chargé ses messagers d'annoncer en allant au loin prêcher Jésus et la résurrection. Même la nature muette qui «gémit et souffre» devait se réjouir à la vue de ces miracles.

Oui, nous le savons, nous, ce qu'elle attend en gémissant, car nous savons que «la création tout entière gémit et souffre... en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps» (Romains 8.22). «Ceux qui ont goûté la puissance du siècle à venir» (Hébreux 6.5). sont donc appelés à prêcher le royaume de Dieu en tenant dans leurs mains «les grappes d'Escol» qu'ils en ont rapportées, et à témoigner ainsi de l'excellence d'un pays où «aucun habitant ne dit: Je suis malade» (Ésaïe 33.24). Alors non seulement notre humanité souffrante se réjouira de l'espérance d'un meilleur état de choses, mais la nature même sera consolée par ces rayons précurseurs du millénium où «la création sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu (2)» (Romains 8.21).

Puisque ces preuves de la vérité du christianisme étaient inséparables des premières prédications de l'Évangile, pourquoi auraient-elles dû ne plus accompagner les prédications ultérieures? Aujourd'hui les soupirs de la création demandent une réponse; le retour du Roi doit encore être annoncé, et l'évangélisation du monde doit continuer à exécuter les ordres du Maître. À tout ceci l'on répond que «les signes» ne sont pas nécessaires. Si la raison se contente de cette réponse, la foi ne le peut pas; elle s'écrie que «Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, éternellement» (Hébreux 13.8). Nous tenons donc les miracles pour «l'ombre des biens à venir;» et ces biens à venir sont pour l'âme la pleine et entière sanctification au retour du Seigneur. D'ici là, notre régénération, notre renouvellement par

le Saint-Esprit, est un miracle permanent qui doit nous rappeler de jour en jour son avènement et nous y préparer. Pour le corps, les biens à venir consistent dans la corporéité glorifiée, c'est-à-dire dans notre résurrection, notre transformation à la parfaite ressemblance de Christ quand il paraîtra. En attendant son retour, la guérison par la puissance du Saint-Esprit nous en donne le gage et le signe précurseur. Pouvons-nous supposer qu'il fût dans le dessein de Dieu de nous priver, après la période apostolique, de ce qui nous fait entrevoir ces biens célestes ?

Ici s'élèvent trois ou quatre objections à ce que nous avançons : « Si les miracles de guérison sont possibles de notre temps, on doit logiquement admettre la possibilité d'autres miracles tels que ceux-ci : Puissance de ressusciter les morts, de changer l'eau en vin et de parler en langues inconnues. Mais il suffit d'un instant de réflexion pour s'assurer que la guérison divine repose sur une base toute différente.

L'Écriture ne promet nulle part le don de résurrection aux croyants de notre temps. Il est vrai qu'une fois l'ordre de ressusciter les morts avait été donné (Matthieu 10.8)., mais il s'adressait tout particulièrement *aux douze* et cela pour une mission de durée limitée. Cet ordre diffère donc essentiellement de la promesse contenue dans Marc XVI qui s'adresse à tous les croyants et qui fait partie des charges en vigueur pendant toute la durée de l'économie de l'Esprit. Quand il s'agit de promesses qui ne sont pas faites à l'ensemble de l'Église, nous devons reconnaître qu'elles ne sont pas pour nous et notre temps, mais la guérison des malades repose au contraire sur une promesse très clairement adressée à tous les croyants.

Le changement de l'eau en vin et la multiplication des pains sont des miracles qui appartiennent exclusivement à l'action directe du Seigneur; nous ne voyons par aucun fait, ni par aucune promesse qu'ils dussent se renouveler au delà de son ministère, tandis que les miracles de guérison qui se rattachent à l'œuvre de rédemption de Christ abondent dans le ministère des disciples comme dans celui du Seigneur et peuvent évidemment s'autoriser de l'Écriture. La distinction qu'établit Godet entre les miracles de guérison et les autres miracles, nous paraît très exacte. Voici ce qu'il dit :

«À la vérité, en raison de la liaison étroite de l'âme et du corps, quand l'esprit de l'homme est ainsi divinement vivifié, il peut exercer parfois sur le corps qui lui sert d'organe et, par lui, sur des corps étrangers, une merveilleuse puissance. Ce genre de miracle est possible, par conséquent, dans tous les temps de l'Église; il l'a été au moyen-âge, il l'est encore à cette heure. Ce qui ne paraît pas possible, ce sont les miracles produits par l'action divine sur la nature. L'ère de ces miracles-là a été fermée avec l'œuvre de la révélation dont ils n'étaient que les auxiliaires» (Conférences apologétiques; IV, *Le surnaturel*, p. 44, par F. Godet).

Quant aux miracles de prophétie, il n'y a pas de raison pour croire qu'ils fussent strictement limités aux temps apostoliques. Nous n'oublions pas le texte important qui dit - «Les prophéties prendront fin, les langues cesseront, la connaissance disparaîtra. Car nous connaissons en partie et nous prophétisons en partie, mais quand ce qui est parfait sera venu, ce qui est partiel disparaîtra» (1 Corinthiens 13.8 -10). On a voulu se servir de ce texte pour restreindre à l'âge apostolique tous les miracles

également, disant qu'ils appartenait à «ce qui est partiel» et qu'ainsi ils étaient destinés à disparaître. Cependant remarquons qu'il n'est parlé ici que de prophéties, de langues et de connaissance et qu'il n'est pas fait mention de guérisons miraculeuses. Nous ne devons donc pas aller au delà de ce que nous dit la Parole de Dieu.

Tant que le péché et la maladie ont encore la haute main dans le monde, serait-il rationnel de supposer que la maladie dût rester en dehors de l'œuvre de rédemption de Christ, et que le péché seul dût être combattu par son œuvre rédemptrice, quoiqu'il n'en fût pas ainsi au commencement? Enfin serait-il rationnel de croire qu'en attendant «la moisson,» nous dussions être entièrement privés de ses premiers épis, des prémices de notre rédemption? Tant qu'on ne peut pas répondre à ces questions, qu'on ne se hâte pas de soutenir qu'il ne se fait plus de miracles de guérison quand les preuves, du contraire abondent.

(1) C'est le diable a-t-on dit qui a le pouvoir de faire mourir, qui est l'auteur de la mort (Jean 8.44). Il a introduit le péché dans le monde et par le péché la mort, et puisqu'il est l'auteur de la mort, il l'est aussi de la maladie qui est déjà un reflet de la mort. L'une et l'autre sont l'œuvre du diable. Quand Jésus guérissait ici-bas les malades et ressuscitait les morts, ce n'était pas seulement là une image de salut et de résurrection spirituelle, mais il prouvait ainsi qu'il était réellement le libérateur promis, qu'il était venu «pour détruire les œuvres du diable» (1 Jean 3.8) et pour nous donner un avant-goût, un aperçu de l'efficace de sa rédemption qui sauve l'homme tout entier, esprit, âme et corps. C'est pourquoi nous, voyons, dans le Nouveau-Testament, la guérison

des malades et la prédication de l'Évangile du Royaume marcher toujours de pair et ne faire pour ainsi dire qu'une seule et même chose. - Thos. Erskine.

(2) « La maladie, c'est le reflet du péché dans le corps, c'est l'avant-coureur de la corruption, c'est déjà le sceau de la mort. Mais Christ est venu détruire la mort et racheter le corps de son asservissement à la corruption, et si l'Église a part aux prémices ou aux arrhes de sa puissance divine dès ici-bas, il faut qu'elle puisse le témoigner par une force capable de dompter la maladie, ces prémices, ces arrhes de la mort » Edward Irying.

Chapitre III

Témoignage de l'Église

«Des témoins dignes de foi affirment que les dons miraculeux des temps apostoliques ont continué jusqu'au troisième siècle au moins, et leur témoignage ne laisse aucun doute à cet égard» Voilà ce que déclare le Dr Gerhard Uhlhorn. Ce qu'il dit là a une grande portée, car si l'on peut prouver qu'il y ait eu des miracles deux cents ans après Jésus-Christ, il n'y a pas de raison pour nier qu'il s'en fasse encore au dix-neuvième siècle. Sans doute les temps apostoliques ont été tout particulièrement favorisés à cet égard. Tant que vécurent les hommes qui avaient vu le Seigneur et qui l'avaient accompagné pendant son ministère terrestre, il se peut bien qu'ils eussent le secret d'une puissance inconnue aux générations suivantes. Il faut bien reconnaître que cette période se distingue tout particulièrement par les dons du Saint-Esprit.

Et cependant notre Seigneur prend soin de nous dire qu'après, son départ il y aura augmentation plutôt que diminution de puissance spirituelle. « Mais vous recevrez la puissance du Saint-Esprit » (Actes 1.8) et (Jean 14.12). Jésus n'a donc point parlé d'arrêter le cours des manifestations divines qu'il avait opérées; et si l'histoire de l'Église ne signale pas de brusque cessation des miracles à l'expiration des temps apostoliques, nous devons nous

demander pourquoi les miracles ne devraient pas continuer tant que subsiste l'Église et que se prolonge le ministère de l'Esprit.

Si nous interrogeons les écrits des Pères de l'Église, nous y trouvons un grand nombre de témoignages qui attestent la continuation des dons miraculeux. Nous n'en citerons que quelques-uns qu'il sera facile de vérifier si on veut en prendre la peine.

Justin Martyr qui mourut en l'an 165 dit :

«Plusieurs de nos chrétiens ont guéri et guérissent encore d'innombrables démoniaques, soit dans votre ville, soit partout ailleurs, les exorcisant au nom de Jésus-Christ qui fut crucifié sous Ponce-Pilate. Ils chassent les démons, les faisant sortir des possédés, quoiqu'ils eussent résisté à tout autre exorciste, ainsi qu'à ceux qui se servent d'incantations et de drogues»

Apol. II Chap. VI.

Irénée qui mourut vers l'an 200 dit :

«Ceux qui sont sincèrement ses disciples, reçoivent de lui la grâce de faire en son nom des miracles, en faveur de tel ou tel, selon le don que chacun a reçu de lui»

Tertullien qui vécut de l'an 160 à l'an 240, dit :

«Car le clerc de l'un d'eux, sujet à des crises dans lesquelles il était jeté par terre par un esprit malin fut affranchi de ce mal; il en fut de même pour le parent d'un autre et pour le petit garçon d'un troisième. Et

combien d'hommes de haut rang, sans parler des gens du peuple, ont été délivrés de démons et guéris de maladies»

À la même époque Origène écrivait :

«Quelques-uns ont reçu par la foi une puissance merveilleuse qui se manifeste par la guérison des malades sur lesquels ils n'invoquent d'autre nom que celui du Dieu de toutes choses et de Jésus dont ils racontent l'histoire. Nous avons vu nous-même plusieurs personnes délivrées de maux graves, de troubles d'esprit, de folie, et d'innombrables maladies que n'avaient pu guérir ni les hommes, ni les démons»

La valeur de ces témoignages, et d'autres de même nature, est si généralement admise par les historiens de l'Église qu'il semblerait téméraire pour des hommes instruits de répéter cette phrase rebattue : L'âge des miracles a fini avec les apôtres.

Mosheim dit en parlant du quatrième siècle :

«Mais d'un autre côté, je ne puis pas me ranger à l'opinion de ceux qui soutiennent que les miracles ont entièrement cessé dans ce siècle»

Le Dr Waterland dit que «les dons miraculeux continuèrent pendant le troisième siècle au moins»

Dodwell déclare que quoique les miracles eussent généralement cessé avec le troisième siècle, le quatrième en offre encore quelques exemples bien clairement prouvés.

Le Dr Marshall, traducteur de Cyprien, dit que «les miracles continuèrent d'une manière évidente jusqu'au temps de Constantin»

Beaucoup plus tard encore, en 429, Théodore de Mopsneste rend le même témoignage. Ce dernier dit: «Les miracles sont si fréquents au milieu de nous que plusieurs païens ont été guéris par des chrétiens de toute espèce de maladies» *Christlieb. Modern doubt* p. 821.

L'ère qui s'ouvre à la conversion de Constantin amène la transition bien tranchée qui fit du christianisme, jusque-là pur et franc, un christianisme plus mondain et dégénéré. Depuis ce moment, l'Église ne dépend plus uniquement du Seigneur remonté au ciel, mais elle ploie sous le patronage de directeurs terrestres; elle ne regarde plus au retour de Christ et à son royaume comme au but de ses vœux, elle se complaît dans son triomphe et sa grandeur terrestre. Plusieurs de ses prédicateurs vont même jusqu'à déclarer que le Royaume est venu et que les mots: «Il dominera d'une mer à l'autre, depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre» (Zacharie 9.10) sont accomplis. (Eusèbe, L. X. 3-4).

Si les miracles étaient jadis les insignes de la royauté de Christ, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'ils étaient les gages de son retour et de sa domination sur toutes choses, il n'est pas surprenant qu'à mesure que ces vérités se sont effacées de l'esprit humain, les signes qui les rappelaient aient aussi disparu. Quoi qu'il en soit, c'est dans les trois premiers siècles que les historiens placent l'époque où s'était généralement conservée l'espérance apostolique, c'est-à-dire «la manifestation de la gloire du grand

Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ,» (Tite 2.13) et où se rencontrait encore la foi apostolique à cette promesse: «Ils imposeront les mains aux malades, et les malades seront guéris» (Marc 16.18). Il n'est donc point étonnant que lorsque l'Église négligea de chercher «sa bourgeoisie» dans les cieux pour s'établir ici-bas avec un luxe et un éclat tout terrestres, elle ait perdu les dons surnaturels qui viennent du ciel. Lorsque peu à peu la mort et le repos de la tombe remplacèrent pour le croyant la foi au retour de Christ et devinrent le but de ses espérances, nous voyons s'introduire des miracles de guérison attribués au contact des os des saints et des martyrs au lieu des miracles de guérison opérés par Christ en réponse à la prière de la foi. Quelle ironie dans ce fait! Voilà ce qu'amena l'ère de Constantin.

Mais plus tard, partout où se dessina un réveil de simplicité apostolique et de foi primitive, on vit reparaître les miracles évangéliques qui avaient caractérisé le temps des apôtres. On en constate la présence au berceau de toutes les réformations opérées par l'Esprit de Dieu. Les Vaudois, les Moraves, les Ligeurs, les Amis, les Baptistes et les Méthodistes en ont tous gardé le souvenir. Écoutez ce qu'en disent les Vaudois, ce peuple qui depuis tant d'années a vaillamment fait briller le flambeau de la Vérité au milieu des ténèbres dont le papisme avait recouvert les peuples.

En 1431 l'un d'eux, Johannis Lukawitz écrit:

«Quant à l'onction des malades, nous tenons pour article de foi, et nous croyons sincèrement que les malades sont autorisés à demander et à recevoir l'onction d'huile accompagnée de prière, et que ceci peut

être efficace pour la guérison du corps, selon le dessein et le but mentionnés par les apôtres. Nous enseignons que cette onction administrée selon que le faisaient les apôtres sera utile pour guérir les malades».

Plus loin et après avoir condamné l'extrême-onction dont le papisme a fait un sacrement de mort tandis qu'elle était originairement un sacrement de vie, il ajoute encore :

«Cependant nous admettons l'onction des malades administrés selon le dessein et le but des apôtres, et telle qu'ils l'ont pratiquée eux-mêmes avec efficace, ainsi qu'en parlent les écrits de saint Marc et de saint Jacques. Si donc il se trouve à portée quelque pasteur possédant le don de guérison, nous exhortons tous ceux qui sont réellement malades à ne pas négliger de recevoir ce sacrement et de ne point le mépriser, car ceux qui méprisent tel ou tel sacrement institué par Christ s'exposent à être repris et châtiés selon les lois de l'Évangile»

Les Moraves, appelés aussi les Frères de l'Unité, sont bien connus par leur piété, par leur simplicité et surtout par leur zèle missionnaire. Non seulement ils ont été de sérieux réformateurs, mais ils ont en outre été des réformateurs de réformateurs; c'est par eux que Wesley a été éclairé et qu'il a amené un nouveau réveil chez les apostats de la réformation. Nous devons donc nécessairement voir leur zèle missionnaire accompagné de signes surnaturels, et c'est en effet ce qui a eu lieu à en croire des récits dignes de foi. Dans l'histoire très fidèle des Moraves par A. Bost, l'auteur expose clairement ses propres

vues sur la continuation des dons apostoliques. Ce livre contient divers détails sur le caractère et la discipline des Églises moraves. Le célèbre Zinzendorf écrit ceci :

«Croire contre espérance est la racine du don des miracles et je dois ce témoignage à notre chère Église que les puissances apostoliques s'y voient ; nous en avons eu des preuves irrécusables dans la découverte très positive de certaines choses, personnes et circonstances, qui humainement ne pouvaient se découvrir, dans la guérison de maladies en elles-mêmes incurables, de cancers, de phtisies avancées jusqu'à l'agonie, etc., le tout au moyen de la prière, ou d'une seule parole»

En parlant de l'année 1780 il dit :

«À cette époque (1730), il se manifesta dans l'Église différents dons surnaturels et il se fit des guérisons miraculeuses. Les frères et les sœurs croyaient enfantinement ce que le Seigneur avait dit de l'efficace de la prière, et lorsqu'un objet les intéressait fortement, ils lui en parlaient, puis il leur était fait selon leur foi. Le comte (Zinzendorf) s'en réjouissait de tout son cœur et louait dans le silence le Sauveur qui s'abaissait si volontiers vers ce qui est pauvre et petit. Il reconnaissait dans cette familiarité des Frères ; envers notre Seigneur Jésus-Christ un fruit de l'Esprit au sujet duquel on devait bien se garder d'inquiéter qui que ce fut et qu'au contraire on devait respecter. En même temps il ne voulait pas que les frères et sœurs fissent trop de bruit de ces choses et les regardassent comme extraordinaires, mais lorsque, par exemple, quelque frère était guéri de

quelque maladie, même des plus graves, par une seule parole ou par quelque prière, il regardait cela comme une chose toute simple, rappelant même cette parole de l'Écriture que les signes n'étaient pas faits pour les croyants, mais pour les incrédules»

Nous savons par là ce que pensent les Moraves des dons miraculeux et ceci est bien d'accord avec la foi simple, la filiale confiance au Seigneur qui se révèle chez eux pour d'autres choses. Les lignes suivantes donnent un aperçu de leurs expériences quant au retour des dons miraculeux.

Jean de Watteville avait une confiance enfantine à la promesse qu'a faite le Sauveur qu'il exaucerait ses enfants dans leurs prières. Il en eut plusieurs preuves dont nous ne citerons que celle-ci :

«Une sœur mariée tomba très malade à Herrnhout. Le médecin avait déjà perdu toute espérance et son mari était dans une profonde tristesse. Watteville se rendit chez la malade, vit qu'elle allait avec joie au devant de son délogement et la quitta après l'avoir fortifiée dans ces heureux sentiments. C'était alors encore l'usage que les frères non mariés parcourussent l'endroit le dimanche soir en chantant des cantiques devant les maisons des frères. Watteville fit chanter, sous la fenêtre de la malade, des cantiques qui allaient à la circonstance, tout en priant le Seigneur en son cœur qu'il voulût bien, s'il le jugeait bon, rétablir cette sœur. Il en conçut une si douce espérance de foi, qu'il entonna avec confiance ce verset :

Croix sacrée
Où meurt mon Sauveur
De mon âme rachetée
Enflamme l'ardeur !
Quand je serais aux abois
Qu'on vienne à nommer la croix
Sa pensée...

Quel ne fut pas l'étonnement de tous ceux qui entouraient le lit de cette mourante, lorsqu'on la vit se dresser sur son séant et se joindre vivement au chant de la dernière ligne en ces mots :

Me rendrait la voix.

En remontant dans sa chambre, il fut rempli d'étonnement et de joie en la voyant très bien ; elle guérit entièrement et ce n'est que trente-cinq ans plus tard qu'il accompagna au repos sa dépouille mortelle »

**Histoire de l'Église des Frères de Bohême et de Moravie,
par A. Bost. II, p. 272, 300 à 302).**

Voici enfin ce que disent les Covenantaires d'Écosse. Quels témoignages que les leurs ! Quelle couleur antique, apostolique, toute différente de celle des temps actuels ! Qu'on lise les Héros d'Écosse, ce livre si débordant de récits aventureux et de foi héroïque qu'on croit presque lire les Actes des apôtres. Que de courage et de grandeur d'âme, quelle puissance de prière, quelles victoires remportées par la prédication et l'intercession ! On

dirait qu'en l'écrivant, le but de Howie, l'auteur, ait été de censurer les générations suivantes, de leur rappeler lorsque leur foi serait affaiblie que c'est au péril de leur vie que ces pionniers du réveil leur ont fait connaître Christ, et de leur reprocher leur promptitude à sortir de la bonne voie pour «chanter et danser autour du veau d'or». Il prévoyait aussi, comme il le dit dans sa préface, que devenus riches et incroyables, les descendants de ces vaillants chrétiens ne pourraient plus croire aux œuvres extraordinaires de leurs pères, car il ajoute encore: «On pourra alléguer que plusieurs des récits réunis ici sentent le fanatisme, et que d'autres sont au delà de toute créance, mais ceux qui parleront ainsi le feront sans doute par ignorance de ce que le Seigneur fut jadis pour nos ancêtres et sans rien savoir eux-mêmes de la puissance du Saint-Esprit qui les faisait agir.

Si nous hésitions à ajouter foi aux merveilles d'intervention divine racontées dans ce livre, souvenons-nous qu'elles nous ont été transmises par des auteurs dont les noms sont historiques dans l'Église d'Écosse, par des noms tels que ceux de Knox, de Wishart, de Livingstone, Walch, Baillie, Peden et Craig. Oh ne peut pas se lasser de lire et de raconter toutes les grandes et saintes choses opérées par ces hommes de foi dans d'autres branches du service de Dieu! Qui ne sait que John Livingstone prêchait avec une telle «démonstration d'esprit et de puissance» que dans une seule prédication cinq cents âmes furent converties. Et qui ne s'est senti repris de son indolence spirituelle en lisant que John Welch se relevait plusieurs fois pendant la nuit pour intercéder pour son troupeau, qu'il passait jusqu'à sept ou huit heures par jour à prier de la prière de Gethsémané pour son Église et pour les âmes qui se perdent.

Voilà ce que nous avons lu et ce que nous citons avec conviction ; mais qu'il est peu de gens qui sachent et qui osent raconter que le même John Welch pria sur le corps d'un jeune homme qui après une longue maladie avait fermé les yeux et expiré, ainsi qu'en étaient convaincus tout ceux qui l'entouraient; et que malgré les remontrances de ses amis, il avait continué à prier pendant trois heures, puis qu'il avait persisté à le faire pendant douze heures, vingt-cinq heures, trente-six heures, quarante-huit heures, et qu'enfin lorsqu'on avait insisté pour emporter ce pauvre corps froid et l'enterrer, il avait demandé qu'on le lui laissât une heure de plus, et qu'au bout de ce temps, il avait appelé ses amis et leur avait montré le jeune homme mort ramené à la vie. Tout ceci est raconté avec les plus grands détails dans le livre des Héros d'Écosse.

Si l'on s'écrie avec surprise: Ceci serait-il encore possible de nos jours? qu'on s'adresse plutôt cette autre question: De telles prières, une telle insistance auprès de Dieu se voient-elles encore de nos jours? Aussitôt que nous aurons la foi qui opère les miracles, il nous sera facile de croire aux œuvres miraculeuses.

Nous avons là un aperçu de ce qu'étaient les hommes de ce groupe de héros. Quels récits merveilleux nous viennent de ce temps-là! Prodiges de tous genres, prodiges de courage, de foi, de martyre et de vues prophétiques... C'est pendant les plus cruelles persécutions que leur foi avait pris naissance et s'était fortifiée; mais si comme le dit un de leurs biographes, ils étaient accompagnés de l'ombre des prophètes, c'est-à-dire de la haine des méchants, on peut dire avec tout autant de vérité qu'ils furent couronnés de l'auréole des apôtres, c'est-à-dire de la puissance du Saint-Esprit.

C'est là que nous trouvons aussi l'histoire du saint et vénéré Robert Bruce: Un jour qu'il tardait à monter en chaire, on lui envoya un messenger pour l'appeler. Celui-ci revint en disant: je crois qu'il ne viendra pas aujourd'hui, car je l'ai entendu dire à quelqu'un: *Je te déclare que je n'irai pas à moins que tu ne viennes avec moi.* Bientôt après on le vit arriver tout seul, riche des bénédictions de Christ, car sa prédication témoignait d'une véritable « démonstration d'esprit et de puissance » On raconte de lui que lorsqu'on lui amenait des aliénés et des épileptiques incurables et qu'il priait pour eux, ils étaient complètement guéris. C'est là encore qu'on peut lire le récit de Patrick Simpson dont la femme était sujette à des crises de violence et de blasphème, véritable possession du démon. Par l'insistance de ses prières, elle fut miraculeusement guérie; et tel livre de sa bibliothèque témoigne encore de sa reconnaissance par l'inscription suivante: « Rappelle-toi, ô, mon âme, et jamais n'oublie le 16 août 1601, la délivrance que Dieu t'accorda ce jour-là où il accomplit à ta demande cette parole de Zacharie: « N'est-ce pas là un tison arraché du feu ? » (Zacharie 3.2).

Voici encore un exemple de guérison tiré de ce même livre et que nous donnons ici tel qu'il est, avertissant le lecteur que ce récit a été ainsi que d'autres, modifié dans les éditions ultérieures de cet ouvrage, afin de le rendre plus conforme aux vues religieuses de notre temps. Il est tiré de la vie de John Scrimgeour, pasteur de Kingshorn in Fife, éminent par la foi qui sait lutter avec Dieu :

M. Scrimgeour avait perdu plusieurs amis et plusieurs enfants dont la mort l'avait privé. Il lui restait une fille unique qu'il chérissait et qui fut atteinte d'écrouelles (ou scrofules). Minée par ce mal, elle était près de mourir

lorsqu'une nuit on appela son père pour la voir expirer. Quand il la vit dans cet état, il sortit dans la campagne et là avec angoisse, il adressa au Seigneur des plaintes et des reproches, se servant d'expressions, que pour rien au monde il n'aurait osé répéter plus tard. Dans sa douleur, il s'écriait: Tu sais, Seigneur, que je t'ai toujours servi avec droiture de cœur et selon la mesure de mes forces. Jamais je n'ai hésité à déclarer tes oracles à la face même des hommes les plus haut placés; tu sais aussi que cette enfant fait ma joie. Oh! puissé-je obtenir de toi que ta main l'épargne... Pendant qu'il était là dans une grande angoisse, le Seigneur lui dit enfin: «Pour cette fois je t'ai entendu, mais à l'avenir n'use plus de cette hardiesse-là en pareille circonstance» Lorsqu'il rentra à la maison, l'enfant était guérie. Assise dans son lit, elle prenait de la nourriture et quand il regarda son bras, il était parfaitement guéri»

Quand on considère que ces choses ont été écrites par quelques-uns des plus saints hommes qu'ait jamais vu l'Église de Dieu, et qu'elles sont racontées comme les fruits de leur ministère de foi et de prière, il y a là de quoi faire réfléchir ceux qui continuent à affirmer avec assurance que l'âge des miracles est passé. Passé, il peut l'être en effet, s'il faut avouer aussi que l'âge de la foi soit passé, car c'est là qu'est le fond de la question. Les limites du surnaturel ne sont déterminées ni par la géographie, ni par la chronologie. Nous voudrions parfois faire reculer l'ombre de quelques degrés, sur le cadran pour retrouver l'âge des miracles; c'est oublier que celui en qui «il n'y a ni variation, ni ombre de changement» (Jacques 1.17) a dit: «Si tu peux croire», et non pas: Si tu étais né en Palestine et au premier siècle du christianisme.

Non, mais «tout est possible à celui qui croit» (Marc 9.23). C'est quand la foi antique se ravive sous le feu de la persécution ou sous la douloureuse discipline de la réprobation du monde, que nous apercevons de nouveau quelque reflet de l'âge apostolique, et c'est là ce qu'a offert le temps des Covenantaires plus encore que d'autres époques de l'Église.

Nul ne peut lire ces émouvants récits de souffrances et de victoires, de martyres et de miracles sans en être spirituellement ravivé. Il n'y a aucun danger que ce livre puisse exciter au fanatisme, car si en le lisant on se sentait inspiré à devenir un faiseur de miracles, on verrait aussi flamboyer à chaque page ces mots du Maître: «Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire, ou être baptisés du baptême dont je dois être baptisé?» (Marc 10.38).

Si nous interrogeons l'histoire des Huguenots, ces fidèles disciples de «l'Agneau» au milieu de générations perverses et empressées à suivre effrontément «le dragon», nous trouvons là aussi des aperçus des mêmes faits merveilleux. Le récit de leur obéissance à la foi et de leurs souffrances dans les Cévennes où ils s'étaient réfugiés à la révocation de l'édit de Nantes, est entremêlé de récits miraculeux, soit de guérisons divines, soit d'autres manifestations extraordinaires de l'Esprit dont leur foi était soutenue et vivifiée. Lorsqu'ils durent enfin s'exiler et qu'ils portèrent en Angleterre leurs métiers et leurs inventions pour le plus grand bien de ce pays, ils y introduisirent aussi çà et là l'art perdu des guérisons miraculeuses, excitant ainsi l'admiration de l'Église de Christ.

On sait aussi qu'à l'origine de la Société des Amis, on put souvent constater des manifestations surnaturelles du même genre. Quoiqu'on puisse penser des doctrines de cette secte, personne ne peut lire le journal de George Fox sans voir en lui un homme consacré à Dieu et dont l'influence fut bénie pour ranimer la vie religieuse des croyants dans un temps de mort spirituelle et de conformité au monde. Il avait demandé à Dieu de lui accorder un baptême de l'Esprit qui le rendit propre à s'adresser à toutes les classes et il avait été littéralement exaucé.

Comme un véritable apôtre des derniers jours, il circulait parmi tous les rangs de la société, réveillant les mondains, apaisant les animosités, réconciliant les ennemis, visitant les malades et s'occupant aussi des prisonniers. Il fut le digne modèle de ce que doit être dans tous les siècles le pasteur qui travaille pour le Seigneur «en temps et hors de temps» (2 Timothée 4.2).

Soit dans ses prédications, soit surtout par son service actif, il reconnaît et admet l'intervention du Saint-Esprit opérant par des faits miraculeux; et quand il raconte ces manifestations surnaturelles, il le fait tout simplement comme si elles devaient nécessairement avoir lieu aussi bien que la conversion et la régénération.

Dans un récit d'évangélisation à Troy-Cross, dans le Lincolnshire, Angleterre, il dit :

«Il y avait dans cette ville un homme de haute condition qui depuis longtemps était malade et abandonné des médecins. Quelques amis me prièrent d'aller le voir. Je montai donc dans sa chambre et lui présentai la Parole

de vie. Je me sentis pressé de prier pour lui et le Seigneur voulut bien lui rendre la santé (Journal. B. 1. p. 111).

« Pendant qu'il prêchait dans le Hertfordshire, on lui parla d'une femme malade, le priant d'aller à son secours. Il dit :

John Rush, du Bedfordshire, vint la visiter avec moi. Nous trouvâmes la maison remplie de ses amis; ils nous dirent qu'elle n'était pas faite pour ce monde et me prirent de lui adresser quelques paroles d'encouragement pour l'aider à passer dans le monde à venir. Le Seigneur me dit de lui parler et il la guérit à la grande surprise de toute la ville et de la campagne (Journal B vol. 1. p. 281).

Ce livre abonde en faits du même genre racontés sans ostentation ni amplification, mais presque toujours présentés comme des « miracles »

Dans les premiers temps de l'Église baptiste, encore simple et sans erreurs, nous rencontrons la même foi et les mêmes manifestations miraculeuses. Là aussi, comme ailleurs, c'est dans les temps de grande détresse et lorsque les prisons se remplissaient des membres du troupeau persécuté, que les bondes des cieux s'ouvraient pour répandre des dons miraculeux.

Vavator Powell qu'on appelait « l'étoile du matin des Baptistes du Pays de Galles » a déclaré qu'il croyait aux miracles dont nous parlons ici. C'était un homme de la fibre des Covenantaires. Il était doué d'une telle puissance de l'Esprit-Saint que sa prédication était suivie de réveils extraordinaires partout où il

allait. Il eut aussi beaucoup à souffrir pour la foi, car il fut enfermé dans treize prisons différentes pour avoir parlé fidèlement de Christ.

Outre les bénédictions spirituelles signalées qui accompagnaient sa prédication, plusieurs personnes furent guéries de maladies graves par la prière de la foi qu'il adressait à Dieu pour les malades. Il prenait à la lettre la promesse de Jacques 5.14, comme le montre le récit de sa propre guérison, et comme il l'a déclaré par ces mots: «L'onction des malades, administrée par les anciens au nom du Seigneur, est un sacrement de l'Évangile qui n'a point été révoqué»

Dans l'Église méthodiste, nous trouvons, ça et là quelque indice de manifestations miraculeuses, entre autres un exemple très frappant de la guérison d'Anne Mathar, fille de Joseph Benson, le Commentateur méthodiste. C'est lui-même qui en donne le récit dans son journal. Elle était affligée d'un mal aux pieds depuis plusieurs années et n'avait pu faire un pas depuis très longtemps. Voici ce qu'en dit le journal de son père dont nous retranchons les détails sans importance :

«Octobre 4. Ce soir le Seigneur nous a donné une preuve extraordinaire de son amour et de sa puissance. Depuis plus de douze mois, ma chère Anne ne pouvait plus se servir de ses pieds, qui étaient tous deux privés de toute sensation, et qui ne pouvaient même supporter le plus léger poids. Je craignais beaucoup que les nerfs ne fussent contractés et qu'elle ne perdît pour toujours la faculté de marcher. Nous demandions sans cesse à Dieu que ce ne fût pas le cas, et que pour le bien de ses trois

petits enfants il voulût bien la rétablir.

Aujourd'hui une partie de ma famille et quelques amis pieux allèrent prendre le thé chez elle. M. Mather l'apporta sur ses bras dans la salle à manger. Après le thé je parlai de la fidélité de Dieu à écouter les prières de ses enfants, et je rappelai plusieurs de ses promesses, insistant sur ce que Christ est « toujours le même, hier, aujourd'hui et éternellement, » qu'il avait fait autrefois tant de miracles, non seulement pour prouver qu'il était le Messie, mais aussi pour soulager l'humanité souffrante et que toujours il était plein de compassion pour les malheureux. Je dis ensuite à ma fille: Anne, avant de prier, chantons le cantique qu'aimait ta mère :

Ton bras, Seigneur, n'est point raccourci
Toujours il est puissant pour sauver... etc.

Après avoir chanté, nous nous mîmes à genoux autour d'Anne qui allaitait son enfant pour l'empêcher de crier. L'un après l'autre, nous rappelâmes à Dieu ses promesses, particulièrement celle-ci: « Si deux d'entre vous s'accordent pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée » (Matthieu 18.19). Aussitôt que nous nous relevâmes, Anne dit à la bonne de prendre l'enfant, et à l'instant, elle se leva en s'écriant: « Je puis marcher, je sens que je le puis! » Elle fit alors quelques pas jusqu'au milieu de la chambre. Son mari, craignant qu'elle ne tombât, s'élança vers elle en lui disant: Mais que fais-tu là? L'écartant de la main, elle lui dit: « Je n'ai pas besoin d'appui, je puis marcher seule » Trois fois, elle alla d'un bout à l'autre de la chambre, puis elle s'agenouilla en disant: « Oh! rendons grâce à Dieu! »

C'est ce que nous fîmes tous, Anne restant à genoux tout ce temps-là, environ vingt minutes. Ensuite elle se jeta à mon cou, versant un torrent de larmes, et embrassa aussi ses sœurs. Tous, nous pleurions de joie et de reconnaissance. Elle voulut aussi qu'on fit monter le jeune frère de son mari et s'écria dès qu'il entra : « Adam, je puis marcher ! » et pour lui montrer qu'elle le pouvait réellement, elle traversa la chambre.

Ensuite elle monta l'escalier sans aucun secours pour rentrer dans sa chambre, et là, elle s'agenouilla de nouveau avec son mari pour louer le Seigneur.

Plus tard, elle me donna les détails que voici : Lorsqu'on l'avait apportée dans la salle à manger, on avait mis sous ses pieds une petite chaise qu'elle ne sentit pas plus que si ses pieds fussent morts. Pendant que nous chantions le cantique, elle commença à croire que le Seigneur voulait la guérir ; elle sentit la chaise et la poussa de côté ; elle posa ses pieds par terre et en eut la sensation. Pendant que nous étions à genoux, elle eut la conviction qu'elle pouvait marcher et elle se serait levée aussitôt avec l'enfant dans ses bras, si elle n'avait craint qu'on ne lui reprochât son étourderie. Elle attendit donc la fin de nos prières et aussitôt elle se leva, se mettant à marcher comme je viens de le dire »

Parmi les personnes présentes à cette émouvante scène se trouvait le Révérend James Mc Donald qui écrivit plus tard la biographie de M. Benson. En parlant de cette merveilleuse guérison, il dit : « Aucun de nous ne douta que la force de marcher si soudainement reçue ne lui fut communiquée par un acte de la toute-puissance divine ».

Ce récit fut aussi publié dans le Magasin méthodiste d'où est tirée cette citation.

Nous venons de présenter au lecteur des preuves si évidentes de la continuation des miracles qu'il ne serait guère possible de les tenir pour fausses. Quoi qu'on puisse en penser, ces faits sont trop avérés pour qu'il soit facile de les réfuter. On pourra objecter qu'ils sont hors de saison, c'est-à-dire que s'ils avaient eu lieu au temps des apôtres, on n'hésiterait pas à les admettre, mais que de notre temps, ils ne sont plus possibles.

Cependant il est encore des croyants prêts à croire que l'Église, comme l'arbre de vie «dont les feuilles servent à la guérison des nations, produit douze fois des fruits, rendant son fruit chaque mois» (Apocalypse 22.2).

Tandis que j'écris ces pages, voici les mots d'un savant auteur qui me tombent sous les yeux: «Toute manifestation surnaturelle accompagne les temps apostoliques et les hommes apostoliques»

Déplorons l'état de l'Église dépouillée de sa première grandeur et beauté. L'apostasie a remplacé la pureté de la doctrine, le papisme est venu ensuite, puis la corruption, puis enfin l'incrédulité, jusqu'à ce qu'elle soit dans l'état décrit par ces mots d'un prophète: «Ce qu'a laissé le gazam, la sauterelle l'a dévoré; ce qu'a laissé la sauterelle, le jélek l'a dévoré; ce qu'a laissé le jélek, le hazil l'a dévoré» (Joël 1.4). Néanmoins il reste encore de la vie dans l'Église, et comme toute sève ne s'est pas retirée de cet arbre divin, il repousse sans cesse de nouvelles feuilles, de nouvelles fleurs de piété primitive, et porte les fruits des grâces miraculeuses de Dieu. Ceci continuera jusqu'à la fin, car il appartient à l'Église de faire, comme corps de Christ, les œuvres

de Christ, et il appartient aux croyants, qui sont le temple du Saint-Esprit, de manifester sa présence par les dons et les fruits de l'Esprit.

Chapitre IV

Le témoignage des théologiens

Si nous admettons avec les historiens de l'Église que depuis la fin du troisième siècle les miracles y ont été moins fréquents, nous devons reconnaître pourtant que dans tous les âges suivants, il s'est trouvé des fidèles qui ont témoigné de l'existence de miracles opérés ça et là. Nous en appelons à ce que rapportent divers théologiens qui, non contents de défendre la doctrine de la continuation des miracles, ont pu appuyer ce qu'ils en disaient en citant des exemples dignes de foi.

Saint Augustin, au Ve siècle, dans l'un des chapitres de *De civitate Dei*, nous montrent clairement qu'il se ralliait à la doctrine de la perpétuité des miracles. Voici ce qu'il dit: «Quant aux miracles qui ont été faits pour amener le monde à croire en Christ, et qui ne cessent de se produire encore parmi les croyants...» Et il énumère tout au long plusieurs miracles, principalement des miracles de guérison, qu'il tenait pour avoir eu lieu de son temps et dont il avait eu plus ou moins connaissance» Il vivait dans un temps où la superstition commençait à obscurcir l'Église; aussi les récits de miracles qu'il nous fait sont-ils parfois entachés des superstitions du temps:

«Encore à présent, il se fait des miracles en Son Nom, soit par les sacrements, soit par la prière, et aussi sur les

tombes des saints, mais ils n'acquièrent pas la même renommée que les anciens miracles. Le saint Livre qui devait faire connaître ceux-ci et qui en a répandu de tous côtés le souvenir, leur donne une place dans la mémoire de tous les hommes, tandis que les miracles plus récents ne sont guère connus que dans la ville ou le voisinage immédiat des endroits où ils ont eu lieu»

Dans le même chapitre il appuie par un exemple ce qu'il vient de dire. Nous donnons ici un abrégé de ce récit qui est très étendu, aussi bien que très touchant et plein de naturel. Il raconte la guérison d'Innocentius, chrétien sincère et de haut rang, habitant Carthage. Atteint d'une pénible maladie, il avait subi plusieurs opérations sans résultat. Alexandrinus, célèbre chirurgien, avait déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison à moins qu'on ne tentât une nouvelle opération qui fut décidée pour le lendemain. La veille au soir, plusieurs des principaux de l'Église étaient venus le voir; il les pria d'assister à cette opération, craignant qu'elle n'amenât sa mort. «Parmi ceux qui étaient présents,» dit saint Augustin, «se trouvait l'évêque Aurélius, actuellement seul survivant. C'est un homme dont on ne peut parler qu'avec éloge et respect. Souvent lorsque plus tard nous nous entretenions ensemble des œuvres merveilleuses de Dieu, nous nous sommes rappelé ce qui se passa ce jour-là et je sais qu'il a conservé le souvenir intact de ce que je raconte ici»

Voici le reste du récit tel que l'a écrit saint Augustin :

«Nous nous mîmes à genoux pour prier, comme nous l'avions fait d'autres fois. Lui aussi se sentit poussé à s'agenouiller, comme si quelqu'un l'eût forcément jeté à

terre et il se mit à prier. Avec quelle ferveur, quelle émotion il pria alors, avec quel torrent de larmes, quelle agitation de tout le corps ! Sa respiration même semblait suspendue par ses soupirs et ses sanglots. Je ne sais si les autres gardèrent assez de sang-froid pour pouvoir prier. Quant à moi, je ne le pus pas. Je ne pus dire que ces mots au dedans de moi : Seigneur, quelle prière de tes enfants exauceras-tu, si ce n'est celle-ci ? car on eût dit qu'il allait perdre la vie en priant ainsi. Nous nous relevâmes ; et après la bénédiction de l'évêque, nous quittâmes le malade en lui promettant d'être avec lui le lendemain et l'exhortant à être calme.

«Le moment redouté arrive. Les serviteurs de Dieu se réunissent autour du malade. Les chirurgiens entrent aussi. On prépare tout ce que requiert la circonstance, et à la terreur de tous, on sort les terribles instruments de chirurgie. Ceux des assistants, qui ont le plus d'autorité, cherchent à soutenir et fortifier le patient par des paroles d'encouragement. On le place dans la position convenable pour l'opération, et le chirurgien, son instrument à la main, inspecte le siège du mal. Il regarde, palpe, examine de toute façon et finit par déclarer que le mal est parfaitement guéri. Aussitôt éclatent de toute part la joie, les louanges, les actions de grâces adressées au Dieu tout puissant et miséricordieux. Impossible de décrire cette scène émouvante, toute de joie et de larmes»

En lisant avec soin ces lignes, on verra qu'outre le témoignage rendu ici par l'auteur, tout concourt à prouver l'authenticité de

ce miracle. Tous les détails donnés montrent clairement qu'il croit lui-même à la guérison accordée à la prière de la foi.

Martin Luther dont les prières remportaient de telles victoires, qu'on disait de lui : Il obtient de Dieu tout ce qu'il veut, serait sans doute un bon avocat de cette cause s'il avait à la défendre. Et nous savons qu'en effet il a eu à s'en occuper.

Le témoignage de Luther en faveur de la guérison divine est l'un de ceux qui ont le plus d'importance et de force dans les temps modernes. Nous trouvons en Luther un ardent défenseur des miracles dont il parle avec toute l'énergie d'un cœur saxon. « Que de fois, s'écrie-t-il, des démons n'ont-ils pas été chassés au nom de Christ, et des malades guéris soit par la prière, soit au nom du Seigneur ! » Et il joignait l'action à la parole, car un jour qu'on lui amena une jeune fille en lui disant qu'elle était possédée du démon, il posa la main sur sa tête et fit appel à cette promesse du Seigneur : « Celui qui croit en moi, fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera même de plus grandes » (Jean 14.12). Ensuite il demanda à Dieu avec les autres ministres de l'Église, de vouloir bien chasser le démon et le faire sortir de cette jeune fille. Une parfaite guérison lui fut accordée. Il en fut de même dans d'autres cas où il avait prié pour des malades.

Le même auteur raconte aussi la guérison de Philippiensippe Mélanchton, remarquable entre toutes, et qui paraît bien avérée. Mélanchton, tombé malade en voyage, avait envoyé un messager à Luther pour l'en informer ; voici le reste du récit :

« Luther arriva et trouva Philippiensippe près de rendre l'âme. Il était presque sans connaissance, ses yeux étaient éteints et fixes, il avait perdu la parole et

n'entendait plus. Il ne reconnaissait plus personne et ne pouvait prendre aucune nourriture ni solide ni liquide. À cet aspect, Luther fut consterné et se tournant vers ses compagnons de route il s'écria: Seigneur Dieu! Comme le diable m'a détruit cet instrument! Puis allant vers la fenêtre, il cria à Dieu avec ferveur, le priant de supporter son insistance et lui disant que ce qu'il venait de faire là l'obligeait à insister auprès de lui par des supplications. Il lui répéta toutes les promesses que lui fournissaient les Écritures. Il osa même lui dire que s'il voulait qu'il pût encore recourir à lui avec confiance, il fallait qu'il l'écoutât et qu'il lui répondît tout de suite.

Après cette prière, il prit la main de Philippiensippe et sachant bien quelle était l'angoisse de son cœur et de sa conscience, il lui dit:

Courage! Philippiensippe, tu ne mourras pas. Quoique Dieu ne manque pas de bonnes raisons pour te faire mourir, «il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive» N'écoute donc plus l'esprit du mal, et ne te laisse pas mourir; mais aie confiance au Seigneur qui a la puissance de faire mourir et de faire vivre. Tandis qu'il lui parlait encore, Philippiensippe parut reprendre ses sens et respirer, puis la force lui revint peu à peu et il finit par être entièrement guéri»

Si le lecteur se hâtait de dire que cette guérison peut être attribuée à des causes naturelles, nous devons lui rappeler que Luther et Mélanchton pensaient tout autrement. Voici ce que Mélanchton écrivait à un ami:

«Je serais un homme mort, si je n'avais pas été rappelé à la vie par l'arrivée de Luther.»

Luther s'exprime de la même manière en écrivant à des amis :

«Philippiensippe est très bien rétabli de sa grave maladie. Elle a été plus grave que je ne l'avais cru. Je l'ai trouvé mort, mais par un miracle de Dieu, à présent il vit»

Puis en faisant allusion à sa présence à la diète il ajoute :

«Travail et fatigue en pure perte, dépense d'argent pour rien; mais quoique je n'aie rien pu faire, j'ai retiré Philippiensippe du bord de la tombe et je vais le ramener avec joie chez lui, etc»

Tel est le témoignage du grand réformateur, et s'il le fallait il serait facile de l'appuyer d'autres exemples encore, témoignant tous de la puissance de ses prières pour guérir les malades.

La guérison de Myconius est bien connue; lui-même en avait écrit ceci :

«Sauvé de la mort en l'an 1541 par les requêtes, les prières et les lettres du Révérend père Luther»

Voici comment Luthardt raconte ce fait :

«Myconius, vénéré superintendant de Gotha, était au dernier degré de la consommation et ne pouvait plus parler. Luther lui écrivit qu'il ne devait pas mourir : «Que Dieu me préserve d'apprendre votre mort tant que

je suis en vie, et qu'il vous donne de me survivre. C'est ce que je lui demande avec ferveur et je l'obtiendrai; il m'accordera mon désir. Amen» Myconius a dit ensuite: Quand je lus cette lettre, je fus saisi d'une si forte émotion qu'il me semblait entendre Christ me dire lui-même: «Lazare, sors de là» Depuis ce moment Myconius fut en effet préservé de la mort par la puissance des prières de Luther et il ne mourut qu'après Luther »

Le cœur de lion du réformateur était révolté des grotesques miracles de l'antéchrist, mais son cœur de chrétien croyait aux promesses de Dieu, dont il éprouvait la réalité et sur lesquelles il s'appuyait dans ses prières. Quelle victoire pour lui quand il pouvait démontrer la vérité de l'Écriture en disant de quelque passage de la Bible: Pour ceci, je sais avec certitude que c'est vrai.

Richard Baxter, au XVII^e siècle, mérite une confiance particulière quant au sujet que nous traitons. Il exprimait ses convictions avec tant de liberté et de hardiesse, que Boyl a dit de lui: «Il ne craint le déplaisir de personne, et ne recherche l'assentiment de personne» Il était si pieux que Joseph Alleine faisait précéder les citations qu'il faisait de lui par ces mots: «Ainsi que le dit très bien le saint Mr Baxter, cet homme de Dieu»... Baxter a très clairement défendu la cause de l'intervention miraculeuse de Dieu en faveur de ses fidèles. En parlant de ce qu'il appelle les actes signalés de la Providence de Dieu, » il dit:

«Je suis convaincu que parmi les croyants, attentifs à l'intervention de Dieu, il ne s'en trouve guère qui ne puisse raconter quelque expérience merveilleuse de la

puissance de Dieu à son égard, de sa fidélité à accomplir ses promesses en faveur de ses serviteurs. Soit par la guérison de quelque maladie sans espoir, soit par un prompt secours dans quelque péril imminent, la délivrance arrive si soudainement et d'une manière si contraire au cours ordinaire de la nature qu'on doit reconnaître alors que tout autre moyen eût échoué»

Après avoir parlé de cas frappants tirés de la vie des réformateurs, il ajoute :

«Mais pourquoi aller chercher des exemples si loin? Pourquoi recourir à ceux que nous fournit l'histoire de l'Église? Tout chrétien sincère ne sait-il pas ce que c'est que de lutter avec Dieu par la prière en lui rappelant ses promesses? Chacun ne pourrait-il pas nous raconter de merveilleuses réponses accordées à sa foi? Je sais que l'incrédulité et l'athéisme ne manqueront jamais d'objections à opposer aux interventions divines les plus remarquables. La nature humaine qui ne connaît pas Dieu et qui est inimitié contre lui, ne veut pas reconnaître sa main même dans les manifestations les plus évidentes. Généralement, on préfère tout attribuer au hasard, aux causes naturelles ou à telle autre idole de néant; mais quand Dieu accorde au moment même de la prière, contre toute probabilité humaine, et sans le secours, d'aucun moyen terrestre, des exaucements pleins de miséricorde, n'est-ce pas nous dire clairement du haut des cieux: «J'accomplis en ta faveur ce que je t'ai promis en Christ»

«Que de fois j'ai reconnu l'efficacité de la prière de la foi pour guérir des malades qui étaient abandonnés des médecins. C'est là ce que j'ai éprouvé plus de dix fois pour moi-même quand tout remède échouait et que la médecine et la raison avaient déclaré qu'il n'y avait plus d'espoir; c'est alors que j'ai été rétabli par l'efficace de ferventes prières. «Ma chair et mon cœur défailaient, mais Dieu est le rocher de mon cœur et mon partage à toujours» (Psaumes 73.26). Et quoiqu'à présent il me laisse dans un état de faiblesse et de maladie sans doute salutaire et que je puisse craindre encore d'autres assauts de l'ennemi, je me sens pressé par les expériences très certaines que j'en ai faites, de reconnaître ici, à la gloire du Dieu tout-puissant, qu'il est fidèle à ses promesses, à sa parole infaillible, et que c'est un grand privilège de pouvoir recourir à lui par l'esprit de supplication jusqu'à «l'importuner» (Luc 18.5). Je ne doute pas qu'un grand nombre de chrétiens attentifs à observer l'intervention de Dieu, ne puissent attester aussi cette prépondérance de la prière»

Richard Baxter donne ensuite un récit détaillé de sa merveilleuse guérison que nous citons tout au long :

«Entre autres exemples que je pourrais citer en grand nombre, ma conscience m'impose le devoir de vous donner celui-ci qui confirme ce que je viens d'écrire. Je souffrais d'une tumeur sur l'une des amygdales de la gorge. Elle était ronde et dure comme un pois; la crainte que cette grosseur ne devint un cancer me donnait plus d'inquiétude que le mal lui-même. Je recourus donc à des dissolvants et ensuite à des adoucissants, le tout en vain

pendant environ trois mois. Enfin ma conscience me reprocha d'avoir gardé le silence sur d'anciennes guérisons que j'avais obtenues de Dieu par la prière, et dont je n'avais rien dit par orgueil, par crainte de me rendre ridicule en faisant parade des miséricordes de Dieu envers moi, comme si j'étais particulièrement favorisé du ciel.

«Un jour que je devais prêcher sur la guérison divine, je me sentis pressé de dire: «Que de fois j'ai reconnu l'efficace de la prière de la foi pour guérir les malades quand la médecine avait perdu tout espoir...» Je m'étendis sur ce sujet ajoutant encore d'autres choses que je ne répète pas ici. Quand je m'étais rendu à l'église, ma tumeur était encore là comme à l'ordinaire, je la sentais très bien et souvent je l'avais regardée dans la glace; mais aussitôt que j'eus achevé ma prédication je sentis qu'elle avait disparu. Courant à la glace je constatai qu'il n'en restait plus trace, et qu'on ne pouvait en voir ni cicatrice, ni vestige quelconque. Impossible de savoir ce qu'elle était devenue. Je suis certain de ne l'avoir ni avalée, ni crachée, et il n'est guère possible de croire qu'elle se fût dissoute après avoir été dure comme un os pendant trois mois malgré tous les dissolvants employés en gargarismes. Je crois utile de raconter cette guérison-là, parce qu'elle a eu lieu au moment même où je disais ce que je viens d'écrire ici.

«Que de grâces tout aussi merveilleuses m'ont encore été accordées! Je sais en outre que d'autres en ont également obtenu en réponse à leurs prières»

John Albert Bengel s'est acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui aiment la Parole de Dieu et qui ont étudié ses commentaires de la Bible. Il a l'art d'exposer avec force et, ce qui vaut mieux encore, il est doué d'une foi énergique. Ses ouvrages, dit Dorner, furent le premier signal de la nouvelle exégèse dont l'Église avait si grand besoin. S'il trouve dans la Bible des choses qui lui paraissent dépasser ses facultés critiques, jamais il n'y trouve rien qui dépasse les facultés de sa foi. Aussi ses interprétations ne cherchent-elles pas à ramener l'Écriture aux mesures de la portée et de l'expérience humaine mais toujours elles sont une franche adhésion à la Parole de Dieu qu'il tient pour parole de vérité. Jamais la Bible n'est atténuée en passant par sa bouche; jamais elle n'en sort amoindrie comme si elle devait payer droit de péage à l'incrédulité moderne. Il aime à dire: «La foi saisit tout ce que Dieu lui offre et s'avance ainsi victorieusement» Ces mots peignent mieux que tout le reste comment il traitait l'Écriture. La foi de Bengel ne chancelait donc pas quant à la promesse de guérison divine que contient le Nouveau-Testament. Il croyait à cette promesse, il le disait ouvertement et savait s'en réjouir. En parlant du don de guérison. voici ce qu'il dit:

«Il semble avoir été donné de Dieu pour rester dans l'Église comme spécimen de ses autres dons, précisément comme jadis la manne recueillie prouvait chaque jour la puissance de Dieu à faire des miracles... (Commentaire sur saint Jacques, v. 17).

«Ô bienheureuse simplicité, interrompue ou perdue par l'incrédulité. Et pourtant même de nos jours, la foi

confère à chaque croyant une puissance miraculeuse cachée.

Tout exaucement de prière est réellement un miracle quoiqu'il n'en ait ni l'apparence, ni l'éclat. C'est donc la faiblesse de la foi des croyants, c'est l'incrédulité du monde qui empêchent la puissance miraculeuse de se manifester de nos jours et ce n'est pas que l'Église soit à présent si bien établie qu'elle n'ait plus besoin de miracles. Dans les premiers temps de l'Église, les miracles ont été son appui, tandis qu'à présent ils sont l'objet de sa foi» (Commentaire sur saint Marc, XVI, 14).

Puis pour confirmer ce qu'il vient de dire il cite le trait suivant :

«À Léonberg, ville du Wurtemberg, en 1644, une jeune fille de vingt-trois ans était si impotente qu'elle pouvait à peine se traîner à l'aide de béquilles ; mais un jour que le diacre Raumier parlait en chaire des miracles opérés au nom de Jésus, elle fut soudainement rétablie et reprit l'usage de ses jambes»

Il ajoute encore que :

«cette guérison eut lieu en la présence du duc d'Eberhardt et de ses courtisans et qu'on en conserva le récit dans les archives comme authentique et hors de doute»

Edward Irving a aussi rendu témoignage à la doctrine dont nous plaidons la cause.

C'était un homme remarquablement bien doué et dont le principal don paraît avoir été celui de la foi. Tout ce qu'il trouvait écrit dans la Bible, il le croyait avec toute l'intense énergie de sa nature. Il vivait dans un temps de grande mort spirituelle; aussi désirait-il ardemment de voir le christianisme reprendre plus de vie. Il savait que pour cela il fallait exciter l'Église à retrouver les dons qu'elle avait perdus. Restaurer, c'est faire revivre, disait-il avec feu. Ses paroles scandalisaient, et finirent par lui faire une mauvaise renommée. On l'accusa d'offrir sur l'autel du feu étranger parce qu'il cherchait à ramener dans son Église l'Esprit de la Pentecôte. N'était-il pas grand besoin d'un renouvellement de vie dans un temps où les chefs de l'Église avaient tellement étouffé la Parole de Dieu par leurs traditions que lorsqu'ils discutaient avec Irving, ils en appelaient ouvertement de la Bible à l'interprétation humaine. Qu'on se souvienne de ce que fit Jojakim, roi de Juda: «Lorsque Jehudi eut lu trois ou quatre feuilles, le roi coupa le livre avec le canif du secrétaire et le jeta dans le feu du brasier, où il fut entièrement consumé» (Jérémie 36.28). Hélas! ne peut-on pas accuser la théologie moderne d'en avoir fait autant du douzième chapitre de la première Épître aux Corinthiens et de telle autre page de l'Écriture où nous lisons que Dieu a donné à l'un «la parole de sagesse... à un autre le don de guérison par le même Esprit, à un autre le don d'opérer des miracles, à un autre la prophétie?»

Avec un zèle qui manquait parfois de pondération, Irving a accusé l'Église d'avoir usé du canif de l'incrédulité pour retrancher ces textes de l'Écriture, lorsqu'elle a déclaré que ces grâces n'appartiennent pas à l'Église d'aujourd'hui. Il allait plus loin encore: «La parole de l'Éternel fut adressée à Jérémie: Prends un autre livre et tu y écriras toutes les paroles qui étaient

dans le premier livre qu'a brûlé Jojakin, roi de Juda» Irving se crut chargé de la même mission, non pas de faire une nouvelle révélation, mais de remettre en lumière d'anciens textes qui parlaient des «dons spirituels» Par là il encouragea son troupeau à rechercher et même à exercer, selon que Dieu l'accorderait, les dons de prophétie et de guérison. Ce fut là sa principale audace et ce qui attira sur sa splendide carrière l'éclipse de la défaveur publique.

Nous nous sommes toujours senti attiré vers lui à cause de son héroïque attachement à la Parole de Dieu et de son empressement à suivre Christ «hors du camp en portant son opprobre» (Hébreux 13.13). Quand le Maître viendra rétribuer ses serviteurs, celui-ci recevra certainement du Seigneur double récompense pour tout ce qu'a souffert son cœur brisé avant de descendre dans la tombe.

Dans ses écrits, Irving a traité cette doctrine de main de maître. Il voyait dans l'Église «le corps de Christ», et dans les dons de l'Église la plénitude de celui qui est «tout en tous» Il soutenait que l'Église doit manifester en tout temps quelque chose de la puissance miraculeuse qui appartient à la Tête, car puisqu'elle souffre avec celui qui a souffert sur la croix, elle doit par son union avec lui, recevoir et manifester la puissance surnaturelle qu'il possède sur le trône de Dieu. Ceci lui paraissait essentiel pour que l'Église pût être le fidèle témoin du Christ qui tient à présent le sceptre de la création après en avoir porté le fardeau.

Il déplorait que dans la prédication, la logique et la rhétorique eussent si fort supplanté les dons de l'Esprit. «Il faut, dit-il, que le don des miracles reparaisse promptement dans l'Église, sinon

elle sera envahie par la philosophie; alors la foi devra faire place à la loi des causes et des effets qui maîtrisera l'esprit comme elle domine déjà la raison.

Il disait que le but des miracles est non seulement de continuer à manifester la puissance du Christ actuellement vivant et glorifié, mais de nous donner aussi un avant-goût de son royaume à venir. Il a signalé avec clarté le sens des divers signes ou miracles promis dans Marc 16.17-18, montrant qu'ils avaient été promis par le Seigneur comme les prémices du « royaume de Dieu », et qu'ils devaient perpétuellement accompagner la prédication de ce « royaume ». Il conclut en déclarant que ces miracles ont cessé par suite de l'incrédulité de l'Église et que ce n'est point par la volonté de Dieu qu'ils ont été révoqués.

« Ces dons ont cessé, a-t-il écrit, précisément comme la verdure, les fleurs et les fruits cessent à l'arrivée de l'hiver. Ce sont les glaces et les rafales survenues dans l'Église qui l'ont empêchée de manifester tout son éclat; mais si l'hiver est sans feuilles et sans fleurs, en augurent-on qu'il n'y aura plus ni fleurs, ni fruits ? »

Avec confiance en la parole de Dieu qui veut que tout se reproduise selon son espèce, on prépare en hiver pour la saison suivante; de même quoique l'Église soit tombée bien bas, s'il est vrai qu'elle soit les prémices et les arrhes de la puissance de rédemption dont Christ vivifiera plus tard toute la nature, elle possède encore en elle cette vie divine qui se manifestera dans des jours meilleurs »

C'est cette conviction qui le poussait à parler avec tant de force et à demander à Dieu avec ferveur que l'Église recouvrât ses

anciens dons. Si ses efforts lui ont valu souffrance et persécution, nous savons aussi qu'il en est résulté de beaux fruits. Il ne s'en tenait pas à la théorie, à exhorter son troupeau à se confier en Jésus pour le corps aussi bien que pour l'âme, mais il nous a raconté comment il s'était confié lui-même au Seigneur lorsque saisi par un mal grave, par le vertige et la sueur de la mort, il se cramponna un jour à la chaire pour attendre que Dieu accomplît aux yeux de son troupeau cette promesse: «La prière de la foi sauvera le malade» (Jacques 5.15), et qu'alors son Rédempteur vint à son secours et lui donna de prêcher ce jour-là avec une rare «démonstration d'Esprit et de puissance» ,

Thomas Erskine a aussi parlé de cette doctrine avec conviction et profonde connaissance. Ceux qui ont lu ses ouvrages savent de quelle finesse et clarté d'esprit il était doué. Avocat de profession, il est plus généralement connu comme théologien et révérend comme chrétien. C'était comme le dit le Dr Hanna dans la préface du recueil des *Lettres d'Erskine*, «un chrétien affable qui marchait habituellement avec Dieu»

En parlant de guérisons miraculeuses et d'autres dons, il dit:

«Je persiste à croire que pour tous ceux qui s'en tiennent à ce que dit le Nouveau Testament, il serait plus difficile d'expliquer la disparition de ces dons que d'admettre la possibilité de leur retour » (Letters, p. 408).

Dans sa correspondance avec le Dr Chalmers, qui trouvait qu'il ne fallait pas vouloir actuellement des miracles du Seigneur, mais qu'il valait mieux s'en tenir aux manifestations ordinaires de l'Esprit, il lui répond qu'il faut vouloir ce que Dieu a ordonné:

«Si Dieu nous a donné ces choses comme moyens d'avancement, ce n'est pas de l'humilité de dire: Je n'en ai pas besoin. Quand Dieu dit à Achaz de demander un signe et qu'il répondit: «Je ne demanderai rien. Je ne tenterai pas l'Éternel», il fut sévèrement repris de cette fausse humilité» (Ésaïe 7.12-13).

Erskine était convaincu que les dons miraculeux avaient été donnés à l'Église d'une manière permanente:

«C'est une grande et générale erreur de penser que les dons miraculeux n'avaient d'autre but que de prouver l'inspiration des Écritures et de témoigner de leur authenticité, de croire par conséquent qu'ils ont cessé aussitôt que le canon des Écritures a été complet, tandis que leur but est de témoigner de la toute-puissance de Christ comme Tête de l'Église qui est son corps. Si la foi de l'Église était restée pure et vivante, jamais les dons de l'Esprit n'auraient cessé.

Jamais Christ n'a révoqué la promesse de Marc 16.17-18»

C'est donc avec un vif intérêt qu'il épiait tout indice du retour de ces dons, croyant en apercevoir déjà quelques exemples dans le mouvement religieux de son temps, soit pour la guérison divine, soit pour le don des langues. Nous en citons ici un exemple tiré de ses Lettres:

«En mars 1830 et dans la ville de Port Glasgow on the Clyde, vivait une famille du nom de Mac Donald, se composant de deux frères, James et George, et de leurs sœurs. L'une d'elles, Marguerite, de vie sainte, était très

malade et près de la mort. Sur son lit de maladie elle avait reçu un remarquable baptême du Saint-Esprit et avait demandé à Dieu d'accorder à ses frères la même grâce. Un jour que James était auprès d'elle et qu'elle intercédait pour lui, priant Dieu de lui envoyer au moment même la Vertu d'en-haut, l'Esprit descendit sur lui, manifestant sa présence d'une manière merveilleuse. Toute sa personne fut illuminée, et avec un air d'indescriptible majesté, il s'approcha du lit de Marguerite et lui dit: «Lève-toi, et tiens-toi debout» Il répéta encore ces mots, la prit par la main, et elle se leva. Sa guérison fut instantanée et complète. Le récit de cette guérison fit sensation. On vint de loin pour voir la malade guérie. Je visitai la famille et après m'être informé du fait avec soin et en détail, je l'écrivis, très convaincu de la réalité de ce miracle»

Le docteur Horace Bushnell raconte ce qui s'est passé chez l'un de ses amis dont le caractère véridique est très connu

«Un de ses enfants qu'il avait emmené loin de chez lui, prit la fièvre scarlatine, et aussitôt il se demanda: Que faire? Mais je le laisse parler:

Le Seigneur m'avait guéri moi-même, mais voudrait-il guérir mon fils? J'en parlai avec un frère en la foi qui ne croyait pas à la guérison divine et qui m'engagea à faire chercher le médecin. J'envoyai donc un de ses domestiques à cheval pour le faire venir. Avant l'arrivée du docteur, je reçus plus de lumière sur ce sujet. Je vis que j'étais tombé dans un piège en me détournant de la puissance de guérison du Seigneur pour recourir à la

médecine. Condamné par ma conscience, je fus saisi de la crainte que si je persévérais dans cette voie d'incrédulité, mon fils mourrait comme son frère aîné, car les symptômes de la maladie étaient les mêmes.

Le médecin arriva, il dit que mon fils, avait la fièvre scarlatine et qu'il fallait vite faire chercher des remèdes. Tandis qu'il écrivait sa prescription, je résolus de remettre l'enfant au Seigneur seul. Dès que le docteur fut parti, je dis à la bonne d'emmener l'enfant et de le mettre au lit; puis tombant à genoux, je confessai le péché que j'avais commis en m'écartant de la puissance de guérison du Seigneur. Je priai Dieu avec ferveur lui demandant de me pardonner et de me montrer son pardon en réprimant la fièvre. (Luc 4.89). J'eus la conviction que ma prière était exaucée, et me relevant j'allai à la chambre de l'enfant tout au bout d'un long corridor pour voir ce que le Seigneur aurait fait. En ouvrant la porte, je vis mon petit garçon assis sur son lit et aussitôt il me dit: Je suis guéri et je voudrais dîner. Une heure après, il était habillé et mangeait son dîner. Quand les remèdes arrivèrent, on les jeta par la fenêtre.

Le lendemain quand le docteur revint, il me vit au jardin et me dit: J'espère que votre fils ne va pas plus mal.

- Il est très bien, merci, lui répondis-je.

- Que dites-vous là ?

- Je vais vous l'expliquer ; entrez.

- Je lui racontai alors ce qui s'était passé; il ouvrit de grands yeux et dit: Puis-je voir l'enfant?

- Certainement, docteur, car je vois bien que vous ne me croyez pas.

Nous montâmes dans la chambre des enfants où mon fils jouait avec son petit frère. Le docteur lui tata le pouls, et dit: Il n'a plus de fièvre.

Il trouva la langue en bon état et ajouta: Oui, il est guéri. Le mal en était sans doute à la crise décisive»

Le nombre de ces témoignages pourrait s'accroître encore de beaucoup d'autres appuyés des noms de Hugli Grotius, théologien hollandais, de Lavater, le Fénelon de la Suisse, comme on l'a appelé, de Hugh Mac Neil, éminent pasteur évangélique anglais du siècle passé, de Thomas Boys, M. A. of Trinity College, Cambridge, et d'autres encore dont je ne parle pas ici faute de place.

Chapitre V

Le témoignage des missions

Tout témoignage venant de ceux qui prêchent l'Évangile aux païens est ici d'un grand poids, car la rigide logique qui veut expulser le miracle du christianisme moderne, ne nous paraît pas étendre au paganisme cet esprit de prohibition. En effet si l'on admet que les miracles appartiennent aux premiers temps du christianisme et non à son développement ultérieur, n'est-on pas obligé de reconnaître que les missions en pays païens sont aujourd'hui le berceau du christianisme pour ces contrées-là? Il n'y a guère de différence entre Paul à Malachie et Judson aux Indes. L'un et l'autre sont des messagers de l'Évangile envoyés à des peuples idolâtres et superstitieux. Ceci étant admis, pourquoi ne serait-il pas permis à Judson de faire dans quelque maison des Birmans ce que fit Paul lorsqu'il entra dans la maison de Publius, qu'il imposa les mains à son père malade et le guérit? (Actes 28.1-8). Et si on dit que les miracles ne sont plus nécessaires à présent que nous avons l'histoire de l'Église chrétienne et l'influence de grandes nations chrétiennes pour soutenir et prouver la vérité de l'Évangile, qu'on se souvienne que c'est là ce que ne possèdent pas les païens, et qu'ainsi les miracles, étant inhérents aux premiers jours du christianisme, devraient apparaître de nouveau dans le champ de la mission. C'est bien en effet ce qu'ont admis plusieurs auteurs, et nous

sommes heureux, par exemple, de voir qu'un théologien aussi éminent que le professeur Christlieb de Bonn, se range très franchement à cette opinion, lorsqu'il dit après avoir admis la force de l'argument qui s'oppose aux miracles en pays chrétiens :

« Notre époque se signale pourtant par la fondation de nouvelles Églises. L'œuvre des missions, est en apparence au moins, plus étendue qu'elle ne le fut jamais ; aussi les miracles ne devraient pas être absents de ce domaine-là, et en effet ils ne le sont pas. Nous ne pouvons donc pas dire qu'il ne se fasse plus de miracles de nos jours. L'histoire des missions modernes offre des exemples de faits miraculeux qui rappellent les temps apostoliques. Ces deux époques présentent les mêmes obstacles à surmonter dans le monde païen, et pour convaincre l'esprit obscurci de l'homme, il faut que les mêmes manifestations de puissance divine viennent confirmer la vérité de l'Évangile. Nous pouvons donc nous attendre à des miracles dans ces cas-là »

Ensuite, comme s'il craignait moins d'être accusé de crédulité que d'être taxé de scepticisme, il cite plusieurs exemples auxquels il croit pouvoir ajouter foi. Ceux-ci ne sont que des échantillons de centaines d'autres qu'on pourrait également citer, si l'on n'était arrêté par l'excessive réserve et la timidité avec laquelle tant de chrétiens abordent ce sujet. Avec le sentiment de défiance qui prévaut généralement à cet égard, comment attendre que les témoins de faits surnaturels soient pressés d'en parler, quoiqu'ils soient très certains de ce qu'ils ont vu.

Voici néanmoins quelques exemples de guérison divine dans le

champ des missions. les trois premiers se trouvent dans l'ouvrage du Dr Christlieb dont nous venons de parler.

«Lisez ce que raconte Hans Egède, le premier missionnaire évangélique au Groënland. Avant de pouvoir parler la langue des esquimaux, il leur avait fait voir des gravures représentant les miracles de Christ, mais comme beaucoup de gens qui au temps de Jésus, ne recherchaient que la guérison du corps, ils le pressèrent aussitôt de leur prouver la puissance du Rédempteur du monde en guérissant leurs malades. Après avoir beaucoup prié et soupiré devant le Seigneur, il se décida à leur imposer les mains avec prière; et voici qu'au nom de Jésus-Christ ils furent guéris! Le Seigneur employa ce moyen visible pour se révéler à ce peuple trop dégradé et matériel pour saisir directement les grâces spirituelles»
«Dans une mission allemande au Sud de l'Afrique, en 1852, un natif, véritable chrétien, rencontra un ancien ami qui était devenu impotent des deux jambes, Saisi d'un sentiment particulier de confiance et de foi, il se retira dans le hallier voisin pour prier, après quoi allant tout droit à l'impotent, il lui dit: Le même Jésus qui a fait marcher autrefois le boiteux, peut le faire encore aujourd'hui. Je te dis donc au nom de Jésus: Lève-toi et marche! Avec une foi d'enfant, l'impotent se leva et se mit à marcher au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient»

Citons encore un trait remarquable concernant le missionnaire allemand Nommensen qui travaillait dans l'île de Sumatra.

«Un païen qui cherchait à faire mourir Nommensen avait secrètement mêlé un poison mortel au riz préparé pour le dîner du missionnaire. Celui-ci le mangea sans défiance, tandis que le païen le surveillait s'attendant à le voir tomber mort; mais la promesse de Marc 16.18, s'accomplit en sa faveur, et il n'en éprouva aucun mal. Cette preuve évidente de la puissance merveilleuse du Dieu des chrétiens convainquit le païen qui fut converti. Ce ne fut que lorsqu'il avoua lui-même son crime à Nommensen que celui-ci sut de quel danger il avait été préservé»

Les doctrines qui avaient été négligées et rejetées finissent par se faire accepter quand elles se trouvent dans la Bible et qu'on étudie ce qu'en dit l'Écriture. Cette promesse de Jésus «Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru» (Marc 16.17), doit donc nécessairement s'accomplir çà et là en dépit des coutumes et des préjugés. Et d'ailleurs ce texte qui concerne directement les missions en pays païens ne saurait manquer de frapper les prédicateurs indigènes. Sans connaître l'art de subtiliser les déclarations de l'Écriture, ils ne trouveront rien de mieux que de recevoir à la lettre ce que Dieu nous dit là. Oh! que ne verrons-nous pas lorsqu'un chrétien qui n'a pas appris à douter réclamera de Dieu l'accomplissement de quelque'une de ses promesses. C'est alors que nous entendrons parler de miracles frappants (1).

Un missionnaire qui a travaillé plusieurs années en Chine, raconte que les Chinois devenus chrétiens savent très bien découvrir dans le Nouveau Testament les promesses de guérison miraculeuse et y recourir pour être guéris. Ceci l'avait amené lui-même à changer d'opinion à cet égard et voici ce qu'il écrit :

«Pleinement convaincu que les dons de l'Esprit ne devaient pas être retirés à l'Église, j'ai la certitude que notre foi doit les réclamer aujourd'hui. Le salut que tous doivent rechercher est un salut qui affranchit du péché et de la puissance de Satan dès ici-bas. Dès qu'on en viendra à le reconnaître, on s'assurera ainsi la possession de toutes les grâces qui résultent de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. La guérison divine fait partie de ce salut-là tout aussi bien que la prédication de l'Évangile. Le ministère de guérison ne saurait donc être retranché des devoirs du missionnaire»

Voici l'expérience qu'en a faite un missionnaire très considéré chez les Karens:

«Comme je voyageais dans le district de Pégou, je me sentis pressé de dévier de mon chemin pour aller jusqu'à un village où se trouvaient quelques chrétiens. À peine entré chez l'un d'eux, je vis arriver un Karen qui m'était inconnu mais qui me salua comme un chrétien. Il me dit aussitôt qu'ayant appris mon arrivée, il venait me demander d'aller prier près de son fils qui était très malade et près de mourir. Pour appuyer sa demande il citait Jacques 5.14-15. Naturellement je me rendis aussitôt chez lui, accompagné des trois ou quatre chrétiens de la maison où je venais d'entrer. Le malade avait quatorze ou quinze ans. Il était tellement estropié et impotent par suite d'un état scrofuleux que jamais il n'avait pu marcher et qu'il devait se traîner péniblement sur ses genoux et ses mains. Depuis plusieurs semaines, il était si affaibli par la maladie qu'il ne pouvait plus se

soulever et qu'il avait toute l'apparence d'un mourant. Nous priâmes pour lui, chacun à notre tour et le malade ajouta aussi quelques mots. Six ou sept frères prièrent pour lui; après quoi nous le quittâmes en lui laissant une fiole de médecine venant de notre petite pharmacie. Six mois après, son père vint à la ville et me dit que son fils était guéri, si bien guéri que jamais il n'avait été aussi bien, qu'il marchait sur ses pieds et que les familles païennes n'hésitaient pas à dire qu'il avait été sauvé par nos prières.

- Et vous-même, lui dis-je, qu'en pensez-vous?

- C'est Dieu qui l'a fait, c'est Dieu qui l'a guéri, s'écria-t-il, puis il ajouta: Ceci n'est pas chose nouvelle pour moi. J'ai assisté plus d'une fois aux guérisons obtenues par votre beau-père, lorsqu'en réponse à ses prières, Dieu guérissait les malades. C'est pour cela que je vous ai demandé de venir prier près de mon fils. À présent le voilà guéri!»

Dernièrement d'autres missionnaires ont publié le récit de leur propre guérison en réponse à la prière de la foi dans des cas de maladies sans espoir. Nous n'en citerons qu'une ici, celle du Révérend Albert Norton, récit adressé au Dr Stanton de Cincinnati. Après avoir décrit la terrible maladie qu'il eut à Elichpoor, aux Indes, en 1879, un abcès au foie qui s'était ouvert dans le poumon droit, et qui le faisait cruellement souffrir, état compliqué aussi par une fièvre intermittente de malaria, il ajoute:

«Je ne pensais plus qu'à mourir sans souffrir, lorsque je fus saisi d'un vif désir de vivre encore pour ma famille et pour prêcher les trésors incomparables de l'Évangile.

Cette pensée me vint aussitôt: Pourquoi Dieu ne te guérirait-il pas? Ma chère femme était la seule âme croyante du voisinage, avec un ignorant Kerkou qui demeurait alors à dix-huit milles de nous. À ma demande, elle prit de l'huile et m'en oignit, puis joignit ses prières aux miennes pour demander à Dieu de me guérir sans retard. Pendant que je priais à haute voix et sans éprouver de changement dans mon corps, j'eus la certitude que Dieu avait entendu et exaucé nos prières. Nous nous mîmes donc à louer Dieu tout de suite et bientôt la vive douleur du côté droit et la fièvre m'avaient quitté. Je pus aussitôt lire la Bible et chercher quelques passages dans mon Nouveau Testament grec. Ni douleur, ni fièvre ne reparurent et depuis ce moment les forces me revinrent rapidement. Peu de jours après, je pus marcher et parcourir sans fatigue un kilomètre. Pendant ma maladie je n'ai usé d'aucun remède et je n'ai eu d'autre médecin que Jésus. À lui soit louange et gloire! Pourquoi trouver étrange qu'il guérisse nos corps? N'est-il pas écrit de lui: «Il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies?» (Matthieu 8.17). N'est-il pas dit de notre Seigneur que «c'est lui qui guérit toutes nos maladies,» aussi bien «qu'il pardonne toutes nos iniquités» Psaumes 103.3). (Le grand Médecin, par Révérend W.-E. Boardman).

Souvenons-nous pourtant que dans ces cas-là, lorsque Dieu a étendu sa main pour guérir, son but principal était de favoriser la prédication de l'Évangile. Les miracles sont «les signes» qui accompagnent l'Évangile, mais n'en sont pas la substance même. Leur but est de confirmer la Parole de Dieu bien plutôt que de

soulager le corps. Et c'est là ce qui permet de croire qu'ils doivent se voir encore en pays païens.

L'aveugle lit sa Bible au moyen de lettres en relief qu'il touche de ses doigts; de même pourquoi Dieu ne donnerait-il pas plus de relief à son Évangile en l'accompagnant de signes et de miracles pour se faire connaître aux païens qui ne peuvent pas encore discerner spirituellement ce qu'il est. Que pourrait-on objecter à ce mode d'évangélisation qui n'est autre que le mode primitif et apostolique selon ces mots: «Et eux, étant partis prêchèrent partout, le Seigneur opérant avec eux, et confirmant la parole par les miracles qui l'accompagnaient» (Marc 16.20). Ce n'est pas pour la satisfaction de la chair, mais pour la gloire de Dieu et l'avancement de la vérité que Dieu opère des guérisons, que «l'Éternel découvre le bras de sa sainteté aux yeux de toutes les nations» (Ésaïe 52.10). Selon son bon plaisir, il atteint le même but par des miracles de tout autre genre, comme par exemple lorsqu'il a doué les martyrs d'une force surnaturelle qui leur faisait dominer la souffrance (2).

Perpétue et Félicité allant au-devant d'une mort cruelle avec sérénité et joie et se déclarant publiquement insensibles à la douleur, voilà ce qui fit impression sur les païens et les attira irrésistiblement à la vérité. Ceci n'est autre qu'un miracle de guérison d'un autre genre, c'est la main du Seigneur dépouillant la mort de ses souffrances au lieu de lui arracher ses victimes. Toujours notre prière doit être que «la parole du Seigneur se répande et soit glorifiée» (2 Thessaloniens 3.1), soit par notre vie, soit par notre mort, soit par notre guérison, soit par notre patience à souffrir. Mais Dieu soit loué de ce qu'il veut voir ses enfants en bonne santé et non pas malades. Les prêtres de Bahal cherchaient à se le rendre favorable en «se faisant des incisions

avec des épées et des lances» (1 Rois 18.28), tandis qu'Élie venait de manifester ce qu'était son Dieu en rappelant à la vie le fils de la veuve de Sarepta et en le rendant à sa mère. (1 Rois 17.17-24). Les idolâtres qui s'imposent dans leur culte tant de supplices et de tortures ont besoin d'apprendre que notre Dieu est un Dieu qui donne la vie et non la mort.

Oh! puissent les païens apprendre à connaître Christ comme le divin Guérisseur! N'est-ce pas là le vœu qu'on forme pour eux quand on lit les récits des maladies répugnantes dont ils souffrent et des tromperies, des traitements cruels que leur imposent leurs médecins? Outre la tyrannie de mauvais prêtres, toute nation païenne subit encore le joug «d'inventeurs de mensonges, tous médecins de néant» (Job 18.4).

Comment imaginer et décrire la joie d'un païen qui, après avoir vainement cherché à apaiser sa conscience, finit par trouver Christ et le pardon de ses péchés! Voici ce que s'écriait un pauvre Fidjien: «Grand-Esprit décharge-nous du poids de nos péchés. Si nous les portions sur l'épaule, nous pourrions les décharger nous-mêmes, mais c'est sur nos cœurs qu'ils pèsent et toi seul, tu peux nous en délivrer!» De quel prix fut pour cet homme la révélation qui lui présenta Christ, «celui qui a porté lui-même nos péchés en son corps sur le bois» (1 Pierre 2.24). Et que n'éprouverait pas un malade en pays païen s'il pouvait prendre possession de cette autre déclaration divine «Il s'est chargé de nos maladies» (Matthieu 8.17). Lorsque «de la plante du pied jusqu'à la tête, rien n'est en bon état, que ce ne sont que blessures, contusions et plaies vives» et qu'après avoir dépensé tout son bien en frais de médecins trompeurs, ces plaies «n'ont été ni pansées, ni bandées, ni adoucies par l'huile» (Ésaïe 1.6), quelle gloire ce malade ne rendrait-il pas à son Dieu-

Rédempteur, s'il pouvait savoir que Jésus guérit, s'il pouvait entendre de sa bouche ces mots: Sois guéri de ton mal» (Marc 5.34)

Y aurait-il présomption à attendre de grands résultats de la prédication de l'Évangile parmi les païens, si elle était accompagnée des «miracles» promis dans Marc 16.17-18? La maladie est l'ombre noire qui accompagne et suit le péché et nulle part ceci n'est aussi évident que chez les peuples païens. Si l'on voyait çà et là cette ombre noire écartée par la main du Seigneur, ne serait-ce pas le moyen certain de leur faire recevoir l'Évangile? Dieu nous garde de vouloir en ceci ce que lui-même ne voudrait pas donner; mais souvenons-nous que l'ordre d'aller évangéliser le monde mentionne aussi les signes qui doivent accompagner la prédication. Nous voyons là le baptême, «ce signe» qui rappelle la mort et la résurrection de Christ, aussi bien que notre justification, et pourtant que de rudes combats se sont livrés dans l'Église pour qu'il y fût maintenu. Nous voyons là tout aussi clairement la guérison des malades, «ce signe» qui nous parle d'un Christ glorifié et à jamais vivant, et pourtant que d'hésitations et de perplexités il fait naître en nous!

Oui, il est là, «mais qui est suffisant pour ces choses!» (2 Corinthiens 2.16). Oserions-nous répéter franchement, à propos de nos frères missionnaires qui travaillent au milieu de prêtres hostiles et de tribus sanguinaires, cette prière des apôtres: «Seigneur, vois leurs menaces et donne à tes serviteurs d'annoncer ta parole avec une pleine assurance, en étendant ta main pour qu'il se lasse des guérisons, des miracles et des prodiges par le nom de ton saint serviteur Jésus» (Actes 4.29-30). Si nous ne pouvons pas encore prononcer cette prière, ne pouvons-nous pas au moins nous joindre à celle-ci

qu'inspirèrent à un pieux commentateur les derniers mots de l'Évangile de saint Marc: Crions au Seigneur qu'il fortifie ses messagers fidèles, afin qu'ils puissent «imposer les mains aux malades» et qu'avant le retour de Christ s'accomplissent largement cette promesse: «et les malades seront guéris» (Marc 16.18).

(1) Mais comme les temps modernes abondent en témoignages de ce genre, je ne vois pas pourquoi on voudrait restreindre ce don aux temps anciens tout en admettant qu'à l'origine de l'Église chrétienne il y eut des miracles en plus grand nombre que plus tard, et que leur but était d'appuyer la formation de l'Église en dépit de l'opposition du monde, je ne puis rien voir qui nous oblige à croire que cette promesse de Christ ait cessé d'être en vigueur. C'est pourquoi si Christ est annoncé de la manière dont il doit l'être, aux peuples qui ne le connaissent pas, il n'est pas douteux que cette promesse ne s'accomplisse encore, car c'est à ces peuples-là que s'adressent particulièrement les miracles. Nous savons que «Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel» (Romains 11.29). mais plutôt que de nous accuser nous-mêmes de négligence et d'incrédulité à cet égard, nous aimons mieux jeter tout le blâme sur Dieu. Hugh Grotius 1583-1645.

(2) Il faut ranger le martyre au nombre des miracles, car il outrepassa la force de la nature humaine. (Bacon).

Chapitre VI

Le témoignage de l'adversaire

Pourquoi recourir à ce témoignage-là, dira-t-on, puisque c'est celui « du menteur et du père du mensonge » ? (Jean 8.44).

Si nous nous souvenons de ce qu'il est, son témoignage pourra nous être très utile aussi, car nous savons, à moins que « nous n'ignorions ses desseins » (2 Corinthiens 2.11), que les tromperies de Satan sont généralement des contrefaçons des vérités divines. Il cherche à s'opposer au Dieu tout-puissant en contrefaisant ses œuvres et ses paroles. Ses mensonges sont donc pour nous ce qu'est en photographie la négative qui sert à reproduire l'image vraie: aussi lorsque nous observons de quoi il s'occupe particulièrement à tel ou tel moment, nous pouvons en inférer quelle est la vérité divine, la doctrine vitale qui va se faire jour et attirer l'attention des croyants.

Ce que nous avançons là nous paraît si scripturaire et incontestable que nous sommes surpris de voir des auteurs chrétiens se laisser induire en erreur faute de se souvenir de cette vérité. Souvent, par exemple, on entend dire carrément: Si vous ajoutez foi aux miracles modernes de l'Église fidèle, vous êtes logiquement tenu d'admettre la réalité des prétendus miracles de l'Église romaine. - Non, non; n'avez-vous pas lu ce qu'il est dit du retour de Christ? Il n'aura lieu qu'après l'apparition de « l'homme de péché » qui « se fera par la puissance

de Satan avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers...» (2 Thessaloniens 2.9). «Ce sont des esprits de démons qui font des prodiges» (Apocalypse 16.14).

L'œuvre de l'antéchrist est une fausse imitation de l'œuvre de Christ. Les miracles de «l'adversaire» ne manquent pas de prestige, mais leur fausseté, facile à reconnaître, les rend méprisables. Il nous est prédit de lui qu'il fera «des miracles et des prodiges»; ce sont là les mêmes termes employés pour désigner les œuvres de Christ. Il y a plus encore: il est dit aussi: qu'il agira avec «toute puissance». Ce sont là les mêmes termes dont se servit le Seigneur avant son ascension pour réclamer l'autorité universelle. (Matthieu 28.18). Sans nous arrêter à discuter ou limiter le sens de ces mots, nous sommes frappés de ce rapprochement; il nous avertit que les miracles de l'antéchrist seront merveilleux et pleins de puissance «au point de séduire les élus mêmes s'il était possible» (Matthieu 24.24). Il n'est donc pas logique de soutenir que la foi aux véritables miracles de l'Église fidèle oblige à croire aux miracles de mensonge de l'Église apostate. Nous disons «miracles de l'Église apostate» parce que soit les Pères de l'Église, soit les réformateurs, ont également attribué à l'antéchrist plusieurs des miracles qui se faisaient de leur temps, voyant là des prodiges d'un caractère surnaturel, mais opérés par le moyen d'esprits malins qui cherchaient à imiter les œuvres de l'Esprit de Dieu.

Cette manière de voir nous paraît scripturaire, car en énumérant les péchés des derniers jours, Paul parle de faux docteurs qui «de même que Jannès et Jambres s'opposèrent à Moïse, s'opposent à la vérité» (2 Timothée 3.8). On se souvient que pour résister à Moïse, les magiciens de l'Égypte reproduisaient les miracles des serviteurs de Dieu. Quand Aaron

fit un miracle avec sa verge, «eux aussi en firent autant par leurs enchantements» (Exode 7.11). Miracle après miracle furent ainsi imités par des miracles semblables jusqu'à ce que Dieu finit par confondre ces imposteurs.

Il en a été de même de l'Église de Christ tout le long de son histoire. Satan a toujours cherché à s'opposer à Dieu en imitant ses œuvres plutôt qu'en les niant. Il a mieux réussi à affermir sa puissance par les faiseurs de miracles papistes qui s'attribuaient un pouvoir divin que par les incrédules qui niaient ouvertement tout miracle. Mais toujours les miracles de l'Église romaine ont un certain cachet de contre-façon qui révèle aux croyants leur véritable caractère. On y remarque une couleur égyptienne qui rappelle la sorcellerie bien plutôt que le doigt de Dieu. Ce sont des guérisons dues au contact des os de saints hommes morts, des douleurs calmées par le signe de la croix, le rétablissement de la santé obtenu par tel pèlerinage à la châsse de quelque martyr ou bien des esprits malins exorcisés par le crucifix et l'image de la vierge! Qui ne voit là le contraste qu'offrent ces divers moyens avec le mode d'agir aussi simple que digne de Christ et de ses apôtres! On a dit que jamais Dieu ne met quelqu'un en scène sans que Satan n'en produise aussitôt le simulacre. Il se rapprochera autant que possible de la vérité tout en maintenant le mensonge. Par de faux prophètes, il nous donnera des miracles qui auront l'apparence de miracles divins, ayant un but divin, mais toujours il a soin de les allier à quelque superstition, à quelque fatale hérésie.

Nous insistons donc sur ce que les faux miracles témoignent ainsi de la réalité des miracles divins, et nous répétons qu'il faut prendre garde de se laisser entraîner à nier le miracle divin par la répulsion qu'inspire la caricature du vrai miracle.

De nos jours, nous sommes témoins de l'énergie extraordinaire que déploie Satan dans le spiritisme. Depuis longtemps rien n'avait été plus propre à entraîner à la souillure, au blasphème, à l'adultère, à diverses aberrations des sens et de l'esprit. De tout ce qu'opère le spiritisme s'exhale un souffle si empesté et si infernal qu'il semble impossible de voir des croyants s'y laisser prendre; et pourtant, c'est par milliers qu'il a su capter les disciples de Christ qui «ont ainsi suivi la voie de Caïn, se sont jetés pour un salaire dans l'égarement de Balaam et se sont perdus par la révolte de Coré» (Jude 11). Les fruits étranges qu'il produit se signalent par quelque chose de grotesque et de fantastique qui différencie toujours les œuvres du diable de celles de Christ. Ce sont des coups frappés, des tables tournantes, des esprits prenant une forme matérielle et des rapports avec les morts, toutes choses qui prouvent une provenance satanique bien évidente pour qui sait distinguer la main de «l'adversaire» de celle de Dieu. Et pourtant des chrétiens de tous pays ne participent-ils pas à ces expériences, les uns attribuant ces merveilles à de bons esprits, les autres révoquant toute intervention d'esprits et se faisant un jeu de ce que nie leur incrédulité.

Hélas! Voilà comment le spiritisme peut se vanter de compter des millions d'adhérents et que parmi ces millions se trouvent des milliers d'âmes qui se réclament du nom de Christ. Quand on considère ces choses à la lumière de l'Écriture, on en vient à voir là un des signes des derniers jours, de «ces temps difficiles» prédits par saint Paul. (2 Timothée 3.1).

Le spiritisme s'arroe hautement le pouvoir de faire des guérisons miraculeuses. Il déclare que c'est en recourant aux esprits que Christ guérissait les malades et qu'en prenant le

même moyen, on peut en faire autant que lui. De là toute une légion de médiums guérisseurs et d'innombrables faux miracles venant appuyer cette prétention.

Quant à nous, cette irruption d'empirisme satanique (1) nous paraît être la preuve que le Seigneur veut faire revivre parmi ses enfants le don de guérison divine. Cette monnaie courante du diable doit nous faire rechercher avec soin celle qui porte l'effigie et le nom de Christ.

On a remarqué que l'ère du spiritisme moderne et celle du retour du don de guérison coïncident exactement. Les exemples les plus frappants de guérison, miraculeuse moderne ont eu lieu comme, nous l'avons déjà dit, il y a environ cinquante ans, en Écosse et en Angleterre. Dès lors ces exemples se sont multipliés, si bien qu'à présent un grand nombre de chrétiens évangéliques déclarent avoir été miraculeusement guéris, et cela dans tous les pays où l'Évangile est prêché.

Il se peut que «le prince de la puissance de l'air, l'esprit qui agit maintenant dans les fils de la rébellion» (Éphésiens 2.2), voyant Dieu recommencer à faire des miracles de guérison cherche à contrecarrer son œuvre en la caricaturant pour la faire mépriser de son peuple même. Ou bien aujourd'hui que la négation du miracle est générale dans le monde savant, ne cherche-t-il pas plutôt à impressionner les esprits crédules par un déploiement de puissance surnaturelle pour établir «la doctrine des démons» (1 Timothée 4.1) et asservir les peuples au prince des ténèbres? Mais ceci nous empêchera-t-il de donner créance aux témoignages qui nous parlent de miracles authentiques? Si l'antéchrist cherche à éblouir par ses manifestations les plus hardies et les plus néfastes, l'Église ne doit-elle pas, selon la force que lui en donnera le Seigneur, lui résister en face par les

guérisons qu'opère le Saint-Esprit? Le professeur Christlieb nous paraît inspiré d'une sagesse toute scripturaire quand il dit: «Dans la dernière période de l'Église, on verra encore le Christ ressuscité intervenir par des actes miraculeux, lorsqu'il soutiendra son combat final et décisif contre le prince des ténèbres. C'est pour ce moment-là que les Écritures nous annoncent de nouveaux miracles»

Prenons garde, en attendant, de ne pas nous laisser enlever nos droits par l'adversaire. S'il a apposé son estampille sur les miracles dont il se sert pour tromper les âmes simples, ne nous hâtons pas de refuser les droits et les titres que le Seigneur nous a légués quant aux vrais miracles. N'abandonnons pas notre champ de blé parce que le diable y a semé de l'ivraie. Le fait qu'il prend la peine de semer de l'ivraie nous prouve précisément toute la valeur du blé.

On devait s'attendre à voir l'ennemi redoubler d'efforts et d'audace pour confondre l'Église au moment où elle commence à retrouver les dons surnaturels. Tant que l'Église dort, l'adversaire marche sans bruit et tempère ses rugissements de peur de la réveiller; mais qu'elle vienne à se réveiller et à réclamer quelque grâce tombée dans l'oubli, aussitôt le voilà redevenu «le lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer» (1 Pierre 5.8).

(1) N'est-il pas curieux que dans le Nouveau-Testament grec, le mot employé pour sortilège signifie également drogue, par exemple: «Dehors les chiens, les enchanteurs (ou pharmakoi, pharmaciens). (Apocalypse 22.15. (Les œuvres de la, chair sont l'impudicité, l'impureté, la dissolution., l'idolâtrie, la magie» (ou pharmakia, la pharmacie) (Galates 5.19). Quand on pense

combien il y a partout d'hommes et de femmes qui prétendent guérir les malades par des invocations, quand on pense à tous les spirites et somnambules avec leurs remèdes dictés par les morts, à cette légion de guérisseurs qui affluent dans les chambres des malades comme jadis « les grenouilles dans la chambre à coucher de Pharaon » (Exode 7.23), la signification du terme employé, dans ces deux passages fait une sinistre impression.

Chapitre VII

Le témoignage de l'expérience

«Mettez-moi à l'épreuve!» (Malachie 3.10). Tel est le défi que Dieu a fait écrire dans sa Parole, et qu'un grand nombre de croyants ont accepté de nos jours, éprouvant ensuite la fidélité de leur Dieu à tenir les promesses de guérison qu'il a faites aux malades.

Dans ce chapitre, nous allons examiner ce qu'a offert l'expérience de ceux qui ont exercé un ministère de guérison. Ce n'est pas pourtant qu'il soit permis d'attribuer à aucun homme le pouvoir de guérir les malades. Le médecin n'est qu'un médiateur entre la nature et l'humanité souffrante; son art dépend seulement du talent avec lequel il sait interpréter les lois de la santé et mettre le malade en rapport avec les forces restaurantes que peut lui offrir la terre. De même ceux qui sont revêtus par Dieu du don de guérison ne sont que des médiateurs n'ayant d'autre pouvoir que celui de la foi et de la prière. Il nous est dit que Paul entra chez Publius et que trouvant son père malade, «il pria, lui imposa les mains et le guérit» (Actes 28.8), mais on ne peut pas en conclure que l'apôtre possédait individuellement le pouvoir de guérir les malades sinon pourquoi aurait-il prié? Prier, c'est toucher le bord du vêtement de Christ comme imposer les mains, c'est toucher le corps du malade. C'est donc

répéter ce qui s'est fait souvent pendant le ministère terrestre de notre Seigneur, c'est lui apporter les malades pour que lui-même les guérisse.

Lors du miracle à «la belle porte,» Pierre dit à ceux qui s'en étonnaient: «Pourquoi avez-vous les regards fixés sur nous, comme si c'était par notre propre puissance ou par notre piété que nous eussions fait marcher cet homme?» (Actes 3.12). S'il était question ici de puissance ou de sainteté humaine, nous n'hésiterions pas à limiter le don de guérison à l'âge apostolique, en reconnaissant notre totale incapacité, mais puisqu'il s'agit de la puissance et de la sainteté de Jésus-Christ qui «est toujours le même hier, aujourd'hui et éternellement,», c'est tout autre chose. «Si tu peux croire» (Marc 9.23), voilà le fond de la question.

Romainsine parle d'une certaine année de son ministère comme d'une année exceptionnelle de foi. Si chaque chrétien pouvait signaler dans sa vie quelque année de ce genre, ce serait sans doute aussi un temps de victoires, car croire, c'est connaître Dieu et s'approprier les trésors de grâce et de puissance que nous possédons en lui. «Le peuple de ceux qui connaîtront leur Dieu prendra courage et fera des exploits,» nous dit l'Écriture. (Daniel 11.32).

De nos jours quelques croyants ont pris à la lettre les promesses de guérison du Seigneur; ils ont eu foi en sa parole et ont éprouvé sa fidélité. Leur témoignage sera donc d'un grand secours à nos lecteurs:

Le nom de Dorothee Trudel (1) est particulièrement connu. L'histoire de sa vie, de ses travaux et de sa maison de guérison

dans le village de Maennedorf, sur le lac de Zurich en Suisse, a été publiée au loin et a fait réfléchir ceux qui étudient ce sujet. Le Seigneur prépare de fortes racines partout où il veut voir des branches s'élaner avec vigueur, aussi cette vie si riche d'activité partait d'une base ferme et stable. Sa mère qui vivait dans l'obscurité et la pauvreté se distinguait par une foi et une consécration qui font ranger sa biographie au nombre de celles des femmes chrétiennes les plus estimées pour leur piété. Alliée à un mari brutal et impie, et privée de sympathie autour d'elle, ce n'était qu'à Dieu seul qu'elle pouvait recourir dans sa détresse. À cette rude école, elle apprit ce que sont la foi et la dépendance de Dieu. C'est à lui qu'elle regardait pour le pain de sa famille qui sans cela eût péri de faim, c'est en lui qu'elle se confiait en toute circonstance et aussi pour obtenir la guérison quand la maladie menaçait ses enfants. Dorothee avait ainsi grandi au milieu des guérisons opérées par le Seigneur, car sa famille était trop pauvre pour recourir à d'autre médecin. La foi qu'il est souvent si difficile d'obtenir lui était donc naturelle; dans les cas où d'autres se demandent avec anxiété s'il est permis d'attendre autant de Dieu, elle se serait plutôt reprochée de ne pas user de plus de foi et de confiance en lui.

Après la mort de ses parents, nous la trouvons s'occupant avec amour de la classe ouvrière, et cherchant à l'évangéliser. Elle-même nous raconte comment elle fut amenée à user de la prière de la foi pour la guérison des malades

«Quatre de mes ouvrières tombèrent malades et appelèrent le médecin, mais malgré les remèdes qui furent employés, elles allèrent toujours plus mal. Je m'adressai enfin, au Seigneur pour lui exposer notre

détresse. Je lui dis que je voudrais bien «appeler un ancien» selon que le commande saint Jacques (5.14), mais qu'il n'y en avait point à faire venir, qu'ainsi je devais officier moi-même auprès de mes malades et leur imposer les mains avec la foi de la femme syrophénicienne, sans toutefois attribuer aucune vertu à ma main. C'est ce que je fis, et par la grâce de Dieu, toutes quatre furent guéries. Depuis ce moment je fus très frappée du péché qu'il y a à désobéir à la Parole de Dieu; et la nécessité de marcher tout simplement par la foi, en faisant ce que Dieu commande, s'imposa à moi avec force»

Bientôt après, Dorothée se consacra entièrement au service du Maître. Comme ses travaux d'évangélisation amenèrent de bons résultats et que les récits des guérisons obtenues par ses prières s'étaient répandus à l'entour, on lui demanda de recevoir chez elle des malades. Ce ne fut pas sans peine qu'elle y consentit et ainsi commença l'œuvre de sa vie, d'où devait résulter tant de bénédictions pour l'âme et pour le corps, d'un grand nombre de personnes.

La manière dont elle traitait ses patients était très simple. La Bible et la prière composaient toute sa pharmacie. Elle commençait par s'occuper de l'âme, cherchant à amener chacun à la foi et à l'obéissance. Après quoi, elle priait pour la guérison du corps en imposant les mains aux malades et les oignant d'huile au nom du Seigneur. Pour le faire, elle reconnaissait l'absolue nécessité d'une entière consécration soit de sa part? soit de la part de ceux qui l'aidaient, ainsi que d'une foi pleine

d'abandon de la part du malade. Voici comment elle parle des privilèges du croyant.

« Dans le Nouveau-Testament, nous sommes appelés rois et sacrificateurs » (1 Pierre 2; 9: Apocalypse 1.6). L'onction des rois était accompagnée de puissance; si donc nous appartenons réellement à la sacrificature royale, l'onction du Saint-Esprit ne nous revêtira-t-elle pas de la puissance de guérir les malades par la prière? Si nous sommes réellement enveloppés de l'éphod sacerdotal, si nous sommes tout à fait consacrés de corps et d'âme, étant devenus des canaux de la grâce divine, c'est à Dieu de faire tout le reste, d'accorder la bénédiction demandée.

Oh! ne cherchons pas à faire plus que Dieu ne demande de nous, et nous serons vivifiés de la vie divine ».

C'est ainsi que commença son œuvre, et que par une main invisible, elle fut conduite à exercer ce remarquable ministère. Il est rare de rencontrer une vie aussi complètement consacrée. Parmi les sentences qu'elle distribuait comme souvenirs, se trouve celle-ci: Le cœur ne doit pas être une auberge où le Seigneur vienne loger de temps en temps seulement; il faut qu'il soit pour lui une demeure fixe où il puisse, résider toujours.

Pendant bien des années elle se vit appelée à tenir une pension où logeaient les malades, sorte d'hospice où l'on venait chercher consolation et guérison. Le Seigneur demeurait si habituellement en elle, qu'on pouvait dire d'elle ce qu'on avait dit de Luther, qu'en frappant à la porte de son cœur et en

demandant : « Qui habite là ? » on eût aussitôt entendu répondre : « Jésus-Christ ».

Ce n'est pas pourtant qu'elle prétendît à une grâce si élevée, car nul ne fut jamais plus humble et plus exempt d'égoïsme, mais sa vie même témoignait de la vérité du fait. Sa biographie raconte que parfois ses prières se prolongeaient jusqu'au milieu de la nuit et que souvent le désir intense d'obtenir ce qu'elle demandait se trahissait par la transpiration qui perlait sur son front. Une fois même elle passa toute la journée sans manger, tant elle était préoccupée des soins à donner à ses malades, et quand l'heure tardive ne lui permit plus de se procurer de la nourriture, elle tomba aux pieds de Jésus, réclamant de lui la nourriture que le monde ne connaît pas. Ainsi restaurée, elle acheva la nuit avec la force du Seigneur.

Une consécration si rare, si conforme à l'exemple de Christ est un sol fertile, bien préparé à produire des fruits miraculeux, surtout quand la persécution vient encore la purifier et la stimuler. Ce sceau de souffrance que l'Écriture promet à « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ » (2 Timothée 3.12) ne lui manqua pas, non plus que l'esprit de douceur pour supporter tout avec patience. « J'ai eu, écrit-elle, une foule d'ennemis connus et inconnus, et tous les mensonges, toutes les calomnies répandues sur mon compte n'étaient pas faciles à supporter. J'ai éprouvé que tant qu'on ne peut pas supporter les plus noirs mensonges et calomnies sans être péniblement ému, on ne sait pas encore tout ce qu'est la paix de Dieu, cet océan sans bornes ».

Les médecins et d'autres personnes encore lui furent très hostiles, l'accusant devant les tribunaux de pratiquer illégalement la médecine, tandis que les malades assuraient que la prière avait été le seul remède employé pour leur guérison. En parlant de cette épreuve elle dit :

« Mais un orage allait fondre sur l'œuvre, car en 1856 au moment où la nouvelle maison était remplie de malades et où le Seigneur agissait avec puissance, on nous fit payer une amende de soixante francs accompagnée de l'ordre de renvoyer tous les malades à tel jour fixé. Quoique ce fût là le jour le plus triste de ma vie, j'obéis à cet ordre, mais les maisons si rapidement vidées ne tardèrent pas à se remplir plus que jamais « d'aveugles, de boiteux et de sourds » pour lesquels le Seigneur fit « de grandes choses » Les esprits malins furent chassés de quelques-uns des malades qui en furent instantanément délivrés; ils furent affranchis de la puissance des ténèbres qui opprimait leur esprit aussi bien que leur corps, et de loups ils devinrent agneaux ».

En 1861 une nouvelle persécution commença contre cette sainte femme. À l'instigation d'un médecin, les magistrats du pays la condamnèrent à une lourde amende et à renvoyer tous ses malades. C'est alors qu'elle recourut en appel et que sa cause jugée par un tribunal supérieur fit connaître au monde par de nombreux témoignages l'œuvre merveilleuse que Dieu avait accomplie en répondant à ses prières.

M. Spondlin, éminent avocat de Zurich consentit à se charger de sa cause; le pasteur Kopff, le professeur Tholuck et beaucoup d'autres témoignèrent en sa faveur. Il en résulta qu'elle fut

pleinement acquittée, et qu'après cela on la laissa exercer en paix son œuvre de miséricorde. Depuis ce moment, sa maison qui avait été trop souvent un Beth-aven (maison d'affliction) devint un Béthesda (maison de miséricorde). S'il suffit des simples récits de sa plume, confirmés par la parole de nombreux pour prouver la vérité de tous les miracles de guérison qui furent opérés dans sa maison, ceux-ci ne sont pas douteux.

Convaincue que le péché est souvent la cause secrète de la maladie, elle s'occupait très sérieusement de l'âme de ses malades.

« Confessez vos péchés les uns aux autres et priez les uns pour les autres afin que vous soyez guéris » (Jacques 5.16). Voilà le texte qui avait pour elle un sens très pratique; aussi la conviction de péché et la conversion étaient à ses yeux les premiers symptômes de la convalescence physique.

« Un jeune artisan vint un jour chez moi si malade d'un cancer qu'il était presque impossible de supporter son approche. Cet homme jadis frivole, mais qui cherchait alors la vérité, assista aux leçons bibliques. Il apprit là par où devait commencer la guérison, et ce fut du jour où il confessa ses péchés envers Dieu et envers les hommes, que son mal commença à diminuer. Quelque temps après, il confessa encore un autre péché qu'il avait caché; aussitôt il recouvra rapidement la santé et s'en retourna chez lui guéri de corps et d'âme »

Dans certains cas, ses prières et son ardent désir de connaître la volonté de Dieu devaient se prolonger un certain temps, avant qu'il se manifestât aucun signe de guérison. Dans d'autres cas,

elle obtenait une très forte conviction que la volonté de Dieu n'était pas de guérir le malade, et alors elle travaillait sans relâche à amener cette âme à la paix avec Dieu avant que vînt la mort. Pour d'autres malades encore, la guérison lui était immédiatement accordée.

Une dame de S. s'était fait si mal au genou en tombant que depuis plusieurs semaines elle souffrait beaucoup. Le docteur avait déclaré que cela finirait mal, mais le divin Guérisseur accomplit pour elle les promesses qui seront vraies jusqu'à la fin du monde. Par la prière et l'imposition des mains de Dorothee, ce genou fut guéri en vingt-quatre heures et toute enflure disparut.

Voici ce qu'a raconté quelqu'un à propos de son procès criminel :

« Pendant le cours de ce procès, plusieurs centaines de guérisons bien constatées et authentiques eurent lieu, entre autres celles-ci : Un genou roide qu'avaient en vain traité les meilleurs médecins de France, d'Allemagne et de Suisse ; un homme âgé qui ne pouvait plus marcher et qui était abandonné des médecins, mais qui posa bientôt ses béquilles ; un homme avec un pied brûlé. Les médecins avaient déclaré que l'amputation pouvait seule le préserver de la mort ; mais il fut aussi guéri. Un des premiers médecins du Wurtemberg témoigna de la guérison de l'un de ses malades qu'il tenait pour un cas désespéré. Un autre médecin qui avait passé là six semaines déclara qu'il avait assisté à la guérison de toute espèce de maladies. Le cancer et la fièvre avaient été radicalement guéris de même que l'épilepsie et la démence dans de nombreux cas »

Tel fut le ministère de guérison de cette sainte femme jusqu'au jour où elle s'endormit en Jésus. Quel exemple béni elle nous a laissé! On raconte qu'en Suisse se trouve un lac entouré de hautes montagnes et que dans ses ondes pures se mirent d'autres cimes plus éloignées encore et dont l'œil ne peut voir que la réflexion dans l'eau. C'est ainsi que l'image du Sauveur invisible se voyait dans la vie paisible et cachée de cette humble paysanne suisse. Et combien de ceux qui l'ont connue personnellement, ou qui après sa mort ont lu le récit de sa vie, en ont éprouvé un reflet de la présence invisible du Sauveur, en ont été animés d'un nouvel amour pour lui, et en ont reçu une foi plus vivante en sa puissance.

Samuel Zeller poursuivit l'œuvre commencée par Dorothee à Maennedorf. Son père était le fondateur d'un asile de jeunes garçons à Beuggen près de Bâle, il était beau-frère de Gobat, évêque de Jérusalem. Samuel Zeller avait coopéré à l'œuvre de Dorothee du vivant de celle-ci; et c'est après avoir demandé pour lui un don de foi et de guérison, qu'elle avait laissé son œuvre à ses soins. Dès lors la maison a continué sous sa direction sans diminution appréciable de puissance spirituelle et avec le concours de Mlle Zeller, sa sœur, ainsi que de quelques personnes dévouées. Tous les employés et jusqu'aux domestiques travaillent sans rétribution à cette œuvre d'amour; c'est souvent par reconnaissance qu'ils le font, après avoir été guéris eux-mêmes dans cette maison.

M. Zeller est un évangéliste zélé qui circule dans le voisinage de son asile pour prêcher la Parole de Dieu tout en travaillant sans relâche au salut de l'âme et à la guérison du corps auprès des malades qui réclament ses soins. Cet asile qui s'est accru de

nouveaux bâtiments, compte actuellement dix maisons toujours remplies de malades de diverses nations. Comme Dorothée, il impose les mains aux malades, les oignant d'huile au nom du Seigneur, et réclame surtout la promesse de l'Épître de Jacques (5.15). Les rapports qu'il publie chaque année sont pleins d'exemples frappants de conversion et de guérison.

Rien d'extravagant dans son ministère. Tout en s'attachant avec force à la perpétuité de la promesse: «La prière de la foi sauvera le malade» (Jacques 5.15), il reconnaît aussi la souveraine et libre volonté de Dieu quant à l'exaucement de la prière. Un jour qu'un visiteur lui demanda si la volonté de Dieu n'était pas que tous ses enfants fussent exempts de maladie, il répondit que la volonté du Père est que les uns aient la victoire sur la maladie et que les autres l'aient dans la maladie.

Il cita à l'appui ces mots:

«Par la foi, ils vainquirent des royaumes, exercèrent la justice, obtinrent des promesses, fermèrent la gueule des lions, éteignirent la puissance du feu, échappèrent au tranchant de l'épée, guérèrent de leurs maladies, furent vaillants à la guerre, mirent en fuite des armées étrangères, des femmes recouvrèrent leurs morts par la résurrection, d'autres furent livrés aux tourments et n'acceptèrent point de délivrance afin d'obtenir une meilleure résurrection. D'autres subirent les moqueries et le fouet, les chaînes et la prison. Ils furent lapidés, sciés, torturés, ils moururent tués par l'épée, ils allèrent çà et là vêtus de peaux de brebis et de peaux de chèvres, dénués de tout, persécutés, maltraités - eux dont le monde n'était pas digne, - errants dans les déserts et les

montagnes, dans les cavernes et les autres de la terre. Tous ceux-là à la foi desquels il a été rendu témoignage, etc...» (Hébreux 11.33-40).

D'éminents prédicateurs et professeurs allemands visitèrent un jour cet asile et lorsqu'on demanda à l'un d'eux son opinion quant à cette œuvre, il répondit: «Là où le Saint-Esprit parle avec tant de puissance, on ne saurait faire autre chose que se taire pour écouter. Toute analyse critique est ici hors de question» Une vie spirituelle calme et profonde, une foi vivante aux promesses de Dieu, ainsi qu'une humble soumission à sa Parole et à sa volonté, voilà quels sont les traits caractéristiques de cette œuvre depuis son origine. Les guérisons obtenues à Maennedorf sont si fidèlement racontées dans le rapport de cet asile qu'il est inutile de les reproduire ici.

Le pasteur Blumhardt dans le petit village luthérien de Moettlingen, au centre de la Forêt Noire, en Allemagne, est aussi l'un de ces croyants dont Dieu a honoré la foi d'une manière signalée. Il est mort en 1880, mais pendant bien des années, Dieu accorda des grâces extraordinaires à ses prières pour les malades. Pour lui comme pour d'autres, dont nous venons de parler, ce ministère lui avait été en quelque sorte imposé. Il était connu par une rare consécration à Dieu et par son zèle à réveiller les croyants formalistes pour les faire entrer dans une vie d'activité. Il priait pour les malades avec efficace et les guérisons obtenues par ses prières lui amenèrent des malades de tous côtés. Sa maison et les maisons voisines devinrent bientôt une sorte d'hospice où non seulement les malades, mais aussi les affligés et les pécheurs venaient chercher conseil et secours. Quelqu'un a écrit de lui: Quant à Blumhardt et son œuvre, on

peut dire hautement de lui que «l'œuvre de l'Éternel prospéra entre ses mains» (Ésaïe 53.10). Il ne prit aucun soin de publier ses succès, ayant sans doute appris que le moyen d'obtenir une foi vivante et ferme est de ne point compter sur soi-même; mais d'autres en parlèrent, et sa renommée qui s'accrut à l'entour témoignait de sa fidélité à s'occuper des corps malades aussi bien que des âmes angoissées de son troupeau.

Nous citons ici un trait de la vie de Blumhardt qui montre quelle influence peut avoir sur la vie spirituelle d'un peuple le don de faire des miracles.

Au début de son ministère, il avait trouvé Moettlingen envahi par l'incrédulité et la sensualité; aussi dès que ses prédications pleines de vie censurèrent la population, Satan s'éleva avec fureur contre lui pour lui résister. Il suscita dans le village un cas qui rappelait les possédés dont parle l'Écriture. La femme qui était affligée de cet état bizarre souffrait de cruelles tortures. Le pasteur appelé à la visiter fut terrifié de ce qu'il voyait là et dans sa perplexité, il fut sur le point de se retirer en refusant d'intervenir, car jamais il n'avait rien vu de pareil; mais quelques fidèles de l'Église qui l'avaient entendu parler énergiquement de la prière de la foi, vinrent lui dire: Si vous ne résistez pas ici au malin, comment pourrions-nous avoir confiance en ce que vous prêchez. Il réfléchit un instant, pria en silence et répondit: Vous avez raison, mais pour être d'accord avec la Parole de Dieu, il faut que vous consentiez à prier avec moi selon que le dit saint Jacques. (5.14). Voici comment son ami, le pasteur Spittler, raconte la suite de cette histoire:

«Qu'il me soit permis de ne pas parler ici des détails terrifiants de ses souffrances. Le médecin qui la soignait ne sachant plus qu'essayer, s'écria un jour : N'y a-t-il donc point de pasteur ici qui sache prier ? Pour moi je n'y puis plus rien !

Blumhardt, pasteur de ce village, sentit toute la force de ce reproche qui venait confirmer ce que lui avaient déjà dit quelques croyants de sa paroisse, et par la force de la foi, il se rendit chez la malade. Là, il résista à la puissance funeste de Satan, et plus les manifestations de cette puissance maligne devenaient effrayantes, plus aussi le pasteur lui opposait une foi inébranlable en la souveraine puissance du Dieu vivant. Il continua à lutter ainsi contre les assauts répétés des puissances infernales jusqu'à ce que la malade finit par s'écrier d'une voix de forcenée : Jésus a la victoire ! Jésus est vainqueur ! Après avoir poussé ce cri terrible qu'on entendit dans presque tout le village, elle fut délivrée de l'obsession qu'elle avait subie depuis si longtemps et qui l'avait souvent mise au bord de la tombe.

Ce cri : Jésus est vainqueur ! retentit comme une trompette de Dieu dans toute la paroisse. Huit jours après, un homme si dissolu et si fourbe que le pasteur redoutait de lui parler, vint lui dire tout tremblant et tout pâle : « Monsieur, serait-il possible que moi aussi, je puisse être sauvé ? De toute la semaine, je n'ai pas pu dormir et si mon cœur ne trouve pas la paix, j'en mourrai » Cet homme fit ensuite une affreuse confession de ses péchés qui ouvrit les yeux du pasteur sur la multitude et l'énormité des péchés commis par le peuple.

Blumhardt pria avec lui, et lui annonça Christ tout prêt à pardonner le plus vil pécheur s'il recourait à sa miséricorde. Lorsqu'il vit cet homme humilié et réduit au désespoir, il sentit que, comme ambassadeur de Christ, il devait l'assurer solennellement de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Soudain l'expression désespérée de ce pécheur fut transformée et rayonna de joie et de gratitude.

La première chose qu'il fit alors fut d'aller chercher de maison en maison ses compagnons de péché pour leur raconter son expérience. Étonnés, ils ne purent pas le comprendre tout de suite, mais voyant le changement merveilleux qui s'était opéré en lui, ils se laissèrent entraîner à la cure où il les amena en triomphe. C'est ainsi qu'une vingtaine de personnes furent convaincues de péché et finirent par trouver grâce et pardon en Jésus»

Ensuite vient le récit d'un réveil aussi béni qu'étendu. Tout le village devint un Bokim. (qui pleure Juges 2.1-5). Avec larmes, et lamentations, le peuple allait confesser ses péchés et demander comment il serait possible d'éviter la colère de Dieu. Du matin au soir, la maison du pasteur était assiégée de pénitents, si bien qu'au bout de deux mois, on n'eût pas trouvé vingt personnes qui ne fussent allées à lui, pleurant sur leurs péchés et trouvant la paix en Jésus-Christ. Le changement qui en résulta fut presque aussi merveilleux que la transformation amenée à Kidderminster par la prédication de Richard Baxter. Voilà ce qu'on peut attendre de la prédication de l'Évangile lorsqu'elle est « accompagnée de miracles »

«L'âme est la vie du corps, la foi est la vie de l'âme; Christ est la vie de la foi,» a dit Jean Farel et par là il a décrit très clairement la marche que suit Christ, notre Rédempteur, pour agir sur le corps humain.

Le pasteur Otto Stockmayer pourrait être appelé à bon droit le théologien de la guérison divine. Il a publié quelques pages aussi hardies que claires sur le rapport qui existe entre le péché et la maladie. «L'âme est la vie du corps,» et le Seigneur ne s'en tient pas à sauver et sanctifier l'âme seulement. Voilà ce qu'affirme très fortement la doctrine prêchée par Stockmayer. Il attache une grande importance à ce texte de l'Écriture: «Il guérit tous les malades afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par Ésaïe, le prophète: Il a pris nos infirmités et il s'est chargé de nos maladies» (Matthieu 8.16-17. Ésaïe 53.4). Il en infère que si notre Rédempteur s'est réellement «chargé de nos maladies,» sa volonté n'est donc pas de voir ses enfants rester au pouvoir de la maladie, pas plus qu'il ne veut après avoir porté nos péchés, nous voir rester sous la condamnation du péché et dans l'asservissement au péché. Voici ce qu'il dit:

«Lorsqu'on a bien compris que la volonté de Dieu n'est pas de voir souffrir ses enfants par la maladie (Jacques 5.14-18) lorsqu'on sait que Christ nous a rachetés de nos maladies aussi bien que de nos péchés (Matthieu 8.16-17), on ne peut plus tenir la guérison pour un privilège auquel il serait permis de renoncer. Il ne s'agit plus là de savoir s'il nous plaît ou non d'être guéri; mais il s'agit de la volonté de Dieu qui doit s'accomplir dans notre corps aussi bien que dans notre âme. Nos propres vues sur ce point ne doivent dépouiller notre bien aimé Sauveur

d'aucune des grâces que nous a acquises son agonie sur la croix.

C'est en vertu de cette volonté divine que nous sommes sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ, une fois pour toutes» (Hébreux 10.10). Ceci signifie que par sa mort, Christ a affranchi nos membres et notre être tout entier de tout usage mauvais et sacrilège, les rachetant et les consacrant exclusivement à son usage. Par la rançon qu'il en a payée, il nous a soustraits à toute puissance étrangère, à celle de la maladie comme à celle du péché, en un mot à la puissance du diable. Rachetés par lui, nos membres doivent rester intacts et entièrement en sa possession.

«Laisse aller mon peuple» (Exode 5.1) avait dit Dieu à Pharaon. Tel est encore l'ordre que Dieu adresse au péché, à la maladie, à Satan: «Laisse aller mon peuple, afin qu'il me serve» Les enfants de Dieu ne doivent donc pas chercher à obtenir la guérison du corps sans prendre en même temps, par la foi, la position nouvelle que leur a acquise la rédemption par Christ et qu'expriment si bien ces mots de Moïse à Pharaon, puis mieux encore ceux de Paul, aux Corinthiens. «Il est mort pour tous afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux,» (2 Corinthiens 5.14-15) ce qui revient à dire: Plus rien pour moi, mais tout pour Christ. Avant de chercher à être délivré de la maladie, nous devons saisir l'affranchissement moral que nous a obtenu la rédemption par Christ et par lequel nous sommes libérés de toute préoccupation de nous-mêmes, libérés de toute

volonté propre, de toute vie propre, de toute recherche d'intérêt personnel et de propre gloire. Nos membres sont dorénavant les membres de Christ et ce n'est ni pour nous-mêmes, ni pour nos membres que nous désirons la santé, mais pour Christ et pour les membres qui sont à lui. Nous ne voulons plus savoir autre chose que Christ»

Telle est en abrégé la doctrine qu'expose le traité *Évangile et maladie* du pasteur Stockmayer, traité qui a eu déjà plusieurs éditions et qui a été très répandu. Lui-même a mis en pratique ce qu'il enseigne. Il a ouvert à Hauptweil, dans le canton de Thurgovie, en Suisse, une maison de guérison dans le genre de celle de Maennedorf et il y reçoit ceux qui recourent à la prière de la foi pour être guéris.

Le pasteur Rein appartient au même groupe de ceux qui ont été les premiers à remettre en lumière cette doctrine. Très estimé pendant sa vie, il est mort depuis plusieurs années. Le début de son ministère fut tout à fait formaliste; mais après avoir étudié la Bible avec la ferme détermination de s'en tenir à ce qu'elle enseigne, sans égard aux traditions humaines, il ne tarda pas à être transformé. Il commença par renoncer à l'usage de lire des prières aux malades et se mit à prier du cœur auprès d'eux. Ensuite, il se sentit pressé de leur imposer les mains avec prière selon la Parole de Dieu dans Marc XVI. Plus tard il fut appelé à les «oindre d'huile au nom du Seigneur» en obéissant strictement aux directions données dans l'Épître de Jacques. (5.14). Son ministère se distingua par l'humilité autant que par le zèle, par une entière consécration et une constante sollicitude pour le bien de son prochain, en sorte que sa vie de dévouement a offert

l'exemple vivant de cette maxime mise en pratique: La véritable humilité consiste moins à penser peu de soi qu'à se perdre entièrement de vue.

Voici ce que nous extrayons d'une publication récente, juste tribut à sa mémoire:

«Lorsqu'on lui amenait des malades, il les recevait comme venant de la part de Dieu; et que de bien on se faisait dans la retraite et le calme qu'offrait la modeste cure du pasteur Rein. C'est dans le silence et sans en faire parade, qu'il aimait à travailler au service de Dieu, redoutant de faire parler de lui. Oh! qu'ils sont heureux les malades qui reçoivent ainsi du Livre de Dieu et de la prière le remède à leurs maux, remède également efficace et pour le corps et pour l'âme.

Jamais Rein ne recourait au médecin, car il croyait à cette parole: «Je suis l'Éternel qui te guérit» (Exode 15.26). Lorsqu'il était malade lui-même, les anciens de l'Église ou ses amis lui imposaient les mains en priant pour lui et toujours il s'en trouvait mieux que d'user de médicaments. Il conservait ainsi plus de paix, sa communion avec Dieu n'étant interrompue ni par les visites du médecin, ni par la constante préoccupation de suivre ses directions. Il vivait en communion si intime avec Dieu qu'il lui demandait tout, des plus petites aux plus grandes choses; aussi comment aurait-il pu ne pas recourir à lui pour la guérison? Il aurait répugné à chercher du secours ailleurs qu'en son Dieu tout directement.

Jaloux de la gloire de Dieu, il s'affligeait de ce que généralement on ne lui rendait pas toute la gloire qui lui est due et de ce que surtout en cas de maladie, on attribuait la guérison au médecin et aux remèdes plutôt qu'au Seigneur. Il ne souffrait donc pas qu'aucun remède vint s'interposer entre lui et son Dieu et il se réjouissait de tout son cœur quand il voyait d'autres croyants quitter l'ancienne ornière de «la sagesse de ce monde» pour suivre sans réserve le chemin de la foi et de l'obéissance.

Quand il imposait les mains à un malade en priant pour lui, il cherchait à comprendre quelle était la volonté de Dieu à son égard et demandait toujours au Seigneur de lui révéler si cette maladie devait amener la mort ou si elle n'était qu'un appel à faire réfléchir le malade; il priait alors avec lui selon sa conviction.

Cette confiance en Dieu qui allait jusqu'à refuser tout remède en cas de maladie, lui attira de sévères critiques, mais nous devons dire à son honneur que Rein, toujours plein de charité envers les autres, ne chercha jamais à leur imposer comme un joug ce qu'il considérait être un privilège et une grâce précieuse d'En-Haut.

Il ne voyait pas de péché à user de remèdes ou à consulter le médecin pour ceux qui n'avaient pas encore la foi spéciale qui permet de s'en passer, une foi qui, toute précieuse qu'elle soit, n'est pas indispensable pour être sauvé. Pourrait-on blâmer ceux qui comme Rein, se confient en Dieu seul pour toutes choses, par conséquent

aussi pour la santé du corps, et qui trouvent heureux tous ceux qui peuvent agir comme eux ?

Il était ému d'une sainte jalousie quand il entendait dire des « miracles qui accompagneront ceux qui auront cru » (Marc 16.17) que cette promesse ne s'adressait qu'aux temps apostoliques, tandis que si ces miracles n'ont plus lieu, c'est au déclin de la foi dans l'Église chrétienne qu'il faut l'attribuer. On a dit que la foi met à la disposition de l'homme la puissance de Dieu. C'était aussi ce qu'il pensait et ce qui le faisait agir »

Divers cas de guérison accordés à ses prières accompagnent cette esquisse de sa vie, mais comme ils sont du même genre que d'autres dont nous avons déjà parlé, nous ne les citons pas ici.

Au nombre des évangélistes et des pasteurs qui ont possédé la même foi, nous devons faire mention de Lord Radstock. Il est bien connu pour sa piété et son développement spirituel par tous ceux qui ont eu des rapports avec lui; et ceux qui ne l'ont jamais vu ont lu avec intérêt le récit de ses travaux d'évangélisation parmi les personnes de haut rang, principalement en Russie et en Suède.

Un article, publié par le Christian, parle d'exemples frappants de guérison divine en Suède :

« Le Seigneur manifeste sa grâce à Stockholm par l'obéissance et la foi de plusieurs pasteurs et anciens qui ont usé du privilège d'oindre les malades au nom du Seigneur. Plusieurs cas de guérisons remarquables leur ont été accordés. J'en cite ici quelques-uns afin de

montrer aux enfants de Dieu que le Seigneur n'a pas retiré la promesse transmise par Jacques (5.15) et qu'il vaut mieux mettre sa confiance en Dieu qu'en l'homme» etc...

En Amérique, il y a plusieurs maisons de guérison du même genre que celle de Mlle Trudel. Quelques-unes sont sous la direction de femmes pieuses qui ont acquis le secret de la prière de la foi. Nous ne parlerons ici que de l'œuvre bien connue dont l'auteur de ces pages se trouvait rapproché et que par conséquent il a pu visiter souvent et apprécier avec connaissance de cause :

Le Dr Charles Cullis est à la tête de ce qu'on appelle «l'œuvre de foi» dans la ville de Boston. Cette œuvre compte plusieurs branches: la maison des malades atteints de consommation; le dépôt des traités Willard; des asiles d'enfants; la mission intérieure; les missions en pays païens; des écoles pour les esclaves affranchis, etc. Toutes ces œuvres marchent d'après le principe mis en action par George Muller à Bristol, et il suffit de visiter un seul de ces divers départements pour n'avoir aucun doute sur le caractère chrétien et la très grande utilité de tous les travaux qui se font là.

Depuis longtemps, le Dr Cullis se conforme aux directions de l'Écriture pour traiter les malades qui le font appeler, et nous avons autour de nous de nombreux témoins des guérisons que Dieu lui a accordées. L'auteur de ce livre connaît personnellement bon nombre de ceux qui ont été guéris et n'hésite pas à voir dans ces guérisons le caractère de la vérité la plus évidente. Dans son Rapport Guérisons par la foi, le Dr Cullis

expose lui-même comment il fut amené à exercer ce ministère. Voici ce que nous en extrayons :

« Depuis plusieurs années je me demandais devant Dieu s'il ne voudrait pas étendre l'œuvre qu'il m'avait confiée auprès des affligés en y ajoutant aussi la guérison des malades. J'avais souvent lu les prescriptions et les promesses de l'Épître de Jacques (5.14-15). Elles me paraissaient si claires et si simples que je me disais : Si je puis compter sur ces mots : « Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai, » et en réaliser chaque jour l'efficace pour tout ce que réclame l'œuvre confiée à mes soins, pourquoi ne pourrais-je pas compter également sur lui pour recevoir l'accomplissement de cette autre promesse qui concerne la guérison du corps : « La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera » (Jean 14.13. Jacques 5.15). Je ne pouvais pas admettre qu'avec des promesses si explicites et si claires, il fut permis de limiter le libre exercice de la puissance de Dieu. Je demandai à de sincères croyants s'ils connaissaient quelque réponse de Dieu pour la guérison du corps. Bientôt après, la vie de Dorothee Trudel me tomba entre les mains et vint fortifier mes convictions, car si Dieu pouvait faire de tels miracles à Maennedorf, pourquoi n'en ferait-il pas autant à Boston ?

Dans ce temps-là, je soignais comme médecin une malade atteinte d'une tumeur qui la faisait beaucoup souffrir et qui l'obligeait à garder plus ou moins le lit. Tout remède avait échoué, il ne restait d'autre ressource que celle d'une opération chirurgicale. Un matin que je la

visitais, je sentis toute la puissance de la promesse qui nous est transmise par saint Jacques et, prenant la Bible, je lui lus ce que Dieu promet à la foi de ses enfants. «La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné» (Jacques 5.15).

Je lui demandai ensuite si elle voulait confier au Seigneur la guérison de cette tumeur et croire qu'il rétablirait sa santé pour qu'elle pût continuer son œuvre missionnaire. Elle me répondit : Je n'ai pas de foi spéciale à cet égard, mais je veux bien confier ma guérison au Seigneur.

Je m'agenouillai donc et je l'oignis d'huile au nom du Seigneur le priant d'accomplir sa promesse, après quoi je la quittai. Bientôt après, elle se leva, elle put marcher et franchir à pied une distance de près de cinq kilomètres. Depuis ce jour-là sa tumeur diminua rapidement et finalement il n'en resta plus trace»

L'œuvre ainsi commencée a continué Pendant un grand nombre d'années et nous n'hésitons pas à déclarer qu'à Boston, aussi bien qu'à Maennedorf et à Moettlingen, Dieu a souvent montré qu'il veut, aujourd'hui encore, guérir directement les malades en réponse aux intercessions de ses enfants.

N'avons-nous donc pas raison de louer le Seigneur et de nous réjouir d'une joie nouvelle de ce que:

«C'est lui qui pardonne nos iniquités,
Qui guérit toutes nos maladies» (Psaumes 103.3)

Néanmoins quand le monde incrédule se trouve en présence du miracle, il recourt à toute espèce d'explication plutôt que d'admettre le surnaturel; et ne voit-on pas même des chrétiens, plus prudents que croyants, qui se rangent en ceci à l'avis du monde? C'est ainsi qu'on a évité avec soin de reconnaître le surnaturel dans les cas où pourtant il eût fallu le signaler et en rendre témoignage. Quoi qu'il en soit, notre but est ici d'attirer l'attention non seulement sur ces cas de guérison miraculeuse, mais bien plutôt sur la foi qu'ils dénotent. On peut avoir quelques doutes sur l'authenticité de telle guérison, mais est-il permis d'en avoir quand il s'agit de la promesse de Dieu? Si l'on pouvait prouver que tel récit de guérison n'est guère fondé, il s'agirait seulement là de l'erreur ou de l'ignorance humaine, mais nous savons que «Dieu dans ces derniers temps nous a parlé par le Fils qu'il a établi héritier de toutes choses;» et que «celui qui a reçu son témoignage a certifié que Dieu est vrai» (Hébreux 1.1; Jean 3.33).

(1) Dorothee Trudel (dans la bibliothèque "Regard")

Chapitre VIII

Témoignage des malades guéris

« Je sais une chose, c'est que j'étais, aveugle et que maintenant je vois » (Jean 9.25). De tous les témoignages de l'expérience, celui-ci n'est-il pas le plus concluant ?

Ce « je sais » pourrait paraître entaché de la présomption du moi, mais souvenons-nous que si l'opinion du moi paraît toujours agressive, l'expérience du moi a le droit de se faire écouter. Savoir qu'on ne sait pas, est-ce donc là le point culminant de la pensée et des spéculations de l'esprit humain ? Ceci caractérise la culture de notre siècle qui descend peu à peu dans l'agnosticisme, c'est-à-dire dans la connaissance qui aboutit à l'ignorance, comme les cimes les plus élevées vont se perdre dans les nuages. D'un autre côté, quand nous lisons le commencement de la première Épître de Jean : « Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et que nos mains ont touché concernant la parole de vie, » nous ne pouvons plus nous étonner que l'auteur se serve souvent de l'expression « nous savons » et qu'il puisse dire : Nous savons que nous l'avons connu » (1 Jean 1.1- 3).

L'expérience est la meilleure pierre de touche pour s'assurer de la vérité. Sans doute elle n'est pas infallible, surtout lorsqu'il s'agit de notre état spirituel, car souvent il est difficile de s'en rendre

compte; mais quand une maladie se trouve guérie après avoir longtemps accablé le corps, quand une vive douleur disparaît après avoir fait beaucoup souffrir, ce témoignage-là n'est pas facile à réfuter.

Que de malades guéris sont prêts à rendre témoignage de leur guérison! Refuserons-nous de les écouter ou les accuserons-nous d'être visionnaires et de ne pas savoir ce qu'ils disent? Nous sommes prêts à accueillir ce que nous appelons une expérience religieuse faite par un membre de l'Église et témoignant de sa vie spirituelle, nous serait-il plus difficile de discerner et d'admettre une expérience de guérison divine?

Écoutons ce que nous racontent les malades qui ont été guéris. Voici tout d'abord la guérison de Mlle Faucourt, fille d'un pasteur anglais, à Londres. Cette guérison excita un vif intérêt dans le temps où on en publia le récit.

Il serait trop long de retracer ici tous les détails de sa maladie. Disons seulement qu'en Novembre 1822, elle fut atteinte d'un mal à la hanche et que jusqu'en 1828 elle souffrit constamment soit du mal même, soit aussi de tous les traitements, emplâtres, saignées et opérations chirurgicales qu'elle eut à subir et qui ne produisirent aucune amélioration. Pendant deux ans encore elle fut tout à fait impotente et presque toujours obligée de rester couchée. Voici comment elle raconte elle-même sa guérison:

«Je continuai à être malade jusqu'au 20 octobre 1830. Un ami qui m'avait vue deux mois auparavant, avait été amené par Dieu à lui demander ma guérison en s'appuyant de ces mots: «tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous le recevez et vous le verrez

s'accomplir » (Marc 11.24). Il la demanda avec foi et Dieu exauça sa prière. Mercredi soir comme mon amie allait quitter la chambre, Mr. I. demanda la permission de rester encore un moment auprès de moi. Il me parla de ses parents, de la mort de son frère, puis se leva en disant: On m'attend sans doute pour le souper. Après m'avoir fait quelques questions sur ma maladie, il ajouta: - C'est triste de rester toujours enfermée.

- C'est dans sa bonté et pour mon bien que Dieu l'a permis lui dis-je.

- Mais ne croyez-vous pas que dans sa bonté il pourrait aussi vous guérir ?

- Oui, répondis-je, car Dieu me donna la foi de pouvoir le dire.

- Croyez-vous que ce soit le manque de foi qui ait empêché jusqu'ici votre guérison ?

- Oui.

- Croyez-vous que Jésus veuille vous guérir à présent même ?

- Oui.

Entre chacune de ces questions je voyais qu'il priait. Il ajouta alors: - Levez-vous et marchez, descendez et allez rejoindre votre famille.

Il me prit par la main et demanda à Dieu de glorifier le nom de Jésus. Je me sentis aussitôt la force de me lever. Dieu m'ôta toute douleur et nous descendîmes l'escalier, Mr I. continuant à prier ainsi: Ô Dieu sois avec nous! Christ, sois avec nous!

Après être restée un moment au rez-de-chaussée, je m'aperçus que j'avais laissé mon mouchoir de poche dans ma chambre, je pris une bougie et j'allai le chercher. Le lendemain je marchai pendant près d'un quart d'heure, et le Dimanche suivant j'allai à pied jusqu'à la chapelle épiscopale distante de deux kilomètres. Depuis ce moment Dieu a continué à me fortifier et je suis tout à fait guérie. À Jésus toute la gloire.

13 Novembre 1830. (Mrs Oliphant. Vie de Edward Irving).

Nous avons appris dès lors qu'après avoir souffert si longtemps, cette malade a continué à jouir d'une bonne santé. Dès que le récit de sa guérison se répandit au loin, il attira sur elle et sur sa famille tout un orage de blâme, de reproches et de ridicule. La presse religieuse traita le tout de grossier scandale pour la foi chrétienne et ajouta des paroles si amères contre les personnes qui avaient eu part à cette guérison, que le vénérable père de la malade se vit appelé à publier une confirmation énergique de ce qui s'était passé, quoique lui-même eût été bien connu jusqu'alors pour ne pas croire aux miracles modernes. Voici donc ce que dit le Révérend Faucourt:

«Pénétré de la grâce particulière qui nous a été accordée, je suis convaincu que la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion en réclament la publication et sans redouter les conséquences de ce que je déclare ici, je suis prêt à rendre témoignage du fait suivant: Par la foi au nom de Jésus, Dieu a guéri instantanément ma fille cadette qui était tout à fait impotente et qui savait très bien, selon que l'enseigne notre mère l'Église, que ce n'était qu'au nom de Jésus-Christ, qu'elle pouvait recevoir santé et salut, «puisque'il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés» (Actes 4.12). C'est par cette foi-là et par la prière efficace d'un homme juste, car «Dieu n'exauce point les pécheurs» (Jean 9.31), que «Dieu a fait au delà de tout ce que nous demandons et pensons» (Éphésiens 3.20). Je sais qu'il s'élève des questions difficiles à résoudre quant aux moyens dont Dieu se sert pour accorder ses grâces; mais qui pourrait sans trembler en conclure à la négation de l'intervention divine. Sans vouloir admettre cette supposition, je suis au contraire convaincu qu'un grand nombre de fidèles s'unissent à nous dans la voie de la vérité pour faire connaître à l'Église ce que Dieu a fait pour nous; ce sont là de si grandes choses qu'au premier moment «nous étions comme ceux qui font un rêve» (Psaumes 126.1).

Notre Seigneur savait d'avance accueil on ferait aux miracles de guérison lorsqu'il disait: «Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et ce que vous voyez: les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux

pauvres. Heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute» (Matthieu 11.5). Et pourtant ne semble-t-il pas que ce soit la dernière chose. dont le monde dût se scandaliser? Mais l'esprit de l'homme est aux antipodes de l'esprit de Christ. Quelle indignation montrèrent les chefs de la synagogue lorsque Jésus guérit un jour de sabbat la pauvre femme que «Satan tenait liée depuis dix-huit ans» (Luc 13.16). Une fois Jésus aussi fut rempli d'indignation lorsqu'il «frémit en son esprit,» (Jean 11.33-38) près de la tombe de Lazare. Il voyait là le chef-d'œuvre du diable dont il était venu «détruire les œuvres,» (1 Jean 3.8) mort, larmes, désolation, gémissements et tout ce qui accompagne la mort; aussi son âme était-elle émue d'une sainte colère au dedans de lui. Et nous, ferions-nous bien de nous indigner à la pensée qu'à présent encore le Dieu vivant peut délivrer de la maladie, de cet avant-coureur de la mort, tous ceux sur lesquels il pose sa main.

Nous ajoutons ici le récit d'un autre miracle conservé par un éminent pasteur baptiste du siècle dernier, le Révérend Morgan Edwards, de New Jersey. Il raconte la guérison d'Anna Carman qui, dit-il, mourut à Brunswick. N. J. en 1776. Voici ce qu'il dit :

«Je tiens d'elle-même les détails suivants, trop bien attestés par d'autres pour que personne puisse en douter. J'ai devant moi trois certificats qui confirment le fait ainsi que le témoignage de la femme de N. Stout qui était présente au moment du miracle. Dès son enfance la malade avait montré piété et bon sens. À l'âge de vingt-cinq ans, elle fit une chute de cheval qui affecta l'épine dorsale et depuis ce moment, elle resta courbée sans pouvoir se redresser. Tous ses membres avaient

tellement souffert qu'elle ne pouvait ni marcher, ni faire la moindre chose. Un jour la femme de Stout qui la soignait était allée au jardin après l'avoir assise dans son fauteuil; mais bientôt elle entendit du bruit dans la maison et craignant que l'impotente ne fût tombée de son fauteuil, elle accourut aussitôt. Quels furent son étonnement et sa frayeur quand elle la vit à l'autre bout de la chambre louant Dieu qui venait de la guérir entièrement. Aussitôt cette femme fit chercher leur voisin Bray qui vint en toute hâte et fut également surpris de voir l'impotente en extase; elle ne prenait garde à aucun de ceux qui l'entouraient, mais elle courait dans la maison, soulevait les chaises et les tables, entrait dans sa chambre à coucher pour prendre son lit et le porter çà et là, puis de temps en temps elle tombait à genoux pour louer Dieu qui venait de «guérir une fille d'Abraham courbée depuis dix ou douze ans»

«Remarquons que l'impotente était seule à la maison quand le miracle eut lieu. C'est donc elle-même qui doit nous dire comment elle fut guérie :

«Tandis que je réfléchissais à ces mots» «Enée, Jésus-Christ te guérit» (Actes 9.34) je ne pus m'empêcher d'exprimer la pensée et le désir de mon cœur en m'écriant: Oh! que n'ai-je été à la place d'Enée! Aussitôt j'entendis une voix me dire distinctement: «Lève-toi, prends ton lit et marche!» Le bruit soudain de cette voix me fit tressaillir sur mon fauteuil et quelle fut ma surprise de sentir mon dos se redresser aussitôt, mes membres reprendre leur ancienne force. Je me levai, et pour m'assurer qu'il s'agissait là d'une réalité et non

d'une vision, je soulevai mon fauteuil et tout ce qui se trouva sur mon chemin. J'allai dans ma chambre à coucher, je pris mon lit et je continuai à user de mes forces jusqu'à ce que je fusse très certaine que ma guérison n'était pas un rêve, mais qu'elle était bien réelle»

Edwards ajoute encore :

«Je ne doute pas qu'il ne se trouve des esprits légers capables de tourner en plaisanterie ce récit. Laissons-les faire; mais tous ceux qui croient à la puissance de la prière retireront quelque bien et profit de ces détails»

Il paraît qu'en effet, des esprits légers se firent un jeu de cette guérison, mais le caractère éminent de l'homme qui affirme ce fait et les certificats qui garantissent la vérité du récit nous engagent à le recevoir avec confiance. Peut-être nous trouvera-t-on bien simple d'avoir cité ici cette guérison, mais n'importe, la simplicité est l'une des qualités qui conduisent à la foi véritable. N'a-t-on pas traité de parole oiseuse la première nouvelle de la résurrection et n'est-ce pas à la foi de simples femmes répandant la nouvelle de ce miracle, qu'on doit d'avoir vu ensuite des hommes énergiques l'annoncer au loin dans leurs prédications ?

Le professeur Godet en parlant des miracles qui se virent chez les anciens protestants de France et qui sont confirmés par le même genre de renseignements se refuse à prononcer contre eux et cite avec approbation ce qu'en dit un auteur contemporain de ces faits, dans son livre *Visions des Camisards, etc.* : «Il y a eu un temps où l'on croyait tout. Dans celui où nous sommes, on ne croit rien. Je pense qu'il y aurait un milieu à prendre; il ne

faudrait pas croire tout, mais il faudrait croire quelque chose, car cet esprit d'incrédulité et le caractère d'esprit fort ne sont bons à rien et je n'ai pas encore découvert son usage... Il y a une Providence, nous l'avouons tous. Rien ne se fait sans Dieu. Est-il possible que Dieu se soit tellement caché derrière les créatures et sous le voile des causes secondes, que jamais il ne veuille tirer le rideau? Concluons que la crédulité de nos ancêtres a bien fait recevoir de méchants contes pour de bonnes histoires; mais aussi qu'elle est cause que de très bonnes histoires passent aujourd'hui pour de méchants contes...» - Paroles d'un écrivain du XVIIe siècle citées par F. Godet. - Conférences apologétiques; II. L'hypothèse des visions, p. 34 à 35.

Le récit suivant est de la plume du Dr R., médecin bien connu à Philippiensadelphie. Nous le citons tel que l'avait publié le journal Le grand médecin du Dr Boardman. On avait prié le Dr R. de raconter la guérison frappante de son fils et voici ce qu'il dit:

«Je n'aime pas à en parler à qui que ce soit, car il y a tant d'incrédules; mais à vous, je puis vous le raconter: Les enfants s'amusaient à sauter du haut d'un banc; le cadet tomba et se cassa les deux os du bras au-dessous du coude. Mon frère, professeur de chirurgie au Collège de Chicago, était venu nous voir. Je le priai de remettre ce bras, ce qu'il fit en se servant d'éclisses et de bandages de façon que l'enfant pût le porter en écharpe. Celui-ci fut très patient et ne proféra ni plainte, ni murmure, tout le reste du jour. Le lendemain, il vint à moi en me disant:

- Papa, aie la bonté de m'ôter tout ça!

- Oh! non, mon enfant, il faut encore cinq ou six semaines avant que le bras soit guéri.

- Mais, papa, il est guéri.

- Non, non, mon cher enfant, c'est impossible.

- Pourtant, papa, tu as foi en la prière, n'est-ce pas?

- Tu sais bien que oui.

- Eh bien, hier au soir quand j'ai été me coucher, le bras me faisait si mal que j'ai demandé à Jésus de le guérir, et il l'a guéri. À présent il est guéri.

Je ne voulus rien lui dire qui pût ébranler sa foi; mais l'idée me vint de lui répondre: Mon cher enfant, c'est ton oncle qui a mis toutes ces choses sur ton bras, et s'il faut les ôter, c'est à lui de le faire. Il alla donc à son oncle. Celui-ci lui répondit que son bras devait rester ainsi six ou sept semaines encore et qu'il fallait avoir de la patience. Quand l'enfant lui dit que Jésus l'avait guéri, il le renvoya en disant: Peuh! peuh!... bêtise, tout ça!...

Le lendemain matin, le pauvre garçon revint à moi et plaida sa cause d'un air si sincère et avec tant de confiance que je fus tenté de croire qu'il était réellement guéri. J'allai donc dire à mon frère: Ne ferais-tu pas mieux de délier son bras pour lui faire voir dans quel état il est. Si on ne le fait pas, je crains que quoiqu'il soit obéissant, il ne le débande lui-même, et alors ce sera pire qu'avant. Mon frère consentit à le faire, il ôta bandages et éclisses, puis s'écria: Il est guéri, complètement guéri!

Aussitôt il s'élança vers la porte pour respirer l'air extérieur de peur de s'évanouir.

Mon frère avait été autrefois un chrétien de cœur simple, mais pendant ses années d'études, il s'était éloigné de la foi. Ceci le ramena aussitôt au Seigneur, et comment eût-il pu en être autrement ! Quant à moi je ne puis faire autre chose que me joindre au témoignage de mon enfant en déclarant qu'en effet Jésus l'avait guéri »

Quelle histoire ! s'écriera-t-on, mais n'est-il pas remarquable que ce sont souvent les médecins qui témoignent de la réalité de ces miracles. Eux qui sont accoutumés à traiter les maux de l'humanité par les ressources terrestres de la science ne craignent pas de s'écrier : « L'Éternel est en ce lieu, » (Genèse 28.16) tandis que nous, théologiens, tout préoccupés des causes et des effets, nous croyons presque commettre un sacrilège en remontant à la cause des causes. Médecins et physiologistes montrent plus de hardiesse que nous en personnifiant la force merveilleuse qui guérit les malades. Quand donc aurons-nous le courage de voir dans le Saint-Esprit notre souverain Guérisseur, sans autre tribut à lui payer que celui de la reconnaissance, remerciant notre Dieu de ce qu'il a dit : « Je suis l'Éternel qui te guérit » (Exode 15.26). Oui, disons-le ouvertement, les médecins chrétiens sont souvent moins sceptiques que les pasteurs chrétiens à l'égard de la guérison miraculeuse. À notre connaissance au moins, il y a plus de médecins que de théologiens qui adhèrent à cette doctrine soit verbalement, soit par écrit.

Dans le livre du Dr Boardman, nous trouvons la touchante histoire d'un médecin anglais, le Dr de Gorreker Griffeth qui, après avoir quitté un enfant malade pour lequel la science ne pouvait plus rien, s'était retiré au bord de la rivière où il allait souvent chercher un moment de communion avec Dieu. Là il avait demandé au Seigneur et avait reçu de lui la guérison de ce jeune malade. Les deux croyants dont Dieu s'est le plus servi dans notre ville (Boston) pour la guérison divine sont des médecins qui ont fait des études de médecine et qui pratiquent la médecine. Et nous, pasteurs, nous qui sommes chargés de faire connaître les oracles divins, prenons garde; ne soyons pas plus sceptiques sur ce point-là que ceux qui sont chargés d'administrer les remèdes tirés de la nature.

Citons encore une autre guérison dont plusieurs personnes ont pu entendre le récit par la malade elle-même. La remarquable histoire de Mlle Jenny Smith, de Philippiensadelphie a été publiée sous le titre de *From Baca to Beulah*. Garrigues. Philippiensadelphie 1880.

Sa maladie, aussi mystérieuse que cruelle, ne peut se raconter ici en détail. Le pasteur qui la visitait a déclaré que c'était là un cas rare, sinon inouï, de souffrances accumulées. Qu'il suffise de dire que depuis seize ans, elle était tout à fait impotente et souffrait de cruelles douleurs. L'une de ses jambes se contractait parfois avec une telle violence qu'il avait fallu l'enfermer dans une sorte d'étui très fort et la maintenir en place au moyen de poids lourds. Pendant ce temps de souffrances extraordinaires, sa foi et sa collaboration étaient devenues si actives que Dieu s'était servi d'elle pour réveiller la vie spirituelle de ceux qui venaient la voir. Peu à peu elle fut amenée à saisir les promesses de Dieu pour la

guérison du corps et après avoir obtenu plusieurs fois des preuves de la puissance du Seigneur pour des soulagements partiels, elle en vint à demander et obtenir son entière guérison. Voici le récit de cette guérison tel qu'elle le donne elle-même. Après une journée de souffrances exceptionnelles elle était étendue le soir sur sa chaise longue, entourée de quelques amis chrétiens. Laissons-la parler :

«Notre soirée se passa à prier sous la direction du pasteur Everett. Au bout d'une heure ou deux, quelques personnes furent obligées de se retirer. Un frère que je n'avais pas encore vu me dit en s'en allant et me serrant la main : «Ma sœur, vous demandez trop, vous êtes trop impatiente d'être guérie. Le Seigneur peut vous rendre plus utile sur votre couche que si vous étiez sur pied» Reconnaissante de cet avertissement, j'examinai s'il en était ainsi dans mon cœur et c'est avec droiture que je pus me dire : Non, je ne suis pas impatiente d'être guérie, j'ai obtenu la victoire à cet égard, et lors même que le creuset serait cent fois pire, je pourrais dire : Ta volonté soit faite, et supporter encore la douleur, si je voyais clairement que ce fût là la volonté de Dieu. Mais je crois que le temps est venu où je vais éprouver ce qu'est cette volonté divine.

Jusqu'à ce moment-là, je n'avais pas, senti dans notre réunion de prières l'unité d'esprit que je savais être nécessaire. Je dis donc à ceux qui restaient : Pouvez-vous rester ici jusqu'au matin si c'est nécessaire ? Je sais que c'est en attendant le Seigneur que nous recevrons de lui la grâce que nous désirons. Sommes-nous tous d'accord

en ceci? Mon médecin, le Dr Morgan, fut le premier à dire: Je resterai et je suis pleinement d'accord avec vous.

Tous vinrent entourer ma chaise longue et jamais ils ne pourront oublier les moments que nous passâmes là. C'était alors un peu plus de neuf heures. Nous continuâmes à attendre devant le Seigneur. L'un ou l'autre d'entre nous citait parfois un verset de la Bible en ajoutant quelques mots ou présentant à Dieu une courte prière. Pour, moi je restais dans une tranquille attente, souffrant encore, mais sentant clairement la présence de Dieu. La plupart du temps je perdais de vue, tout ce qui m'entourait, tant je me sentais en communion avec mon Père céleste. Vers onze heures je fus amenée à me consacrer de nouveau à Dieu, lui disant: Je te donne de nouveau mon corps, ces yeux pour voir, ces lèvres pour parler, ces oreilles pour entendre et si telle est ta volonté ces pieds aussi pour marcher au service de Jésus. Tout ce qui est en moi, tout, tout mon être est à toi, Père bien aimé. Que ta précieuse volonté soit faite.

Jusqu'à ce moment-là, je n'avais ressenti ni moins de douleur ni plus de force; je me sentais même plus faible qu'à l'ordinaire. Après quelques minutes de silence, la guérison de «la main sèche» (Matthieu 12.18) se présenta tout à coup à mon esprit avec une telle force qu'il me semblait la voir reprendre vie, et au même instant, le Saint-Esprit me doua d'une foi qui me permit de réclamer une grâce pareille. Ce fut alors comme si le ciel s'ouvrait soudain. Je sentis descendre sur moi un baptême de force aussi clairement que si une secousse électrique eût parcouru tout mon organisme. Je sentis

distinctement cette force se répandre dans mon dos et animer mes jambes inertes. Posant la main sur le bord de la chaise longue, je me soulevai et m'assis. Les frères Garrigues qui étaient de chaque côté de ma couche s'élançèrent pour me soutenir, mais ce n'était pas nécessaire. Le Dr Morgan qui était tout près abaissa le pied de la chaise longue et tandis que la main de mes amis était encore sur mon épaule, je me levai et me tins debout.

Notre sœur Fanny ne se souvenait pas de m'avoir jamais vue debout. Elle leva les mains au ciel en s'écriant: Ô Jenny, Jenny! - Je ne trouve pas de paroles pour exprimer ce que je sentais. Tout mon être tressaille encore de joie et déborde de louanges et d'actions de grâce Quand je parle de ce moment-là. Dès que je fus debout, le frère W. H. G. me mit la main sur la tête en me disant. Louons Dieu de qui nous vient toute grâce!

Ma première pensée fut: Puis-je m'agenouiller? Je demandai au Seigneur de le pouvoir et je pus en effet me mettre à genoux aussi naturellement que si j'avais toujours pu le faire. Nous sentions si bien la présence de Dieu que pas un mot ne fut prononcé et c'est en silence que nous répandîmes notre âme devant le Seigneur le louant et le bénissant. Je me relevai ensuite et me mis à marcher avec facilité d'un bout à l'autre de la chambre, le faisant comme quelque chose de tout naturel. Ni tressaut, ni sensation étrange. Je m'assis quelques minutes dans un fauteuil. Il me semblait si merveilleux de ne pas avoir besoin de rapprendre à marcher. Mes

jambes et tout mon corps me paraissaient avoir été remis à neuf»

En se répandant au loin, le récit de cette guérison ne pouvait manquer de susciter bien des commentaires. On se demandait comment une guérison si rapide et si complète pouvait avoir eu lieu. Quelques personnes assurèrent que cela venait sans doute d'un acte de volonté aussi énergique que soudain, que dans des cas semblables, le mal était en grande partie nerveux et imaginaire et qu'ici la foi et les prières n'avaient fait qu'affermir la volonté et l'énergie. En est-il ainsi? N'est-on pas heureux de rencontrer un médecin qui sache reconnaître que rien ne peut agir dans les cas déclarés sans espoir par toute la Faculté? Si cette interprétation était juste, ce que nous ne pouvons admettre un instant, ce serait déjà là un beau triomphe de la foi sur la médecine. Notre pauvre humanité a besoin d'un Guérisseur divin qui pénètre et voit la cause du mal, car l'œil du médecin terrestre est souvent plus fautif que sa main; il ne peut pas guérir parce qu'il ne comprend pas la cause cachée de la maladie; au contraire, quel regard pénétrant que celui du souverain Guérisseur! Il discerne le fond des choses là où nous ne pouvons voir que les symptômes du mal.

Heureux le malade qui a trouvé le seul Docteur dont la main guérit, guidée par la vue pénétrante et sûre de celui qui sait «ce qui est en l'homme et qui n'a pas besoin qu'on lui en rende témoignage» (Jean 2.25).

Dans ce cas-ci, le témoignage écrit du médecin vient confirmer celui de la malade jusque dans les détails, soit quant au terrible caractère de la maladie, soit quant à la soudaine et complète

guérison accordée à la prière de la foi. Nous pourrions ajouter ici beaucoup d'autres témoignages de guérison divine. Les exemples d'ivrognes subitement guéris de leur passion dominante, ainsi que de victimes de l'opium affranchies sans réserve de leur dégradante servitude sont particulièrement frappants; ils nous font voir clairement l'intervention immédiate d'un Dieu qui enlève les conséquences du péché aussi bien qu'il pardonne le péché lui-même.

Quand on en vient à ouvrir les yeux sans prévention, que de traces de la main de Dieu ne voit-on pas dans le monde? Que de faits évidents, irréfutables pour celui qui a la volonté de croire, tandis que pour celui qui est décidé à douter et à nier, ces mêmes faits paraissent voilés et incertains.

Chapitre IX

Le verdict de la loyauté

Récapitulons rapidement ce qu'ont exposé les chapitres précédents quant à la théorie, au témoignage et à la pratique de la doctrine qui nous occupe.

Quant à la théorie: Est-il bien de réclamer de Dieu un miracle de guérison? Voici ce que répond un auteur éminent. «Demander à Dieu d'intervenir ici-bas, ou le prier d'opérer un miracle, c'est lui demander une seule et même chose» (Jellet. Efficacité de la prière, p. 41). Ceci revient à dire que le miracle nous fait voir l'action directe, immédiate de Dieu bien distincte de son action médiate par le moyen des lois naturelles: Pourquoi donc hésiterait-on davantage à demander la guérison du corps que le salut de l'âme? L'un et l'autre sont des miracles qui nous sont également promis d'une manière claire et certaine par la Parole de Dieu.

Toute hésitation à demander la guérison du corps nous paraît venir de ce que généralement on ne saisit pas la relation qui existe entre la rédemption de Christ et le corps de l'homme. Il est reçu de croire que «le vase d'argile» n'a rien à attendre de l'Esprit saint, ni guérison, ni beauté. On voit dans la vie de l'homme ici-bas celle de l'aigle enfermé dans une cage. L'âme emprisonnée dans le corps se débat contre les barreaux, impatiente de

s'envoler au loin. Tout cela peut être plein de charme en poésie, mais ne vaut rien en théologie.

Sans doute l'Écriture nous dit que «dans cette tente, nous gémissons, accablés,» mais ce n'est pas nous dire que notre sentence de mort doive nous consoler de tout et que le suprême bonheur consiste à quitter le plus tôt possible notre «tente» terrestre. Il nous est dit que nous devons aspirer non à être «dépouillés mais, à être revêtus, afin que ce qu'il y a de mortel soit absorbé par la vie» (2 Corinthiens 5.4). C'est la rédemption du corps et non sa destruction, c'est sa résurrection et non sa mort, que l'Évangile nous présente comme but et triomphe assuré. Et pourtant ce n'est plus là ce que croient de nombreux chrétiens.

L'Évangile nous assure que Jésus «transformera notre corps vil en le rendant semblable à son corps glorieux» (Philippiens 3.21); mais cette belle promesse a été remplacée par l'opinion très répandue qu'à la mort, l'âme est à jamais débarrassée du corps qui la gênait. En se bornant à voir dans la mort la délivrance, on perd de vue la doctrine de la résurrection. C'est là ce qui a lieu pour une foule de chrétiens qui s'attachent. à la pensée de quitter le corps pour être avec Christ au lieu de saisir la victoire finale, lorsque Christ viendra «rendre la vie à nos corps mortels par son Esprit qui habite en nous» (Romains 8.11).

On comprend que pour les chrétiens qui tiennent la mort en haute estime, la maladie, qui en est le premier ministre, soit également accueillie avec respect. Et voilà pourquoi, quoiqu'on n'aime guère à être malade, un grand nombre de personnes redoutent pourtant de demander à Dieu la guérison. Elles

craindraient d'avoir l'air de se révolter contre la volonté de Dieu et de rejeter le moyen bienfaisant que Dieu dans sa miséricorde leur fournit pour leur avancement spirituel. Ceux qui pensent ainsi devraient étudier les Écritures et se convaincre que toujours, elles nous parlent de la maladie comme étant l'œuvre du diable. Depuis le jour où «Satan sortit de devant l'Éternel et frappa Job d'un ulcère malin» (Job 2.7) jusqu'au moment où le Sauveur vint délivrer «une fille d'Abraham que Satan tenait liée depuis dix-huit ans» (Luc 13.16), toujours «celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable» (Hébreux 2.14) a fait subir à notre race maudite, les avant-coureurs de sa condamnation à mort dans la maladie, dans la souffrance et le déclin du corps. Malachieur à ceux qui se laissent tromper par lui et qui accueillent comme «leur portion» ces avant-coureurs de la mort plutôt que de saisir pour leur guérison les signes avant-coureurs de la pleine rédemption!

Et si l'on allègue que souvent Dieu permet la maladie pour le bien de ses serviteurs, comme aussi il permet qu'ils tombent dans le péché pour leur humiliation, nous répondons qu'il est impossible d'admettre que ni la maladie, ni le péché puissent être l'agent de Dieu. Voyons plutôt là ce que dit d'une manière originale un ancien théologien: «Dieu permet parfois que ses saints soient affilés sur la meule du diable» Nous croyons que la prière: «Délivre-nous du malin,» comprend toute intervention de Satan et nous promet la délivrance de la maladie aussi bien que celle du péché, la délivrance de la souffrance, conséquence et peine du péché, aussi bien que celle du péché même.

Mais, demande-t-on encore, si ces promesses et ces grâces sont si positives, comment se fait-il que les cas de guérison accordés à la

prière de la foi soient si rares ?

C'est sans doute parce que la prière de la foi est très rare aussi, et parce que, même lorsqu'elle a lieu, elle ne rencontre aucun appui de la part de l'Église dans son ensemble. De telles grâces devraient résulter de la foi et des prières du corps entier des croyants. C'est ainsi qu'il en était au commencement. Quand Pierre fut tiré de prison, «l'Église ne cessait d'adresser pour lui des prières à Dieu» (Actes 12.5). Quand Paul demanda et reçut la guérison du père de Publius, sa prière était l'expression de la foi unanime de l'Église entière. (Actes 28.8). Mais il n'est pas facile à la prière individuelle d'un croyant isolé de remonter le courant des sentiments contraires de la majorité. Que pourra obtenir, par exemple, une âme qui se trouve seule à demander par ses prières le réveil d'une Église envahie par l'indifférence et l'incrédulité ? Dans ce cas-ci elle pourra sans doute s'appuyer de la promesse : «À plus forte raison le Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent» (Luc 11.13). Toutefois il manque encore ici cette condition essentielle : «Ils étaient tous d'un accord dans un même lieu» (Actes 2.1).

Pour faire avancer un grand vaisseau, suffira-t-il qu'un seul homme déploie au vent son mouchoir de poche, tandis que tous les matelots se refusent à ouvrir les voiles ? La foi d'un seul chrétien pourra-t-elle prévaloir et l'emporter sur l'absence d'adhésion de toute l'Église ? Quelques cas de bénédictions pourront bien se manifester isolément çà et là, mais de vastes manifestations de la puissance divine ne pourront se voir partout. Ne sait-on pas que si l'on communique à un bloc de glace une somme de chaleur insuffisante pour le fondre, tout ce calorique se dissipe et se perd ? Il en est de même de la foi ; elle ne

peut être efficace et produire de bons effets dans l'Église quand elle est débordée par cent fois plus d'incrédulité.

Mais il y a plus encore: Dans ce domaine-là, comme en tout autre, Dieu se réserve d'agir en souverain et selon «qu'il l'a arrêté en son conseil» (Ésaïe 14.27). Il peut, selon les cas, juger bon que tel malade soit aussitôt guéri en réponse aux prières des croyants, tandis que pour tel autre, il vaudra mieux que la guérison soit différée un certain temps.

Nous ne saurions donc trop insister sur la nécessité d'être sincèrement et entièrement soumis à la volonté de Dieu lorsqu'on implore de lui cette grâce-là, aussi bien que toute autre grâce divine. Il nous dit que «toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8.28), mais nous ne devons pas en conclure que toutes opèrent de même. Il y a des bénédictions et des épreuves, des joies et des peines, des plaisirs et des douleurs, des santés florissantes et des maladies, des progrès et des rechutes, mais toutes ces expériences doivent concourir à notre plus grand bien. Telle est la véritable signification de cette promesse. Et si nous rappelons que Dieu surveille et dirige tout cet ensemble complexe de faits providentiels, et qu'il prévoit l'effet final que doit amener chacun des actes de sa Providence, nous reconnâtrons qu'il importe de ne présenter nos requêtes que dans un esprit de soumission à la volonté de Dieu.

Lorsque saint Augustin pensa à quitter l'Afrique pour passer en Italie, sa pieuse mère redoutant pour cette nature ardente les séductions de Romains, pria le Seigneur avec larmes de l'empêcher de partir. Néanmoins il partit et ce fut à Milan qu'il

trouva le salut de son âme. Voici ce qu'en dit saint Augustin lui-même dans ses Confessions. « Tu refusas, Seigneur, d'exaucer sa prière ce jour-là, afin de lui accorder ce qu'elle te demandait sans cesse pour moi »

Ceci nous fait bien comprendre ce que nous cherchons à établir : Dieu retarde parfois la guérison que nous lui demandons, parce qu'il eut commencer par nous donner la santé de l'âme, le salut que nous lui demandons habituellement. Il se peut aussi qu'il permette la mort terrestre afin de sauver son enfant et de le mettre à l'abri dans les demeures de la vie éternelle. Que nous sommes peu capables de savoir ce qui nous vaut le mieux ! Isaac Barrow qui devint un éminent théologien était si méchant dans son enfance que son père, un père chrétien, avait demandé à Dieu dans le cas où il lui plairait de lui ôter un de ses enfants, qu'il choisit son fils, Isaac.

Que n'eût pas perdu l'Église, si cette prière avait été exaucée !

On raconte aussi que la mère de Charles 1^{er}, agenouillée près du berceau de son fils condamné par la médecine, refusa toute consolation, ne demandant que la guérison de l'enfant. En effet sa vie fut épargnée, mais que sa mère eût pensé et prié différemment si elle avait pu prévoir qu'un jour sa tête tomberait sous le glaive du bourreau. Ces faits sont propres à faire réfléchir ; ils nous enseignent jusqu'où peut aller la prière de la foi en fait de guérison divine, c'est-à-dire qu'elle doit toujours être soumise à la souveraine et sage volonté de Dieu. La même règle s'étend à toute prière d'intercession.

Voici l'objection qu'a faite un membre du clergé : Avec de telles convictions quant à l'efficacité de la prière pour la guérison des

malades, comment se fait-il que vous ayez encore des malades dans votre troupeau ?

Nous répondons par cette autre question : Avec vos convictions sur l'efficacité de la prière pour la conversion des âmes, convictions basées sur les déclarations de l'Écriture, puisqu'elle dit : « Dieu, notre Sauveur, veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Timothée 2.4), comment se peut-il qu'il reste encore des pécheurs non convertis dans le rayon de votre ministère ? Et pourtant tout pasteur ne voit-il pas avec douleur qu'un petit nombre seulement de ceux qu'il cherche à convertir se convertissent réellement. Mais faut-il en conclure que si tous ne veulent pas écouter, se repentir et se convertir, on ne doit plus prêcher, avertir et reprendre « afin d'en sauver au moins quelques-uns ? » (1 Corinthiens 9.22). Non, certainement. Croyons plutôt que quel que soit le nombre des conversions, notre devoir est de chercher de toute façon à « en sauver quelques-uns » N'est-ce pas là aussi ce qu'il faut admettre quant à la promesse de guérison pour les malades.

C'est bien en effet ce qu'on admettrait sans peine s'il s'agissait de soutenir une théorie généralement accueillie ; mais quand l'évidence et l'opinion courante se réunissent du même côté, elles n'ont pas de peine à faire pencher la balance, tandis que si le témoignage d'un fait isolé doit lutter avec un lourd contrepoids d'incrédulité et de préjugés, il faut du temps pour qu'il parvienne à s'élever au-dessus des idées reçues. Si l'histoire de saint Augustin, de Luther, de Livingstone, de Fox, ou de Dorothee Trudel. se trouvait dans les Évangiles, comme on serait prêt à en défendre l'authenticité ! « Sans doute, » dites-vous, « parce que les

Évangiles sont inspirés et qu'ainsi il nous est impossible de douter des faits qu'ils rapportent» Oui, mais ce sont les miracles, qui ont été donnés autrefois pour prouver la vérité de l'inspiration des Écritures et non pas l'inspiration pour accréditer les miracles!

Les premiers miracles ont été admis sur l'inspiration d'hommes et de femmes comme nous, qui après les avoir vus, en ont parlé à d'autres. C'est à mesure que leur authenticité a été reconnue, qu'ils ont servi à prouver la vérité du christianisme. Il nous est facile, à nous, de dire que les faits rapportés par les Évangiles sont surnaturels, parce que tout le système auquel ils se rattachent est surnaturel, mais c'est seulement retourner la question. Les premiers chrétiens ne pouvaient pas raisonner ainsi, puisque les prémisses sur lesquelles nous nous fondons n'existaient pas encore de leur temps. Les miracles du Nouveau Testament ne purent s'accréditer que de la même manière que tout fait contemporain, par le témoignage d'honnêtes et véridiques témoins qui racontèrent avec loyauté ce qu'ils avaient vu. Si donc nos théologiens veulent traiter de sottes inventions les faits racontés par saint Augustin, Luther et Baxter, qu'ils prennent garde de frayer ainsi la voie à l'école de Hume, car leurs élèves glisseront sans peine et très logiquement du refus de croire aux miracles modernes au refus de croire à tout autre miracle.

Ce n'est pas selon leur âge que les miracles acquièrent de la valeur. Un miracle moderne a autant de droit au respect qu'un ancien miracle pourvu qu'il soit tout aussi authentique. Comment serait-il possible d'admettre que Dieu ait fait de grands miracles il y a dix-huit siècles et de ne pas admettre que le

même Dieu voulût en faire tout autant aujourd'hui. Prenons garde d'autoriser ainsi l'opinion trop répandue qui ne voit que des mythes dans les anciens miracles. Faut-il donc voir les miracles au travers du prisme de l'antiquité pour en reconnaître la valeur. Souvenons-nous qu'au temps de Jésus, les Juifs furent repris non pas de n'avoir pas cru aux miracles faits neuf cents ans auparavant par Élie et Élisée, mais de n'avoir pas cru aux prodiges opérés de leur temps. Les croyants qui défendent aujourd'hui les miracles du Nouveau Testament se comptent par centaines et ce n'est pas là qu'est le danger pour le christianisme ; c'est l'incrédulité quant aux miracles d'aujourd'hui et de demain qui ravage actuellement l'Église. L'incrédulité, reflet du rationalisme et du libéralisme, voudrait rejeter à tout prix notre plus précieux héritage. Combien de gens ne voient dans la régénération que l'amélioration de l'ancienne nature par la culture intellectuelle au lieu de reconnaître là une miraculeuse communication de vie divine.

Que de gens aussi ne voient dans le retour glorieux de Christ qu'une nouvelle phase à attendre du kaléidoscope de l'histoire. Pour le grand nombre aussi, Satan n'est que le symbole concret du mal. En niant l'existence des puissances infernales, on en vient à ne plus croire non plus à ce qui est surnaturel. Pour d'autres encore l'inspiration n'est qu'un degré supérieur d'exaltation intellectuelle et la résurrection n'est plus qu'une élimination, c'est-à-dire l'affranchissement spirituel qu'amène la dissolution chimique du corps après la mort. Quand on lit tout ce qu'ont osé dire là-dessus des professeurs chrétiens ces dernières années, on tressaille d'épouvante et on s'écrie avec Edward Irving: «Oh! quel serpent plein d'astuce et d'adresse que l'esprit du libéralisme! Il va mettre à mort nos enfants. Il en a

déjà «tué ses dix mille» Cette ville est malade à mort, elle succombe aux morsures mortelles qu'elle en a reçues» Gardons-nous de suivre le courant moqueur qui se raille des prodiges et des miracles, de peur que nos yeux et nos oreilles ne deviennent incapables de discerner toute manifestation divine qui pourrait s'offrir à nous.

Quant au côté pratique de cette discussion, on se demande si l'exemple des malades guéris par la foi au grand Guérisseur peut être aujourd'hui de quelque utilité pour prouver la vérité du christianisme. Autant que nous avons pu l'observer, ce sont les malades guéris qui éprouvent avec force les effets de ce genre de guérison, car il est presque toujours accompagné pour eux d'une consécration marquée et d'une onction extraordinaire du Saint-Esprit. De tous les malades guéris dont j'ai eu connaissance en grand nombre, il n'en est pas un seul qui n'ait reçu une effusion frappante de la puissance du Saint-Esprit. Si ceux qui s'opposent encore à cette doctrine avaient pu être témoins des guérisons que nous avons vues depuis plusieurs années, nous croyons que les plus inflexibles d'entre eux ne voudraient au moins pas tirer de leur illusion ces malades si heureux d'être guéris et de savoir qu'ils le doivent à la main du Seigneur posée sur eux.

Voilà ce qui nous paraît être le verdict de la loyauté quant à cette question. Nous ne demandons pas qu'en fait de doctrines chrétiennes, la première place soit donnée à la foi en la guérison miraculeuse; nous reconnaissons que le salut est bien plus important encore que les miracles; mais nous soutenons que le miracle doit avoir sa place aussi comme reflet des choses plus élevées qu'il nous amène à mieux saisir.

Un jour que l'empereur Théodosius avait rendu la liberté à tous les prisonniers de son empire, il s'écria: Plût à Dieu qu'il me fût possible aussi d'ouvrir toutes les tombes et de rendre la vie aux morts! Et nous, lorsque nous voyons aujourd'hui le Seigneur affranchir un malade de l'emprisonnement de la maladie, et surseoir la sentence de mort pour ceux qui en étaient depuis longtemps menacés, ne devons-nous pas voir là le gage de ce qu'a promis de faire notre Rédempteur, le gage de la résurrection qui fera sortir de la tombe tous les prisonniers au jour où il «rendra la vie à nos corps mortels par son Esprit qui habite en nous?» (Romains 8.11). Ne sera-ce pas aussi pour nous l'écho de cette autre parole du Seigneur: «Retournez à la forteresse, captifs pleins d'espérance! Aujourd'hui encore, je le déclare, je te rendrai le double» (Zacharie 9.12).

Chapitre X

Le verdict de la prudence

On raconte que le pape Grégoire disait un jour à Thomas d'Aquin: L'Église ne peut plus dire: «Je n'ai ni argent, ni or,» et que celui-ci lui répondit aussitôt: Elle ne peut plus dire non plus: «Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche» (Actes 3.6). Cette réponse pleine de sagesse doit nous faire, réfléchir. Plus les richesses augmentent, plus aussi diminue cette étroite dépendance de Dieu qui produit en nous la foi et la confiance habituelles. C'est quand nous sommes réduits à l'extrémité que la bonté de Dieu nous ouvre ses trésors; c'est quand nous n'avons plus rien, que nous trouvons la clef qui nous permet d'entrer et, de prendre possession de tout ce qui est à nous en Christ.

De notre temps l'Église jouit d'une grande prospérité au point de vue terrestre, «elle est riche, elle s'est enrichie» (Apocalypse 3.17), il est donc à craindre quelle ne dise aussi: «Je n'ai besoin de rien» (Apocalypse 3.17). Nous vivons dans un temps où il n'est guère permis d'attendre de très grands triomphes de foi et d'intercession. Tout chrétien sait par expérience quelle différence il y a entre réciter des prières et crier à Dieu pour être secouru dans la détresse; il en est de même pour l'Église; la prospérité, l'absence de persécutions et d'autres épreuves sont pour elle des causes d'affaiblissement et de langueur. On ne prie

pas à présent comme priaient jadis les apôtres, les martyrs et les réformateurs parce qu'on ne se sent pas comme eux pressé par l'ennemi et sans autre ressource que Dieu; par conséquent on ne reçoit pas non plus les réponses qu'ils obtenaient de Dieu.

Ceci doit nous rendre prudents. Ne demandons pas trop des chrétiens d'aujourd'hui quant à la guérison divine. Quand il s'agit de Dieu, nous ne saurions trop demander et trop attendre de lui; mais quand il s'agit d'hommes encore faibles et hésitants, il ne faut pas être trop exigeant, car leur foi quant à la guérison divine ne saurait s'élever au-delà du niveau général de la foi de l'Église. Il se fait beaucoup de prières de nos jours, prières liturgiques, prières d'abondance, prières à l'église et prières en famille, mais où sont les chrétiens qui puissent se souvenir de réponses directes et précises accordées à leurs requêtes? De tous ceux qui heurtent chaque jour à la porte du ciel, combien s'en trouve-t-il qui sachent attendre et veiller jusqu'à ce que la porte s'ouvre et que la grâce demandée leur soit accordée?

On ne peut raisonnablement pas attendre de ceux qui ne connaissent pas l'efficace de la prière pour d'autres choses, qu'ils puissent user tout à coup de «la prière de la foi qui sauve le malade» (Jacques 5.15). À l'école de Dieu, comme dans les écoles de la terre, les élèves ne peuvent pas atteindre aux grades les plus élevés avant d'avoir passé par les premiers degrés de la foi, mais si l'Église entière en venait à saisir cette grâce avec l'assurance d'une ferme conviction, nous verrions des choses merveilleuses. En attendant qu'elle le puisse, ne nous laissons pas aller à douter parce que les victoires obtenues sont encore rares et clairsemées. Prions le Seigneur de vouloir bien rendre à son Église les premiers dons d'autrefois en la ramenant à son premier état de

détachement du monde, d'humilité et de consécration à Dieu. Quand l'un des organes du corps est faible ou malade, le vrai moyen de le rétablir est de fortifier le corps entier, de le ramener ainsi à la santé normale; de même pour le corps de Christ: dès qu'il reprendra vie par l'effusion de nouvelles grâces spirituelles, les dons de guérison ne tarderont pas à se répandre partout.

En traitant cette question, gardons-nous aussi de tomber dans l'hérésie. Ainsi que l'a dit un auteur chrétien, le mot hérésie signifie l'acte de diviser et choisir, d'adopter et de soutenir une partie seulement de la vérité à l'exclusion de l'autre côté de la question. Toute doctrine a deux faces à considérer. Quelle que soit celle qui s'impose à notre attention, nous devons nous souvenir de sa contre-partie, afin de ne pas faire pencher la balance d'un seul côté. En ceci, comme dans tout ce qui concerne la prière, la liberté de l'homme et la souveraine puissance de Dieu se trouvent inséparablement réunies. Voici donc quelles sont les deux faces de cette doctrine:

«Demandez ce que vous voudrez et cela vous sera accordé» (Jean 15.7).

«Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute» (1 Jean 5.14).

En croyant à la doctrine de la souveraineté de Dieu, n'oublions jamais le privilège qui nous a été accordé de présenter à Dieu nos requêtes avec la pleine et entière assurance qu'il nous exaucera selon cette promesse: «Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai» (Jean 14.13). Nous ne saurions trop appuyer nos prières de cette promesse, mais n'oublions pas que toujours nos requêtes doivent être accompagnées de cette pensée: «Que ta

volonté soit faite» (Matthieu 26.42). Sans doute il y a là une contradiction apparente, un mystère que la sagesse humaine n'a pas pu trancher; mais puisque ces deux faces de la vérité se trouvent clairement signalées dans la Bible, nous devons les respecter toutes deux également. Soyons donc très prudent, ne parlons pas étourdiment de la doctrine de la guérison divine; et quand on nous apprend la maladie d'un membre de l'Église, ne nous hâtons pas d'assurer qu'il sera guéri dès qu'on remettra son cas au Seigneur.

Ne perdons pas de vue Malachie et Milet, nous souvenant qu'à Malachie, Paul guérit par ses prières le père de Publius, tandis qu'à Milet, il laissa Trophime malade. Quelques commentateurs ont voulu voir dans cette maladie le moyen de préserver Trophime du martyre qu'il aurait probablement eu à subir en accompagnant Paul. Quoi qu'il en soit de cette conjecture, Dieu avait sans doute quelque bonne raison pour arrêter ainsi le compagnon de Paul. Laissons le Dieu tout sage, auteur de notre vie, se servir de la maladie, s'il le veut, comme d'un moyen pour nous amener à le servir mieux et à lui rendre gloire, et gardons-nous de vouloir faire prévaloir la volonté humaine sur la volonté divine, de tomber ainsi dans l'hérésie de l'arbitraire.

Ne faisons pas non plus dans le sens opposé ce que font ceux qui tombent dans l'autre extrême en insistant si bien sur la souveraineté de Dieu qu'ils n'admettent pas que l'homme puisse avoir la liberté de demander et d'attendre un miracle de guérison. Ils vont même si loin qu'ils fixent des bornes infranchissables à la souveraineté de Dieu, ne lui laissant plus la liberté de faire actuellement des miracles, comme si sa toute-puissance avait dû se restreindre pour cela au temps des apôtres.

Ceci nous paraît être une erreur plus fâcheuse encore que l'autre, puisqu'il s'agit là non plus de limiter la liberté de prière de l'homme, mais de limiter la liberté d'action de Dieu. Il a parudernièrement dans nos journaux religieux des récits de délivrances frappantes qui ont soulevé une forte opposition quant à la possibilité d'admettre l'intervention miraculeuse de notre temps. On a même traité de grossière superstition la tentative d'appliquer la simple promesse de saint Jacques à notre temps et à nos circonstances actuelles. Les prédicateurs évangéliques qui parlent dans ce sens assument une grande responsabilité, car c'est ouvrir la porte à toute négation du surnaturel. L'incrédulité croissante de notre siècle ne tardera pas à s'en prévaloir pour passer de là aux abîmes du scepticisme.

Ah! mais n'est-ce pas vous, s'écrie-t-on, qui nous poussez à l'incrédulité en nous présentant des promesses qui ne pourront produire que déception et faire ainsi douter de la Parole de Dieu. C'est là une objection dont on pourrait s'armer pour combattre tout ce qui concerne la prière. Tenons-nous en donc à signaler toutes les promesses que Dieu a faites, mais abstenons-nous de les surcharger de nos propres appréciations. Si notre fidèle attachement à ces promesses devait provoquer de l'incrédulité chez quelqu'un, c'est sur le Seigneur qu'en retombera la responsabilité, puisque c'est lui qui a fait les promesses, tandis que si nous les réfutons au lieu de les accueillir, c'est sur nous-mêmes que retombe la responsabilité, et les conséquences ne tarderont pas à s'en faire sentir.

Cherchons donc à éviter l'hérésie en conservant un juste équilibre entre ces deux éléments de la prière: Croire aux promesses et à la réponse de Dieu, mais les réclamer avec

soumission à la volonté divine; se souvenir de ces mots: «Ainsi parle l'Éternel,» aussi bien que de ceux-ci: «La volonté de Dieu soit faite»

Soyons attentifs aussi à ne pas tomber dans le fanatisme en fait de guérison divine. Comme nous l'avons déjà dit, le fanatisme n'est pas nécessairement le signe de l'erreur; souvent même il est un indice de vie religieuse plus encore qu'un symptôme fâcheux. Comme un accès de fièvre, il vient révéler à l'Église le besoin de guérison dans quelque partie avariée du corps de la doctrine. Quoi qu'il en soit, ce fanatisme doit être ramené à l'ordre, de peur que la vérité n'ait à souffrir de justes reproches; et c'est dans ce domaine-là en particulier qu'il faut chercher à les éviter.

Plus encore que pour d'autres points de doctrine, le zèle doit être ici tempéré par la connaissance. Les novices, enflés d'orgueil, s'emparent vivement de cette doctrine, et avec l'enthousiasme que provoque la découverte de quelque ancienne vérité longtemps négligée, ils font parade de leur foi d'une manière extravagante, tandis que rien ne demande plus de réserve et de calme que cette vérité-là.

Vouloir l'imposer à des âmes sans foi et sans instruction à cet égard, c'est l'exposer au mépris. Ceux qui ont le plus d'expérience en ceci n'en parlent qu'avec sagesse et réserve, sans ostentation; mais ceux qui parlent à tout propos de cette doctrine, la criant sur les toits, montrent clairement qu'ils sont incapables d'en user. Il y a donc là un sérieux écueil à éviter; mais toujours la vérité a couru de semblables dangers. La tradition aride et morte en est seule à l'abri.

Que tous ceux donc qui désirent de voir triompher la parole de Dieu se souviennent de prier beaucoup et d'argumenter peu. Qu'ils demandent à Dieu d'envoyer son Esprit, seul révélateur des choses profondes, pour enseigner à l'Église quelle est sa volonté divine à cet égard, et qu'ils se gardent bien d'exercer ce ministère avec une ardeur présomptueuse. Nous sommes convaincus qu'il n'y a pas de question plus difficile à élucider. Si donc quelqu'un désire sincèrement être employé par le Seigneur dans cette direction, qu'il commence par se laisser instruire par Dieu lui-même. Aucune école sur la terre n'a le pouvoir de conférer ni grade, ni doctorat à cet égard; aussi n'adressons-nous le lecteur ni à tel livre, ni à tel théologien, mais l'engageons-nous à recevoir instruction tout directement de l'Esprit de Dieu. Nous admirons la franchise avec laquelle l'éminent Dr en théologie, Mr le professeur Godet, reconnaît quel est le vrai secret de toute connaissance dans ce domaine-là: « Une seule prière exaucée, un seul contact vivant avec la vertu du Père, un seul déploiement de la force de Christ dans notre infirmité nous en apprendra plus sur ce sujet des miracles que tout ce que cette Conférence a pu vous dire sur ce grand sujet. II. Conférences apologétiques. III. Les miracles de Jésus-Christ, p. 46, 47 ».

Qu'on se souvienne bien qu'il ne s'agit pas là de quelque art magique dont le premier venu puisse se faire un jeu. À moins d'être prêt à renoncer à soi-même pour marcher dans l'obéissance la plus complète, qu'on ne cherche pas même à s'initier aux secrets de cette école divine. On raconte que le pasteur Blumhardt, l'un des croyants les plus avancés dans cette voie, avait passé deux ans à examiner cette question, à prier, jeûner et réclamer la lumière du Saint-Esprit, avant d'avoir acquis l'assurance qu'il dût imposer les mains aux malades pour

les guérir. D'autres encore, très bénis de Dieu dans cette voie, ont passé par la même expérience. Nous ne saurions donc trop insister sur la nécessité de n'apporter à cette affaire ni présomption, ni précipitation. Qu'on ne se presse pas de prier pour les malades, mais qu'on le fasse avec sérieux, avec sincérité, intelligence et foi.

Parmi ceux qui sont les plus opposés à la guérison divine et qui nient hardiment la possibilité de guérisons miraculeuses de notre temps, il en est qui joignent ces mots à leurs objections: «D'ailleurs il est clair qu'on doit prier Dieu pour les malades» C'est-à-dire que tout en ayant la conviction intime que la volonté de Dieu n'est pas d'intervenir d'une manière surnaturelle pour les guérir, on doit pourtant lui demander leur guérison. Ceci ne nous dit-il pas qu'il vaudrait mieux s'abstenir de toute prière de ce genre jusqu'à ce qu'on eût reconnu son incrédulité et qu'on y eût renoncé?

Pour exercer ce ministère, il faut une foi très vivante et très éclairée; il faut aussi qu'un esprit de cordiale entente règne entre tous ceux qui se réunissent pour prier ensemble; il faut enfin se conformer avec docilité à toutes les conditions que nous indique l'Écriture.

En achevant nos réflexions sur ce sujet, nous ne saurions trop mettre en garde contre toute tendance à dogmatiser, contre tout orgueil cherchant à faire prévaloir son opinion dans un domaine où «nous ne connaissons encore qu'en partie» (1 Corinthiens 13.9) Hélas! que nous savons peu de chose encore de ces grandes vérités; néanmoins nous pouvons les recevoir et les croire avec assurance parce que nous avons à cet égard «des promesses de

Dieu qui sont oui en lui et Amen en lui, afin que Dieu soit glorifié par nous» (2 Corinthiens 1.20).

Nous avons exposé de notre mieux la doctrine, l'histoire et l'expérience de l'Église quant à cette grande question; mais qu'il y a peu à dire encore quant à l'usage qu'on fait actuellement de ces grâces! Ayons la confiance toutefois que le Seigneur nous accordera de nouvelles lumières par l'étude de sa Parole, aujourd'hui qu'un grand nombre de croyants s'informent exactement de ce que l'Esprit de Christ a voulu nous faire savoir quand il a tracé ces grandes promesses. Si Dieu veut nous révéler quelque chose de plus, soyons prompts à l'écouter» quel que puisse être d'ailleurs l'instrument dont il se servira pour nous enseigner. Ne méprisons pas en ceci le témoignage des «pauvres de ce monde,» riches en foi, de ces serviteurs de Christ qui, après avoir gémi longtemps sous le joug de la maladie, ont éprouvé en eux-mêmes la vérité de toutes ces promesses de guérison. Ne négligeons pas ce qu'ont à nous dire là-dessus ces enfants obéissants qui ont lutté contre les doutes, les démentis et les mépris du monde pour répondre avec joie à cet appel de Dieu: «Mettez-moi de la sorte à l'épreuve» (Malachie 3.10). Mais dans notre zèle à faire triompher la vérité divine sur ce point-là, n'oublions pas que les miracles ne sont que des signes et non l'essence même du christianisme. Cherchons avant tout à ramener les âmes qui se perdent; travaillons-y par la prière, par la prédication et la persuasion, en portant la croix et «regardant toutes choses comme une perte en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, notre Seigneur» (Philippiens 3.8). Voilà ce qui doit nous occuper en attendant que paraisse le point du jour et qu'il dissipe les ombres de la nuit en attendant que soit achevée la moisson et qu'alors «les prémises» ne soient

plus nécessaires; en attendant que ce qui est encore imparfait
soit remplacé par ce qui est parfait

Chapitre XI

Conclusion

La prière de la foi bien comprise et bien pratiquée est le degré le plus élevé que puisse atteindre la vie chrétienne; et pourtant cette grâce se rencontre plus souvent chez les ignorants que chez les érudits: C'est parce qu'elle n'est accordée qu'à ceux qui s'abaissent jusqu'à prendre l'humble place de petit enfant et non à ceux qui cherchent à s'élever par l'intelligence à la stature d'homme fait. Nous rencontrons donc ici la même condition qui nous ouvre le royaume des cieux: «Si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point...» (Matthieu 18.3). S'abaisser: voilà le secret d'une foi vivante et d'une confiance sans réserve et c'est là ce qui est beaucoup plus difficile que de chercher à gravir les cimes de la connaissance. Aussi l'Écriture nous présente-t-elle les petits enfants comme les héros de la foi! «La victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi» (1 Jean 5.4). Qui sont ceux qui ont trouvé le secret de toute victoire spirituelle? «Petits enfants, vous êtes de Dieu et vous les avez vaincus. Et pourquoi cela? Parce que celui qui est en vous est plus puissant que celui qui est dans le monde» (1 Jean 4.4). Oui, c'est précisément à mesure que nous serons mieux vidés de notre moi et plus ramenés à cette seconde enfance qui devrait toujours suivre la seconde naissance, que Dieu nous remplira davantage

de sa présence, qu'il agira avec plus de puissance en nous et par nous.

Voici quelques mots d'un éminent philosophe chrétien qu'il vaut la peine de peser mûrement dans notre temps si riche de prières superficielles. Un ami de Coleridge raconte que se trouvant à son chevet peu de temps avant sa mort, il lui parlait de la prière dominicale, et que le malade s'écria tout à coup: «Oh! cher ami, prier, oui, prier comme Dieu veut qu'on le prie, prier de tout son cœur, de toute sa force, avec intelligence et volonté, et croire avec une foi vivante que Dieu veut réellement écouter par Christ notre requête et nous accorder ce qui est selon sa volonté, voilà le plus grand exploit du croyant ici bas! «Seigneur, enseigne-nous à prier» (Luc 11.1). Après avoir dit cela, il fondit en larmes et me demanda de prier pour lui.

Oui, c'est en effet le plus grand exploit du croyant, mais il ne dépend ni de l'énergie de l'homme, ni de son savoir. Prier de tout son cœur et de toute sa force, c'est prier avec un cœur qui se perd dans le cœur de Christ, avec une force qui ne «s'accomplit que dans la faiblesse» (2 Corinthiens 12 - 9). C'est prier avec une raison qui s'incline devant la croix de Christ, avec le renoncement complet à toute volonté propre pour ne plus vouloir que la volonté de Dieu; voilà quel est le secret de toute force spirituelle.

Nous parlons ici du point culminant du christianisme et non de ses principes élémentaires. La foi qui saisit le salut n'est qu'un acte du cœur, tandis que «la prière de la foi qui sauve le malade» (Jacques 5.15), est le degré le plus élevé de la foi. La première se borne à recevoir. La seconde exige et implique le renoncement

complet à soi-même. Si vous cherchez à obtenir le salut, le Maître vous dira seulement: «Prends la coupe des délivrances (ou du salut) et invoque le nom de l'Éternel» (Psaumes 116.13). Si vous voulez que le Seigneur se serve de vous avec puissance soit pour guérir les malades, soit pour rendre la vie à ceux qui sont morts dans leurs péchés, vous l'entendrez vous poser cette question: «Pouvez-vous boire la coupe que je dois boire et être baptisés du baptême dont je dois être baptisé?» (Matthieu 20.22). La foi qui nous amène à la conversion, à être «délivré de la colère à venir» (1 Thessaloniens 1.10) nous fait seulement recevoir Jésus-Christ, tandis que la foi par laquelle nous nous consacrons à être «un vase d'honneur, sanctifié, utile à son maître, propre à toute bonne œuvre» (2 Timothée 2.21) requiert de nous que nous nous donnions à Jésus-Christ sans réserve, esprit, âme et corps.

Pour mieux comprendre tout ce que demande du croyant la prière efficace, souvenons-nous ici des trois conditions auxquelles l'Écriture promet une réponse «quoi que ce soit que nous demandions:»

«Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous sera accordé.» (Jean 15.7).

«Quoi que ce soit que nous demandions, nous le recevons de lui parce que nous gardons ses commandements et que nous faisons ce qui lui est agréable» (1 Jean 3.22).

«Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous exauce.» (1 Jean 5.14).

«Si vous demeurez en moi» Il s'agit là d'une communion intime et sans interruption avec le Seigneur. Notre justification résulte de ce que nous sommes en Christ, tandis que notre force et notre communion dépendent du fait de «demeurer en Christ,» d'être en relation habituelle et constante avec lui. C'est vivre de sa vie et réaliser ainsi ce que dit Paul: «Je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi» (Galates 2.20). Ceci ne peut se réaliser que dans la mesure où l'on est détaché du monde. «L'homme double de cœur est partagé» (Jacques 1.8); cherche à jouir des richesses et des plaisirs de la terre tout en voulant s'assurer les biens suprêmes du royaume des cieux et par conséquent il ne peut pas avoir une foi vivante. Aussi l'Écriture dit-elle de lui: «Que cet homme-là ne s'attende pas à recevoir aucune chose du Seigneur» (Jacques 1.7). Cette parole est dure, mais elle nous est constamment répétée de diverses manières dans les Écritures: «Ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu?» s'écrie saint Jacques (Jacques 4.4); et souvent on peut dire inversement que l'inimitié envers le monde fait naître l'amour pour Dieu. Quand le croyant se voit séparé des jouissances terrestres qui le retenaient en bas, il lui est plus facile de «s'affectionner aux choses d'en haut» (Colossiens 3.2); et jamais le cœur de Dieu ne nous paraît mieux s'ouvrir pour nous que lorsque le monde nous ferme le sien. Il y a de la sagesse dans ce que disait l'ancien poète Vaughan en demandant à Dieu de lui donner pour la santé de son âme ces trois choses:

Une foi vivante, un cœur de chair, Et l'inimitié contre le monde.

**Cette dernière grâce m'assure les deux autres
Et m'amène où tendent mes vœux**

C'est après avoir entendu Paul nous parler de sa double crucifixion: «par qui le monde est crucifié pour moi, comme je le suis pour le monde». (Galates 6.14) qu'il est facile de comprendre son «Je vis, non plus moi-même, mais Christ vit en moi» (Galates 2.20). Les uns en viennent à être morts au monde par le moyen de la souffrance et des privations qui coupent court à leurs rapports avec le monde, quoiqu'il soit toujours là. Pour d'autres c'est le monde qui est mort, parce qu'ils ont perdu les amis, les richesses, les jouissances qui composaient leur monde. Dans l'un et l'autre cas, si leur cœur désire réellement trouver Dieu, ils en seront «mis au large» pour aller plus librement à lui. Et ici, nous ne plaidons pas la cause d'un ascétisme maladif, nous exposons seulement ce que dit l'Écriture quant au secret de la prière efficace qui obtient l'intervention puissante de Dieu. En retraçant dans ce volume quelques exemples d'exaucements remarquables, nous avons déjà vu que presque tous les croyants dont les prières avaient été efficaces, s'étaient trouvés séparés du monde soit par leur propre volonté et leur consécration à Dieu, soit aussi par des épreuves, des maladies ou des persécutions qu'ils avaient subies pour l'amour de Christ.

«Parce que nous gardons ses commandements et que nous faisons ce qui lui est agréable» Cette seconde condition est tout aussi importante que la précédente. Obéissance implicite et sérieuse attention à observer tout ce que Dieu demande de nous, voilà ce qui nous est commandé. Disons plutôt qu'il s'agit là d'une fidélité à servir Dieu qui ne fait aucune distinction entre les divers commandements du Seigneur, car la véritable obéissance n'admet pas que tel commandement puisse être plus important que tel autre. Christ, notre modèle en toutes choses,

nous a laissé ces deux paroles que nous ferons bien de rapprocher l'une de l'autre :

« Je fais toujours ce qui lui est agréable » (Jean 8.29).

« Je savais que tu m'exauces toujours » (Jean 11.42).

C'est bien là ce qui nous donne la clé de ce grand mystère. Bien obéir conduit à bien prier, non seulement parce que Dieu aime ceux qui lui obéissent, mais parce que ce sont ceux-là qui apprennent à connaître sa pensée, à comprendre mieux que personne ce qu'ils doivent demander et comment le demander. Un seul pas du côté de l'obéissance à la volonté du Père nous fera avancer dans la voie de la connaissance beaucoup plus que dix pas dans l'étude des secrets de Dieu. C'est à l'âme obéissante que se révèlent d'une manière merveilleuse la pensée et les desseins de Dieu. « Prétends-tu sonder les pensées de Dieu, parvenir à la connaissance parfaite du Tout-Puissant ? » (Job 11.7). « Mais si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu » (Jean 7.17).

Nous devons donc nous exercer à observer la plus stricte obéissance à la volonté du Seigneur. « Faites tout ce qu'il vous dira » (Jean 2.5). L'observation de ce commandement ne reste pas sans récompense et permet de saisir cette promesse de Christ : « Afin que tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donne » (Jean 15.16). Gardons-nous dans notre vie chrétienne de traiter légèrement tel ou tel commandement de Dieu, ne voulant voir là qu'une forme. Sans doute il y a des commandements relatifs à des formes extérieures qui furent donnés pour éprouver la fidélité des croyants, comme par exemple l'ordre donné à Naaman de se laver sept fois dans le

Jourdain, et aussi le commandement donné aux premiers chrétiens d'oindre les malades pour leur guérison. La forme n'est rien en effet, mais c'est l'obéissance à se conformer pour l'amour de Christ aux moindres détails de ce qui est prescrit, qui est précieuse aux yeux de Dieu.

«Si nous demandons quelque chose selon, sa volonté.» Ceci signifie que nous devons être sincèrement et entièrement d'accord avec la volonté de Dieu, que nous devons même consentir à ce que notre volonté soit si bien absorbée dans la volonté de Dieu que celle-ci agisse seule en nous. Et n'en soyons pas effrayé comme si nous dussions entrevoir là toute une série de malheurs: ruine, mort et privation de tout ce qui nous est cher. Pourquoi donc a-t-on souvent associé ces tribulations avec les mots «Ta volonté soit faite.» Interrogez l'Écriture et voyez ce qu'est la volonté de Dieu: «Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification» (1 Thessaloniens 4.3). «La volonté de mon Père, c'est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle» (Jean 6.40). «Qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.» (1 Timothée 2.4). Ces trois textes, et bien d'autres encore, nous montrent clairement que toujours la volonté de Dieu veut notre bien et non pas notre mal, notre vie et non notre mort. C'est bien plutôt tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu qui doit être détruit. «Toute plante que n'a pas plantée mon Père céleste sera déracinée» (Matthieu 15.13). Le péché, la maladie, la mort, voilà ce qui est contraire à la volonté de Dieu. Tenons-les pour autant de plantes qu'il n'a pas plantées, pour «de l'ivraie» semée dans son champ «par un ennemi», et c'est pour cela qu'elles doivent être arrachées; aussi sommes-nous sûrs de travailler selon sa volonté quand nous cherchons à les détruire.

Que ne serait pas notre ministère si auprès du lit des malades, nous savions exposer cette grâce, cette volonté de Dieu ; si au lieu d'appuyer avec tant d'insistance sur la nécessité de se soumettre à la maladie et à la souffrance, comme étant inévitables, nous cherchions plutôt à élever l'esprit du malade au niveau de la volonté de Dieu, de ce Dieu en qui ne se trouve ni maladie, ni autre désordre ; et si en disant : « Ta volonté soit faite, » nous étions convaincu que prier selon la pensée de Dieu, c'est demander que la maladie soit détruite, que le malade soit délivré de tous ses maux, que le péché et le fruit amer du péché soient expulsés l'un et l'autre de ce pauvre corps torturé par l'angoisse et la souffrance. Prier ainsi, c'est assurément envisager les choses comme Dieu le veut, car si nous regardons en haut en disant : « Ta volonté soit faite sur la terre, ». nous entendons aussitôt cette réponse : « Comme au ciel » Dans le ciel il n'y a certainement ni péché, ni maladie, ni mort ; par conséquent notre devoir est de demander qu'il n'y en ait pas non plus sur la terre. Et c'est là ce qui nous est prédit pour le temps où s'accomplira pleinement l'œuvre de rédemption de Christ. Quand la volonté de Dieu se fera réellement sur la terre, voici ce qui en résultera : « Et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur » (Apocalypse 21.4).

Voilà donc quelle est la voie à suivre. Tracée d'En-Haut et suivie par notre divin modèle, elle nous est proposée à nous aussi. Au milieu de toutes les complications mystérieuses du mal ici-bas, attachons-nous donc à répéter avec persévérance et confiance « Ta volonté soit faite, » et à agir en conséquence. Comptons sur la bonne volonté de Dieu et nous la verrons s'accomplir en nous. Si nous agissons ainsi, la doctrine de la souveraineté de Dieu dont nous avons déjà parlé ne nous empêchera pas de demander

avec foi la guérison du corps, pas plus que la doctrine de l'élection ne nous empêchera de demander avec pleine assurance le salut de l'âme.

Rappelons ici que les réflexions contenues dans ce chapitre final s'adressent plus spécialement aux croyants appelés à exercer un ministère de guérison divine auprès des malades. Nous leur recommandons de s'y préparer en cherchant de tout leur cœur à se consacrer à Dieu, à se séparer du monde et à se soumettre entièrement à la volonté de Dieu, trois choses que nous enjoint l'Écriture et qui sont les conditions essentielles de la prière efficace.

Quant aux malades qui sentent tout ce qui leur manque encore de ce côté-là, et qui craignent à cause de cela de ne pas pouvoir obtenir cette grâce, nous leur rappellerons cette parole du Maître: «Ne crains point, crois seulement» (Marc 5.36). Christ s'adresse au pécheur coupable et perdu et le sauve tel qu'il le trouve. Il fait de même pour le malade qu'il trouve «dépouillé, blessé et demi-mort» (Luc 10.30). Comme «le bon Samaritain qui s'approcha, banda ses plaies et y versa de l'huile et du vin,» Jésus se charge aussi de guérir le malade. Il se charge de lui tel qu'il le trouve et quelle que soit la gravité de son mal. Soit donc pour notre avancement spirituel, soit pour la guérison de notre corps, nous n'avons pas à commencer par améliorer quelque peu notre état pour être secouru et guéri. Puisse cette pensée rassurer le malade et lui rendre bon espoir!

Ô vous tous, qui êtes en proie à la souffrance ou l'angoisse, vous qui êtes arrêtés par la maladie, tandis que vos pieds et vos mains pourraient être alertes au service du Seigneur, affranchis par lui

des chaînes qui les retiennent, et vous aussi, innombrables victimes du désordre, du péché et des maux qui en sont la conséquence, vous qui n'avez jamais encore consacré votre corps et votre âme au service de celui qui les a créés, écoutez tous cette voix divine qui vous crie du haut du ciel: «Je suis l'Éternel qui te guérit» (Exode 15.26).

Si les promesses de Dieu, si les appels de l'Écriture et les témoignages de guérison divine réunis dans ce volume peuvent faire briller quelque rayon d'espérance et de soulagement dans votre chambre de malade, nous serons amplement dédommagé de la peine que nous avons prise pour les réunir ici et abondamment consolé de tous les reproches auxquels nous nous sommes exposé en témoignant de la vérité d'une doctrine qui ne rencontre encore que raillerie ou indignation de la part du plus grand nombre. Pour clore ces pages, nous insérons ici la prière suivante tirée d'une très ancienne liturgie :

Souviens-toi, seigneur, de ceux qui souffrent, de ceux qui sont malades ou obsédés d'esprits malins, et daigne, Ô toi qui es Dieu, les guérir et les délivrer promptement.

Témoignages contemporains

Phtisie

Depuis près de cinq ans, j'étais phtisique. Dès la troisième année de ma maladie les médecins perdirent tout espoir de me guérir et me déclarèrent incurable. Ayant su par une autre malade qu'elle avait été guérie directement par le Seigneur du même mal que moi, je me mis à étudier la Bible, et je fus très frappée de ce passage: « Tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera accordé » (Marc 11.24). Je demandai au Seigneur de m'expliquer cela, car jusqu'alors j'avais prié en ajoutant: Si c'est ta volonté. Le Seigneur me montra qu'il fallait renoncer à ce si. Je renonçai donc à l'ajouter à mes prières et je pris le Seigneur au mot.

C'était un jeudi matin. Le vendredi je vis mon ancien patron et lui demandai si je pouvais retourner travailler chez lui. Il me répondit: Oui, si vous êtes assez bien. - Dès le lundi suivant, je me remis à l'ouvrage et depuis dix-neuf mois, c'est-à-dire depuis ma guérison, j'ai continué à travailler sans en être empêché.

Un frère.

Guérison divine

Voici quelques points essentiels à étudier pour recevoir la doctrine de la guérison divine.

I° La guérison divine doit être considérée comme une consécration entière à Dieu. La foi au Seigneur pour la guérison du corps fait partie de la vie chrétienne; elle est la conséquence d'un christianisme complet mais soit à cause de la dureté de notre cœur, soit par suite de notre éducation et de l'infidélité de l'Église, ceux qui veulent recevoir cette vérité doivent en faire l'objet d'une étude spéciale et d'une confiance toute particulière. Il importe de ne faire cette démarche qu'après avoir renoncé à toute tentative de retour en arrière.

II° Un autre point tout aussi important à bien établir, c'est l'existence du diable et la nécessité de le reconnaître comme une personne. L'affranchissement suppose l'existence de l'esclavage, comme la victoire suppose l'existence d'un ennemi. On entend parfois: prêcher dans les Églises qui se disent chrétiennes que le diable n'est qu'une influence malfaisante. Sans vouloir faire ici de la controverse, je dois dire que cette interprétation n'est pas admissible. La parole de Dieu nous présente le diable comme une personne; c'est ce que nous montre sa rencontre avec le Sauveur, lors de la tentation dans le désert. Le diable est puissant, puisque voici comment nous devons lui résister: « Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister aux embûches du diable; car ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais c'est contre les principautés, contre les puissances, contre les princes des ténèbres de ce siècle, contre les

esprits malins qui sont dans les airs» (Éphésiens 5.11-12). Il est notre ennemi puisqu'il «tourne autour de nous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer» (1 Pierre 5.8). Il est rusé puisqu'il est appelé «le diable et Satan qui séduit tout le monde» (Apocalypse 12.9). Il est rempli de haine et de perversité puisque le Seigneur dit de lui qu'il a été meurtrier dès le commencement» (Jean 8.44). C'est lui qui est l'auteur des maux du corps comme nous le montre l'histoire de Job, et l'exemple de la femme que «Satan tenait liée depuis dix-huit ans,» (Luc 13.11-16) comme le prouve aussi ce qui est dit de ces malades «qui étaient opprimés par le diable» et que Jésus a guéris. (Actes 10.38). D'après ces divers passages nous pouvons nous faire de lui une idée précise et certaine; nous devons le tenir pour un adversaire à l'égard duquel aucun compromis n'est possible.

III° Il faut recevoir les paroles du Seigneur comme nous venant directement de lui. Quand il nous dit: «Les paroles que je vous dis sont esprit et vie,» (Jean 6.63) le croyant doit les recevoir comme lui étant adressées par Jésus lui-même. Plusieurs d'entre nous ont déjà éprouvé qu'en effet la Parole de Dieu nous devient vie nouvelle, quand nous recevons le salut, selon que nous le disent ces mots: «À tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, savoir à ceux qui croient en son nom» (Jean 1.12).

Ici l'acte de recevoir et de croire correspond à l'acte par lequel Dieu fait du croyant son enfant par sa puissance. C'est aussi de la même manière que la guérison divine est accordée à nos corps mortels. Si, par exemple, j'ai besoin de force, je recours à la Parole de Dieu, où je vois que «la force vient de l'Éternel,» que c'est lui qui donne de la force à celui qui est lassé et qui multiplie

la vigueur de celui qui est affaibli» (Ésaïe 45.24; 40.29). Je m'empare de cette promesse, je la prends à la lettre, car elle m'est le gage de la réponse de Dieu. Je crois donc qu'il me fortifie, et cet acte de foi donne entrée en moi à la force promise. Ceci est simple et facile, autant que vrai et certain.

IV° Le corps doit être considéré sous un nouveau point de vue. Avant de recourir à Jésus pour la guérison et de voir en lui le Guérisseur du corps, le chrétien voit ordinairement dans son corps une partie de son être sujette à avoir besoin de temps en temps de réparation ou de stimulant; aussi que de drogues et de remèdes se consomment dans les familles chrétiennes! Mais dès qu'on a pris la résolution de recevoir le Seigneur pour son Guérisseur, on considère le corps comme étant «le temple de Dieu» (1 Corinthiens 3.16) et on remet le soin de ce temple à l'hôte divin qui l'habite. Avant cette consécration de son corps, le chrétien recourait pour sa guérison aux moyens ordinaires employés par le monde: après cette consécration, son corps passe sous l'influence de l'expiation, de la rédemption de Christ, et c'est aux moyens spirituels qu'il doit recourir. Le croyant peut dire alors avec Paul: «Je vis non plus moi-même, mais Christ vit en moi, et si je vis encore dans ce corps mortel, je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi» (Galates 2.20).

Pour terminer, remarquons quels sont les résultats que produit une franche acceptation de la doctrine de la guérison divine. Chaque pas nouveau dans le sens de la consécration à Dieu rencontre l'approbation de Dieu et en reçoit quelque preuve évidente. À mesure que nous nous confions davantage en lui, nous recevons de lui quelque bénédiction nouvelle. Il nous

montre par là combien il est disposé à nous accorder avec abondance d'autres grâces encore que celle que nous avons demandée. Peu de temps après avoir cru à la vérité de la guérison divine, j'aidai une jeune chrétienne à la recevoir aussi, et voici ce qu'elle m'écrivit bientôt après: «La Bible m'est devenue un livre nouveau. Je l'étudie à présent avec un intérêt croissant parce qu'elle me fournit tout le nécessaire pour tout ce dont j'ai besoin. La prière m'est réellement devenue le canal par lequel m'arrive toute grâce. Jésus est toujours près de moi, j'ai du plaisir à le servir et mon cœur est prêt à recevoir de lui foi et force pour toutes choses. Auparavant, j'étais une chrétienne formaliste et froide, tandis qu'à présent je trouve tout mon bonheur à vivre pour mon Maître»

Je suis certain qu'aujourd'hui ce témoignage pourrait être signé par d'autres encore, car la doctrine de la guérison divine appose un sceau de sainteté sur tout croyant qui la reçoit.

Une dame qui cherchait à s'éclairer sur ce point-là, disait un jour: «Ce qui me paraît certain, c'est que les chrétiens qui possèdent la foi en la guérison divine prouvent la sincérité de leur consécration par une vie de dévouement et d'humilité»

En effet, la possession de cette vérité produit comme fruit direct une vie plus sainte. Elle nous rend aussi la Parole de Dieu plus claire; plusieurs passages de la Bible nous restent obscurs et inintelligibles jusqu'à ce que nous puissions les étudier avec la certitude que la volonté de Dieu est de délivrer le corps de la maladie et de le maintenir en bon état. Je crois en outre qu'en recevant cette doctrine, on fait un pas de plus dans la voie de foi que le Seigneur aimera à trouver chez les siens à son retour. Ces

mots: «Quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre?» (Luc 18.8) ne révèlent que trop clairement l'état misérable de l'Église. Lorsqu'on rejette Jésus comme le divin Guérisseur, comment peut-on dire: «Ton règne vienne!» «Oui, Seigneur Jésus, viens!»

Il est donc nécessaire que je croie à cette vérité soit pour la santé de mon corps, soit pour mon service auprès de mes semblables, soit aussi pour donner à mon Sauveur la joie de voir que je me confie pleinement en lui pour toutes choses, et que ses paroles me sont: «esprit et vie» pour mon être tout entier.

Représentez-vous Jésus sur le trône de sa gloire, accueillant un chrétien qui a été fidèle en tout, sauf quant à recevoir cette vérité-là. Avec humilité et gratitude, cet homme rend témoignage à la miséricorde du Seigneur pour le sauver, pour le garder dans l'épreuve, pour lui accorder ses grâces et faire de lui un nouvel homme en venant demeurer en lui. Le Maître lui répond. «Tu as été un enfant dévoué et j'ai veillé sur toi avec tendresse; il n'y a qu'un seul point où je t'ai trouvé en défaut. Tu m'as bien remis le soin de ton âme, tu m'as confié la direction de ta vie, mais lorsque je t'ai offert de me charger aussi de ton corps, tu as eu peur de te confier en moi et tu as préféré t'appuyer sur le bras de la chair» Je ne pense pas que le Maître l'en réprimande, car sa douleur sera déjà assez grande, au milieu des foules en extase, de sentir qu'il n'a pas atteint «à la mesure de la stature parfaite de Christ» (Éphésiens 4.13). Néanmoins je ne voudrais pas être ce chrétien-là. Et vous?...

Révérénd Kenneth Mackensie.

Qui peut guérir le cancer?

Mon fils a été guéri d'un cancer par le Seigneur. À l'âge de sept ans il perdit l'œil gauche par un accident, et peu après l'œil droit aussi devint presque aveugle. Mais Dieu développa sa mémoire, en sorte qu'à l'aide de sa mère et de sa sœur, il put étudier et même remporter un prix d'école. Il était faible de corps et nous remarquâmes un jour qu'il lui venait une espèce d'abcès à la mâchoire. Trois médecins déclarèrent que c'était un cancer de l'espèce la plus maligne, et que mon fils ne pourrait conserver la vie que si on lui enlevait une partie de la mâchoire inférieure et de la langue. Ce soir-là je priai avec lui à l'hôpital. Lui-même pria en ces termes: Seigneur Jésus, quand tu étais sur la terre, tu guérissais toute espèce de maux. S'il faut que je me laisse couper la mâchoire demain matin, donne-moi le courage de le supporter.

Au moment où j'allais partir il me dit:

Ne voudrais-tu pas que Jésus fût présent sur la terre? Il pourrait me guérir sans cette opération. - Jusqu'alors je n'avais entendu parler de la guérison par la foi que comme d'une chose que les journaux tournaient en ridicule, mais en quittant l'hôpital, je me dis: Le Seigneur Jésus est-il mort? Non. Alors pourquoi ne guérirait-il pas mon fils à présent? J'allai chez le docteur A. J. Gordon, à Boston, qui pria avec moi pour mon fils. Le lendemain matin, le Docteur Pack Smith l'oignit en demandant à Dieu sa guérison et le cancer a complètement disparu.

Révérénd Cobrun, New-York.

Je suis l'Éternel qui te guérit

Malachiede depuis le mois d'octobre, j'appris le 17 juin suivant qu'il n'y avait plus d'espoir de guérison pour moi, et que je ne pourrais plus rien faire pour le Seigneur en fait de service actif. Sans en éprouver ni révolte, ni regrets, je me soumis, certaine que sa grâce me suffirait. Jamais je n'avais pu demander à Dieu de me guérir, ni même de me soulager. Chaque fois que j'avais essayé de le faire, le Saint-Esprit avait changé ma prière en ces mots: Non, Seigneur, à toi de décider, à toi de faire de moi ce que tu voudras.

J'étais si faible et souffrante, que lorsque ma sœur vint m'engager à essayer d'un changement d'air en allant à Winterdyne, je lui répondis qu'il était inutile d'y songer, que de longtemps je ne pourrais supporter ce trajet en voiture, quoiqu'il ne s'agit guère là que d'une lieue à franchir.

Laissée seule un jour, après-midi, pour me reposer, j'eus l'impression que le moment était venu de demander à Dieu ma guérison, mais je lui dis que je ne le ferais que si lui-même me dictait une prière à lui adresser. Il me mit alors sur les lèvres une prière que je savais être non de moi mais de lui. Puis ce texte me vint à l'esprit: «Je veillais pour voir ce que l'Éternel me dirait» (Habacuc 2.1). Je dis ensuite au Seigneur que je sentais qu'il m'avait donné la foi nécessaire pour être guérie aussitôt qu'il le voudrait. Sans tarder il m'envoya ces mots: «Je suis l'Éternel qui te guérit,» appuyant sur le mot «guérit». Je tressaillis aussitôt, retenant mon souffle: Lui-même l'avait dit! Puis au même moment, Satan me suggéra que ce pourrait bien n'être là que le

souvenir d'un passage qui m'était familier; mais sans m'arrêter à l'écouter, je priai le Seigneur de vouloir bien me confirmer que ce texte venait de lui-même, si réellement il en était ainsi, et il m'en donna l'assurance à plusieurs reprises. Je vis là une belle occasion d'exercer ma foi. Je dis donc au Seigneur que je le prenais au mot, et par conséquent, je fus à l'instant guérie, car quand Dieu dit: «qui te guérit», ce n'est pas: qui te guérira. Ce moment de communion intense avec le Seigneur avait si bien absorbé toutes mes facultés, que j'en avais oublié malaise et souffrance; plus tard, quand je m'examinai avec calme, je réalisai que ma guérison était bien véritable et complète. Plus de douleurs, plus de fièvre, plus de mal nulle part, changement du tout au tout!

Quoique guérie, j'étais encore faible, car ni prière, ni foi ne m'avaient été données à cet égard, et j'éprouvai littéralement la vérité de ce qui nous est dit: «Selon votre foi».

Après avoir loué le Seigneur, je pensai que puisque j'étais guérie je devais agir en conséquence; je n'avais pas compté me lever sinon pour laisser faire mon lit, mais alors je me levai et m'habillai.

Quand ma sœur entra dans ma chambre, elle fut étonnée de me voir debout; je lui assurai que je me sentais beaucoup mieux, toutefois sans lui en donner la raison; je cédaï ainsi à la tentation d'attendre et de voir s'il n'y aurait pas de rechute, avant de dire ce que le Seigneur avait fait pour moi. Dès que je me rendis compte de ce mouvement d'incrédulité, j'en eus honte et, brûlant mes vaisseaux, je racontai tout. Le Seigneur se chargea de confirmer la vérité du fait. Dès le lendemain je pus descendre au rez-de-

chaussée et trois jours après partir pour Winterdyne. Dès lors, j'ai graduellement repris mes forces, sans autre retour de maladie qu'un rhume ordinaire et un peu de névralgie.

J'ai la conviction que «la prière de la foi qui sauve le malade» doit venir non «de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme» (Jean 1.13), mais de Dieu lui-même, et que c'est là le secret qui lève toute difficulté à recevoir l'accomplissement de la promesse divine. Je crois que la prière, la foi et la guérison doivent venir toutes trois également de lui, et uniquement de lui.

F. R. Havergal.

Goutte

Il y a quatre ans environ je souffrais d'un rhumatisme goutteux au pied. Je désirais travailler au service du Maître, aussi lui demandai-je de m'ôter cette douleur. Je me confiai au Seigneur et il me guérit. Un an après, j'eus de nouveau un violent retour de goutte à l'autre pied, mais pendant que j'assistais à une réunion religieuse, écoutant les témoignages rendus, j'en fus guérie. Après n'avoir pu me rendre à cette réunion qu'à grand'peine, tant mon pied me faisait mal, j'en sortis guérie, marchant facilement pour rentrer chez moi. Dès lors j'ai été préservée de tout retour de ce mal.

Mme Edwards.

Breuvage mortel

«Quand ils auront bu quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal» (Marc 16.18).

Vous me demandez comment j'ai été guéri d'un empoisonnement en recourant à la prière.

Le jour de l'an ma femme se sentit pressée de se consacrer entièrement à Dieu et à son service; elle reçut l'assurance que le Saint-Esprit travaillait à sa sanctification. Moi-même j'éprouvai un renouvellement de vie dans mon âme.

Au mois de juillet, me sentant un jour peu bien, je ne m'étais pas rendu à mon travail. Vers neuf heures du matin j'allai acheter dans une droguerie deux grains de strychnine pour empoisonner les rats. Je les fis fondre dans un verre que je mis dans une armoire. Un peu plus tard ma femme me conseilla de prendre un peu de quinine et me dit que j'en trouverais un verre dans l'armoire. Ne pensant plus à la strychnine j'avalai le contenu du premier verre qui me tomba sous la main et j'allai m'étendre sur ma chaise longue. Une heure après ma femme m'appela pour le dîner, mais quand j'essayai de me lever, cela me fut impossible et aussitôt j'eus une légère convulsion. Je pensai alors à la strychnine, et je priai ma femme d'aller voir si la quinine était toujours là où elle l'avait mise. Il fut prouvé que j'avais avalé la strychnine. Ma femme me fit boire du café noir tandis que son frère courait chercher le médecin, mais avant qu'il vînt j'eus une autre forte convulsion.

Je me sentais près de ma fin et me demandais ce que deviendraient ma femme et mes enfants; le Seigneur me donna de pouvoir les lui remettre. Dès que la convulsion fut passée, le docteur me fit prendre un fort émétique qui n'amena aucun

résultat satisfaisant. Je demandai alors aux docteurs (il en était venu deux) comment cela finirait et je sus que si j'avais encore une convulsion comme la dernière, je passerais de ce monde dans l'éternité. Ils parlèrent dans le même sens à ma femme. J'avais horriblement souffert pendant la première convulsion, mais pendant la seconde et la troisième mon esprit s'appuya sur le Seigneur Jésus et je suis certain qu'alors il sanctifia mon âme et m'empêcha de souffrir. Je dis adieu à ma famille, donnant à tous rendez-vous au ciel. À la troisième convulsion j'entendis les docteurs dire: Il va mourir maintenant; rien ne peut le sauver. Ma peau devenait livide, mes membres se raidissaient et ma langue était comme paralysée dans ma bouche, en sorte que quoique j'entendisse chaque mot de ce qu'on disait dans la chambre, je ne pouvais ni parler, ni remuer.

Quand ma femme comprit que j'allais mourir, elle dit à son frère: Mon mari ne mourra pas, prions Dieu pour lui. Ils allèrent donc tous prier, ma femme dans le jardin, son frère dans la cave, et les enfants, l'un sous un chariot, l'autre, dans une chambre à coucher, tous demandant au Seigneur de me rétablir. Bientôt après, ma femme rentra, dans la chambre et me voyant assis sur la chaise longue, elle me demanda comment je me sentais. Gloire à Dieu, répondis-je, je ne mourrai pas, je sens que la vie revient, puis me glissant à terre sur mes genoux, je demandai à tous ceux qui étaient là de se joindre à moi pour remercier Dieu de ma guérison. Il était environ trois heures après-midi; le soir, plusieurs amis chrétiens vinrent aussi louer Dieu avec nous.

Plus tard, quand le docteur revint, il fut tout surpris de me trouver en vie. Il déclara que je ne pourrais pas sortir avant un mois, mais dès le lundi suivant je fis deux milles pour une affaire,

et à présent j'ai repris ma vie habituelle, ce dont je rends gloire à Dieu.

H. Wholler, Kansas.

Un cas sans espoir

Loué soit le Seigneur, je puis témoigner ici de la puissance de Dieu pour guérir. Il y a cinq ans le Seigneur m'a guéri instantanément de la consommation en réponse à la prière faite avec foi.

J'avais souffert de cette maladie pendant une année, et l'excessive faiblesse qu'elle avait produite m'avait encore amené des crises d'épilepsie. J'en avais jusqu'à vingt-huit par jour, et je ne pouvais jamais rester seul. Quatre médecins avaient déclaré qu'il n'y avait plus de remède, l'un d'eux avait dit que je n'avais plus qu'à retourner chez moi pour y mourir. J'étais alors à Bournemouth; quand j'arrivai chez moi à Rugby, j'allai de mal en pis. Cependant Dieu mit au cœur de quelques-uns de ses enfants de faire de mon triste état un sujet de prière. Le mercredi suivant un ami vint me voir et me dit que plusieurs frères en Christ avaient prié pour moi. Ce jour-là le docteur avait dit qu'il n'était guère possible que je passasse la journée, et le samedi soir j'étais si mal qu'il fallut me veiller toute la nuit. Le dimanche matin quatre amis vinrent me chercher et me porter dans une réunion religieuse pour y demander la guérison divine. Ils m'y transportèrent dans une couverture. On m'imposa les mains et tous prièrent pour moi. À l'instant même je réalisai dans mon

corps la puissance de Dieu, et je me trouvais sur pied, louant le Seigneur, avant même de me rendre compte que j'étais guéri.

Aujourd'hui je le loue et le remercie de m'avoir rendu la santé, et aussi de ce que je le trouve toujours prêt à me guérir dès que je mets ma confiance en lui. Je puis apporter au Seigneur toute espèce de souffrance et recevoir de lui le remède qu'il prescrit à tous ceux qui veulent avoir foi en lui. Vous trouverez ses prescriptions dans le Ésaïe 53.5: «Par ses meurtrissures nous avons la guérison»

Oh! quelle bénédiction de savoir que Christ, mon médecin, demeure en moi! (Jean 15.4, Colossiens 1.27). Loué soit son nom.

Eli Austin, évangéliste.

Voici ce qu'écrivait à propos de cette guérison un médecin bien connu à un autre médecin le 10 Juillet 1888: Il y a environ trois ans que j'ai vu Eli Austin dans l'asile de convalescents de Bournemouth. Il en fut renvoyé comme incurable; il avait aussi des crises d'épilepsie. Quand je l'examinai, il avait des cavités dans les deux poumons. Il avait de fortes transpirations, il était miné par une fièvre hectique et par d'abondantes expectorations purulentes; en un mot je ne voyais pas de raison pour différer de l'avis de ses deux autres médecins qui le renvoyaient mourir chez lui. Dès lors j'ai entendu parler de sa guérison qui me paraît témoigner d'exaltation mentale. Je serais heureux de savoir par vous dans quel état il est actuellement.

Le témoignage d'Eli Austin a été rendu à Bethshan le 5 Février 1890, c'est-à-dire dix-neuf mois après le moment où avait été écrite la lettre ci-dessus. Eli Austin est encore très bien portant.

Il travaille comme évangéliste dans l'Union évangélique et préside des réunions en plein air, par tous les temps, sans en éprouver d'inconvénient. Si sa guérison n'avait été qu'excitation mentale, comme on le suggérait, il n'aurait pas pu supporter l'épreuve du temps, ni celle des travaux fatigants et souvent décourageants dont il s'occupe. Tout esprit droit et non prévenu doit reconnaître que «**c'est la main de l'Éternel qui a fait ces choses.**» (Ésaïe 41.20)

Avril 1890. Réd.

Table des matières

Préface

Chapitre I Le témoignage de l'Écriture

Chapitre II Témoignage de la raison

Chapitre III Témoignage de l'Église

Chapitre IV Le témoignage des théologiens

Chapitre V Le témoignage des missions

Chapitre VI Le témoignage de l'adversaire

Chapitre VII Le témoignage de l'expérience

Chapitre VIII Témoignage des malades guéris

Chapitre IX Le verdict de la loyauté

Chapitre X Le verdict de la prudence

Chapitre XI Conclusion

Témoignages contemporains